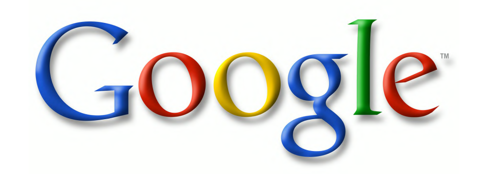
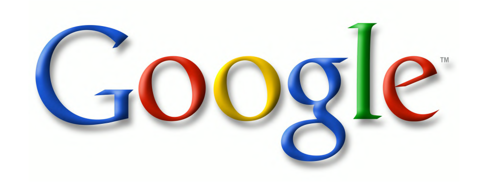
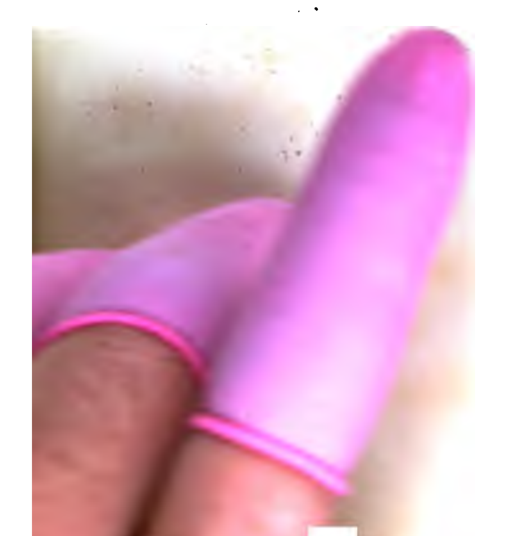






Freiherr von Berch

in





LETTRES

SUR

LA RUSSIE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, 16.

LETTRES

SUR

LA RUSSIE,

LA FINLANDE ET LA POLOGNE,

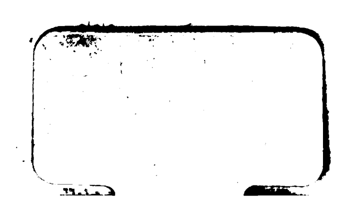
PAR

X. MARMIER.

Tome Deuxième.



PARIS
DELLOYE, ÉDITEUR,
LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.
1843





LETTRES

SUR

LA RUSSIE.

tère auguste, l'histoire un nom glorieux. Le peuple le nomme avec vénération comme un des sanctuaires de sa foi, et avec amour comme un rempart de son pays.

Le couvent de Troïtza fut fondé au milieu du quatorzième siècle par saint Serge, l'humble anachorète dont toute la vie est une longue suite de miracles. Les miracles éclatent même avant sa naissance. Sa mère enceinte s'en va un jour à l'église. « Au moment où le prêtre allait lire l'Evangile, dit le naïf biographe du saint, le métropolitain Philarète [1], l'enfant qu'elle portait dans son sein jette un cri, et le répète après la communion, si fort que toute l'assemblée l'entend. L'enfant vint au monde connaissant déjà les commandements de l'église et les règles de l'abstinence. Quand sa mère prenait une nourriture trop substantielle, l'enfant refusait son sein comme pour lui reprocher sa faute, et il le refusait également les jours de jeûne et de carême. » On le mit à l'école avec son frère, qui fit de rapides progrès. Quant à Serge, il ne put entrer dans la science du monde : son maître le punit, ses camarades se moquèrent de son igno-

[1] Discours sur la vie de saint Serge, prononcé par le métropolitain Philarète. Moscou, 1822.

rance; il s'efforça de suivre les leçons qu'on lui donnait, et ne parvint pas même à apprendre à lire. Un vieillard inconnu, vêtu d'une robe de moine, qu'il rencontra par hasard dans les champs et à qui il raconta avec douleur les vaines tentatives qu'il avait faites pour s'instruire, prononça une prière avec Serge, et lui remit un morceau de pain bénit en disant : — Je te donne ceci comme un signe de la grace de Dieu et de l'en tendement des saintes Ecritures. Puis il le reconduisit chez ses parents et lui ordonna de lire un psaume. L'enfant n'osait, le vieillard insista ; le petit Serge se soumit enfin à l'épreuve, prit le livre qui lui était indiqué, et le lut couramment. Le vieillard disparut en disant que cet enfant serait un jour le temple de la sainte Trinité. A partir de ce jour, Serge se livra avec ardeur à l'étude des Ecritures ; il jeûna, pria, se macéra le corps, malgré les remontrances de sa mère, qui le conjurait de ménager ses forces. Son père, qui était un riche et puissant boyard de Rostow, fut ruiné par une invasion des Tartares, et se retira avec sa femme dans un couvent. Serge s'en alla, suivi de son frère, au milieu d'une forêt épaisse, éloignée de toute habitation ; puis il construisit, à quelque distance

d'un ruisseau, une hutte pour lui servir de demeure, et une église qu'il consacra à la sainte Trinité. Telle fut l'origine du riche couvent de *Troïtza* (Trinité). Bientôt le frère de Serge le quitta; le saint resta seul dans sa sombre retraite comme un anachorète de la Thébaïde, exposé à la faim, à la soif, aux rigueurs du froid et aux attaques des bêtes féroces. A l'âge de vingt-quatre ans, Serge se fit sacrer prêtre par un abbé qui vint le voir. Il soutint vaillamment les combats de la chair, la lutte des passions, se jetant à genoux chaque fois qu'il sentait une tentation mondaine s'éveiller dans son cœur, et se confiant à Dieu en face de tout danger. Un jour il rencontra dans le bois un ours offamé, et lui présenta un morceau de pain. L'ours se traîna à ses pieds, accepta la pauvre nourriture du solitaire, et revint de temps en temps lui faire une humble visite.

Cependant l'odeur de sainteté du cénobite se répandit dans les environs; des hommes pieux vinrent le trouver et lui demander la permission de s'associer à sa vie austère. Il se forma autour de lui une communauté de douze religieux qui se bâtirent des cellules à l'imitation de la sienne, et le choisirent pour leur supérieur. Cette com-

munauté récitait dans la petite église les matines, les vêpres, les cantiques; l'office divin terminé, Serge se livrait avec un dévouement infatigable aux plus rudes travaux. C'était lui qui fendait le bois pour les autres frères, portait le grain au moulin, pétrissait la pâte, allait puiser de l'eau pour les cellules, et cousait les vêtements et les chaussures nécessaires à la communauté. Investi par un vote unanime de la dignité de supérieur, il ne changea rien à ses modestes habitudes; il travaillait plus que tous les autres religieux, ne prenait que la nourriture la plus chétive, et ne portait que le plus mauvais vêtement. Il soutenait par son exemple leur courage, qui, de temps à autre, vacillait, et relevait leur piété par ses exhortations. Une fois la communauté se trouva dans un état de disette effrayant; elle n'avait plus ni pain, ni grain, et n'avait pris depuis deux jours aucun aliment. Serge se mit en prières, et le lendemain un inconnu lui envoya d'abondantes provisions. Une autre fois la communauté se plaignait de l'éloignement d'un ruisseau dont l'eau servait aux besoins du monastère; Serge s'en alla dans la forêt, trouva au pied d'un arbre un peu d'eau de pluie, la bénit, et il en jaillit une source féconde, la même que l'on voit encore

aujourd'hui. Quelque temps après, il ressuscita un enfant par ses prières, il guérit un boyard de ses accès de rage. Alors il devint célèbre au loin et fut invoqué de toutes parts. Les pèlerinages commencèrent; les dons affluaient dans la pauvre communauté. La forêt, jusque là si déserte et si sauvage, fut percée de côté et d'autre, traversée par de grandes routes, et des villages s'élevèrent autour des cellules. Une nuit que Serge était en prières, il entendit une voix qui l'appelait par son nom; il ouvrit la fenêtre, aperçut au ciel une lueur extraordinaire, et devant lui une grande quantité d'oiseaux; la voix mystérieuse lui dit:—Serge, Dieu a exaucé les prières que tu lui adresses pour tes frères; le nombre de tes disciples égalera celui de ces oiseaux. — Peu à peu la communauté, agrandie, enrichie, s'organisa selon les règles des couvents, d'après les avis du patriarche de Constantinople. Déjà elle donnait l'hospitalité aux pèlerins, et distribuait aux pauvres le superflu des offrandes qu'elle recevait de toutes parts, quand tout à coup la guerre éclata; les Tartares, conduits par un chef redoutable, envahirent la Russie. Le grand duc Dmitri Ivanovitsch consulta Serge sur ce qu'il devait faire.

L'homme de Dieu, après s'être mis en prières, lui dit de prendre avec confiance le commandement de ses troupes, et de marcher au devant de ses ennemis. Pendant que la bataille s'engageait entre l'armée du grand duc et les hordes tartares, Serge priait comme Moïse sur la montagne. Le duc remporta une victoire éclatante, et pour témoigner sa reconnaissance à Serge, à qui il attribuait le succès de ses armes, il dota de plusieurs domaines le couvent de Troïtza.

La vie du saint fut signalée par une foule d'autres miracles; mais nous ne suivrons pas plus loin la légende, légende déjà bien longue, qui nous a paru cependant offrir quelque intérêt comme expression des croyances pieuses de tout un peuple, comme tableau fidèle de la fondation et des progrès d'une grande institution. Saint Serge mourut en 1391, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Après sa mort commence une autre légende, celle du couvent qu'il a fondé. Celle-ci se continue, d'année en année, avec le même mélange de réalité et de merveilleux. Les Russes croient à la toute puissante efficacité des reliques de saint Serge, ils regardent son couvent comme un asyle assuré contre tous les fléaux, et le prouvent tantôt par des faits authentiques, tantôt par

de naïves traditions. L'ancienne et la nouvelle chronique de Troïtza forment à présent toute une histoire populaire qui se détache parfois sur l'histoire générale de la nation comme une image dorée de Byzance sur les murs sombres d'une vieille église, et tout à coup s'y rejoint par une action éclatante ou un lien miraculeux.

En 1421, le corps de saint Serge fut enlevé à la tombe pour être déposé dans une châsse, et, si on en croit la sainte chronique, après avoir été enséveli pendant trente années dans la terre, il n'avait pas subi la moindre altération. En 1609, une armée de Polonais, conduite par Sapieha et Lissowski, assiégea le couvent; la main de Dieu, qui protégeait les moines, émoussa les dards des Polonais, fatigua leur courage. Après seize mois d'attaques continues, d'assauts réitérés, ils se retirèrent tout honteux, n'ayant pas même pu franchir les remparts qui entourent le saint monastère. Ils portèrent leurs armes d'un autre côté, et le supérieur de Troïtza fit vendre les vases d'or et d'argent amassés dans le couvent, pour payer la solde des troupes qui essayaient de résister à l'invasion. — Les Polonais s'emparèrent de Moscou; les religieux de Troïtza, par leurs exhortations, ranimèrent le courage des Mosco-

vites, et employèrent leurs dernières ressources à rassembler un nouveau renfort de troupes, à réunir des armes et des munitions. Les Polonais, vaincus sur plusieurs points, cernés de toutes parts, poursuivis avec ardeur, gardèrent pourtant leur conquête. Moscou, au désespoir, appela à son secours les hordes tartares, qui arrivèrent dans le pays comme alliés, et le ravagèrent comme d'implacables ennemis. Le généreux cloître de Troïtza, poursuivant sa noble mission, leur envoya, pour apaiser leur avidité, les ornements de ses autels, les vêtements de ses prêtres : c'était tout ce qui lui restait. Les Tartares, par un sentiment de délicatesse ou de piété qu'on ne se serait pas attendu à trouver parmi eux, refusèrent les dons des moines. Quelque temps après, les Polonais évacuèrent le pays. Trois ans plus tard, ils revinrent de nouveau assiéger le cloître miraculeux qui avait déjà lassé leur patience, essayant de s'en emparer par la ruse et la trahison, et furent comme la première fois forcés d'abandonner ces remparts infranchissables. — C'est dans les murs de Troïtza que Pierre-le-Grand se réfugia avec son frère Jean, tandis que la révolte des Strélitz éclatait avec des cris de mort à la porte de son palais. C'est dans ces

murs que les empereurs et les impératrices de Russie viennent tour à tour chercher les sages conseils de la sagesse ou le repos de la religion. —Sur la fin du dix-huitième siècle, la peste ravagea la ville, les environs de Moscou, et n'atteignit pas les domaines de Troïtza. Soixante ans plus tard, le choléra, plus cruel encore que la peste, porta pendant plus de quatre mois la mort et la désolation à Vladimir, à Jéroslaw, à Moscou, et le fléau s'arrêta encore à dix lieues de là, aux portes du couvent. Voici un autre fait qui n'ajoute pas peu à la gloire de Troïtza : quand les Français se furent emparés du Kremlin, disent les paysans russes, un de leurs régiments se dirigea vers Troïtza, bien décidé à s'emparer du couvent et à le piller ; mais Dieu ne permit pas à ces soldats impies de reconnaître la route qu'ils devaient suivre; il troubla leur intelligence et fascina leurs regards. Après avoir erré tout un jour sur le chemin qui leur était indiqué, ils se retrouvèrent le soir, accablés de fatigue, sous les murs de Moscou. Une main invisible leur avait dérobé l'église de Saint-Serge et les avait égarés dans les plaines de neige. Nul autre régiment, après celui-ci, n'osa recommencer cette difficile tentative.

Tant de merveilles ne se sont pas opérées à Troïtza sans éveiller dans le cœur des souverains ces sentiments de piété fastueuse qui se manifestent par des actes de munificence. Ceux-ci ont agrandi ses domaines, ceux-là lui ont donné à pleines mains, comme des rois d'Orient, des perles et des rubis. Au quinzième siècle, le couvent de Saint-Serge, naguère encore si pauvre et si obscur, était propriétaire et maître de plus de cent mille paysans. Un ukase de Catherine II l'a dépossédé de cette propriété; mais il lui est resté des maisons, des fermes, des enclos, et en comptant le produit de ses terres et des offrandes des pèlerins; on évalue le revenu annuel du cloître à environ 300,000 fr.

Rester à Moscou sans aller à Troïtza, c'est rester à Naples sans monter au Vésuve, à Londres sans descendre sous les voûtes du Tunnel, à Stockholm sans gravir les sentiers pittoresques du Mosebacken. Troïtza est le premier nom que les Russes citent aux voyageurs et l'un des premiers édifices qu'ils lui signalent après le Kremlin. « N'irez-vous pas à Troïtza? me dit un de ces bons Moscovites qui s'était fait avec une parfaite gracieuseté mon cicérone. — Oui, sans doute, j'y pense depuis que je suis ici. » Et

le lendemain il arrivait à la porte de mon hôtel avec une large voiture à six chevaux, un postillon en tête, un cocher sur le siège, deux de ses amis à côté de lui, et les coffres remplis de verres, d'assiettes, de provisions de toute sorte. « Que dirait l'humble saint Serge, lui demandai-je, s'il nous voyait aller ainsi en pèlerinage à son couvent, avec ces bouteilles de vin de Champagne et ces pâtés de Moscou ? — Saint Serge, me répondit-il avec l'accent de l'humilité chrétienne, était un homme de Dieu, et nous autres nous ne sommes que de pauvres gens du monde assujettis encore aux besoins matériels ; d'ailleurs, quand vous entrerez dans nos auberges, vous verrez que nous n'avons pas pris une précaution tout à fait inutile. »

Nous voilà donc roulant vers Troïtza par une large chaussée, que l'on compte au nombre des belles routes de Russie, ce qui me donna une terrible idée des autres, car à chaque instant nous étions ballottés d'ornière en ornière. Mais si les ingénieurs n'ont pu vaincre les aspérités, ni aplanir les ondulations de cette prétendue chaussée, la piété en a fait un des chemins les plus animés qui existent. Tous les jours, la route de Troïtza est sillonnée par des flots de pèlerins,

des familles entières qui s'en viennent de cent ou deux cents lieues portant le havresac sur l'épaule, et s'arrêtant de distance en distance au bord d'un ruisseau pour faire leur modeste repas et prendre un peu de repos. Les femmes marchent pieds nus, un léger mantelet de laine gris sur la tête, un ruban sur les cheveux. Des vieillards à longue barbe s'appuient sur leur bâton et ressemblent de loin à des patriarches, tant ils ont l'attitude imposante et la figure vénérable. Des enfants courent à côté de leur mère, demandant peut-être, comme ceux des croisades, à chaque village qu'ils aperçoivent, si ce n'est pas là Jérusalem la sainte. En même temps une longue file de voitures lourdes, grossières, s'avancent péniblement sous le poids de nombreux pèlerins et d'élégants landaus, de riches berlines, emportent au grand trot de quatre vigoureux alezans quelque noble couple dans l'enceinte sacrée du monastère. On dirait une émigration de tribus. Les pauvres prient le long de la route et font des signes de croix devant chaque chapelle. Les riches se bercent mollement sur leurs coussins élastiques et parlent du dernier roman qu'ils ont lu, de l'exposition du Louvre, des eaux de Carlsbad ou du chant des bohémiennes. Les

pauvres sont en vérité partout les uniques enfants de Dieu. Les riches ne s'occupent des saints et de l'église que lorsque la fantaisie leur en vient, ou lorsque certaines convenances leur en font une loi. De temps à autre, les fidèles piétons qui marchent pieds nus et tête nue sur un sol rude et sous un soleil ardent, tendent une main suppliante vers l'équipage du riche, qui leur jette en courant quelques kopecks et se replonge avec délices dans le sentiment de son bien-être.

Nous traversâmes des villages de serfs pareils à ceux que j'avais vus en venant de Pétersbourg à Moscou ; nous entrâmes dans de vastes auberges où le service de la cuisine est réduit à sa plus simple expression. Il est convenu que les voyageurs auront soin de se pouvoir eux-mêmes de tout ce qu'il leur faut. Le maître du caravansérail leur fournit seulement la table, les chaises, au besoin de l'eau chaude pour faire du thé, et quelque tasses ébréchées. Exiger davantage serait une prétention exorbitante. Les pauvres qui ne craignent pas d'entrer dans la salle puante occupée par la famille de l'aubergiste peuvent prendre leur part, les jours gras, d'une épaisse soupe aux choux, espèce d'*olla podrida*

composée des éléments les plus substantiels, et, les jours maigres, acheter pour quelques kopecks des tartines de pain noir couvertes d'un beurre rance, ou des queues de poisson séchées. Les lois de l'abstinence s'observent ici rigoureusement, et le vendredi ou le samedi on n'obtiendrait pas à beaux roubles comptants, dans une de ces auberges, une aile de poulet, à supposer qu'il y en eût.

Nos chevaux reposés, notre dîner fini, nous remontâmes aussitôt dans notre voiture. Mes trois compagnons de voyage me charmaient par leur entretien. Je ne me lassais pas de les interroger sur l'histoire, sur les mœurs, sur la littérature de leur patrie, et ils répondaient à toutes mes questions avec une complaisance infatigable et une lucidité parfaite. Quelquefois notre causerie errait d'une contrée à l'autre, des institutions de la Russie à celles de la France, et ils parlaient de notre pays avec une grande justesse de raisonnement et une vive sympathie. Vrais Russes de cœur, dévoués avec amour à leur patrie, à sa religion, à ses lois, ils n'en dissimulaient pourtant pas les vices et les défauts; mais ils voyaient le progrès descendre peu à peu des régions de la haute société dans l'esprit du peu-

ple, adoucir ses mœurs, combler les lacunes de l'ancienne législation, répandre de toutes parts les germes d'une utile instruction et d'un sage développement. Ils reconnaissaient de bonne foi la barbarie du passé, les imperfections du présent, et regardaient avec confiance l'avenir.

A vingt werstes de Troïtza, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes dans une grotte creusée, il y a quelques années, au sein d'une colline par un moine d'un couvent voisin. Le pauvre religieux s'était imposé ce labeur comme une punition. Il sortait le soir de son cloître, et venait toute la nuit bêcher, creuser, charrier le sable et la terre. Il a lui-même ouvert cette demi-douzaine de galeries souterraines, qui s'entrelacent, se croisent comme les allées d'un labyrinthe; il a porté sur son dos les pierres nécessaires pour les affermir, maçonné leurs parois, élevé leurs voûtes, et il accomplissait cette étonnante tâche le corps chargé d'une ceinture de fer que nous pouvions à peine soulever. Son travail achevé, le religieux est mort, tout tremblant encore de n'avoir pas vécu d'une vie assez austère, et murmurant d'une voix inquiète une parole de pénitence. Sa grotte est maintenant en grande vénération. Sa lourde ceinture a

été suspendue à la muraille à côté de la crosse en bois sur laquelle il s'appuyait dans ses vieux jours. Des images de saints et de la Vierge ornent le fond des galeries. Tous les pèlerins qui vont à Troïtza s'arrêtent là avec un sentiment de piété; un moine les attend à la porte, et les conduit avec un flambeau de souterrain en souterrain. On se prosterne devant chaque image, et on laisse, en s'en allant, tomber quelque pièce de monnaie dans le tronc de la charité. Le bon moine, en travaillant ainsi pour son salut, s'est rendu utile à ses frères. Il n'est personne qui, en parcourant sa sombre retraite, n'y laisse une pieuse offrande ou un témoignage de son admiration pour une telle œuvre de foi et de patience.

Le soir, nous arrivâmes à Troïtza. La grande place qui touche aux murs du couvent était couverte de tentes, de boutiques en planches, d'échoppes portatives. On dirait la place de Leipzig à la foire de Pâques. Seulement ces tentes et ces échoppes ne sont pas remplies, comme celles de Leipzig, des plus belles productions de l'industrie allemande et française. On n'y trouve que des étoffes communes, des ustensiles de ménage, des étalages de boulanger et de boucher, et des amas de jouets en bois et en carton;

pour que les enfants emportent aussi un doux souvenir de Troïtza. Les prières des chapelles venaient de finir quand nous traversions la grande place, le cloître était fermé, et les allées pratiquées entre les boutiques, les rues voisines, la plaine entière, étaient inondées de pèlerins, les uns assis par terre, comme une famille nomade, sous un lambeau de toile posé sur un piquet, d'autres savourant un verre d'eau-de-vie ou une tasse de thé dans une taverne ouverte à tous les vents ; ceux-ci regardant avec une sainte avidité les images en bois et en porcelaine qui représentent les miracles de saint Serge ou de saint Nicolas, ceux-là s'arrêtant de préférence devant les tables chargées de fruits et de légumes. Une foule bigarrée errait au milieu de ces richesses terrestres et marchait de tentation en tentation. Le marchand, debout devant sa boutique, haranguait les passants et les tirait par les pans de leur habit ou les plis de leur robe pour les forcer à voir ses denrées. Le vendeur d'eau-de-vie agitait ses verres et ses bouteilles ; le boucher balançait fièrement son grand couteau et offrait à tout venant un quartier de bœuf ou de mouton. C'était un tumulte, un tourbillon de gens de tout âge et de toute classe, religieu-

ses en robe noire, paysannes aux longs cheveux, flottant sur les épaules, pauvres en haillons, femmes du monde coquettement parées; un mélange de cris et de paroles au milieu duquel on entendait tout à coup retentir l'horloge du cloître, vibrant comme une voix austère pour rappeler à cette foule insouciante la fuite du temps et la pensée de Dieu.

En me mêlant avec mes compagnons de voyage à cette cohue bruyante, j'aperçus au milieu des magasins d'images et de médailles une boutique de libraire où l'on vendait une traduction de Shakspeare et quelques uns de nos romans du dix-huitième siècle, ce qui me sembla bien profane pour un tel lieu. Des groupes de bohémiennes plus profanes encore s'en allaient çà et là en vraies mécréantes, sans faire un signe de croix, sans murmurer une seule prière, épiant une occasion de larcin, et jetant quelquefois sur leur passage, par le murmure de leur voix ou l'éclair de leurs sombres prunelles, d'affreux sortilèges. L'une d'elles m'arrêta et voulut absolument me dire la bonne aventure. Elle était jeune et belle, et je me trouvais déjà très heureux de contempler la coupe gracieuse de sa figure légèrement bronzée, ses grands yeux noirs pétillant sous

de longs cils, ses boucles de cheveux qui s'échappaient des plis d'un foulard trop étroit pour les contenir, et sa taille élégante, dont un tartan, jeté négligemment sur l'épaule, ne dérobait qu'à demi les légères proportions. Je lui abandonnai donc très facilement ma main; elle la retourna, la regarda, consulta une vieille sorcière qui l'accompagnait et lui servait sans doute de guide dans cette belle science de la divination; enfin elle m'annonça le plus charmant avenir. Le moyen après cela que je ne sois pas parfaitement heureux? C'est la plus jolie fille de Bohême qui s'est portée garante de ma fortune, et il ne m'en a coûté qu'un rouble pour entendre prononcer par une voix si douce une si riante prédiction.

Le lendemain, les cloches sonnèrent dès le matin. Le carillon tinta gaiment dans toutes les coupoles. Au lever du soleil, nous vîmes se dérouler autour de nous une vaste plaine, coupée par de légères collines, parsemée de groupes d'arbres et d'habitations champêtres. Dans un affaissement de terrain est la petite ville de Troïtza, composée presque tout entière de magasins et d'hôtelleries, vivant du passage des pèlerins, comme Baden ou Bagnères du séjour

des baigneurs. Au centre de la cité s'élèvent les remparts du couvent, ces fiers remparts qui n'ont guère que cinq pieds d'épaisseur et qui ont soutenu pourtant deux sièges opiniâtres. Ils ont quatre à cinq toises de haut, et sont traversés au dedans de leur enceinte par deux galeries couvertes. C'était là que la troupe des religieux se rassemblait au temps des Polonais pour lancer sur ses adversaires les dards acérés et les balles ardentes ; c'est là que, dans les jours pacifiques, les moines vont se promener dans l'intervalle des offices. Au dessus de cette barrière illustrée par deux victoires, on voit briller les dômes argentés, les coupoles élancées du couvent. Là chaque jour de l'année est un jour solennel ; la fête d'un martyr ou d'un apôtre, d'une vierge ou d'un cénobite, qui se passe ailleurs sans faste et sans bruit, se célèbre à Troïtza par maint carillon joyeux et mainte cérémonie pompeuse. Le calendrier des autres églises n'a qu'un petit nombre de jours vraiment mémorables ; celui de Troïtza est du 1er janvier au 31 décembre, écrit en lettres d'or.

Au premier appel des cloches, nous vîmes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, sortir de toutes les maisons de la ville, de toutes

les boutiques de la place, et se diriger vers la porte du couvent. Nous nous joignîmes à cette multitude, et pour la première fois je mesurai du regard, non sans surprise, l'immense espace renfermé entre les remparts du monastère. Il y a là neuf églises et une chapelle, trois corps de logis, un palais occupé par l'académie de théologie, et un autre édifice habité en partie par l'archimandrite. Toutes les églises étaient ouvertes, tous les autels éclairés par des lampes d'argent et des cierges; et les reliques exposées à la vénération des fidèles. Dans la cathédrale, l'archevêque lui-même officiait, l'encens fumait, les moines chantaient; les parois d'or et d'argent de l'iconostase, les couronnes de diamants des images de saints, étincelaient à la lueur de cent bougies. L'archevêque, la mitre en tête, s'avança entre deux prêtres revêtus comme lui de chappes éblouissantes, et traversa la nef portant à chaque main un candélabre d'or qu'il tournait de côté et d'autre pour bénir le peuple. Les moines étaient rangés sur des stalles à droite et à gauche du sanctuaire, et chantaient en chœur le *Kyrie eleison*. Il me sembla que pour des hommes qui ont fait vœu d'abstinence et qui chaque jour répètent les prières les plus hum-

bles, ils avaient la figure bien riante et le regard bien animé. Tous portent une longue barbe arrangée avec soin; leur chevelure, partagée sur le front en deux bandeaux, tombe en grosses boucles sur les épaules; on dirait qu'elle sort des mains du coiffeur. Une longue robe noire leur descend jusque sur les talons; quelques uns la font faire en étoffe de laine, d'autres en velours. Avec ce vêtement féminin, ces cheveux si artistement bouclés, beaucoup de petits novices qui n'ont point encore de barbe au menton ressemblent parfaitement à de jeunes filles. Ceux qui ont la physionomie plus male ne sont guère plus imposants. Tous ces moines paraissaient en général fort peu édifiés eux-mêmes de la cérémonie religieuse à laquelle ils prenaient part, et ils chantaient avec distraction, comme des gens qui accomplissent une tâche journalière plutôt qu'un acte de piété. Un seul (mais celui-là n'est plus moine, c'est leur chef actuel, leur archimandrite) se distinguait entre tous par son attitude sérieuse, par la majesté de sa démarche, le recueillement de sa physionomie. Il était jeune encore et d'une beauté tout orientale : une barbe noire comme de l'ébène, des yeux noirs, un étonnant mélange de fierté et de douceur

dans tous les traits, une expression d'audace vaincue dans le regard et de résignation virile sur les lèvres : Faust converti ou Manfred repentant. On dit que son enfance s'est passée dans un palais, qu'il a trouvé près de lui, tout jeune, au milieu du monde, les rêves trompeurs qui devaient le séduire et le péril qu'il n'était pas assez fort pour affronter. On dit que son cœur a fait un doux et triste roman. A Dieu ne plaise que j'arrache d'une main profane le voile mystérieux qui recouvre à présent cette vie agitée. Le noble prêtre a cherché dans les murs du couvent un refuge à ses angoisses, et dans l'exercice des devoirs religieux une consolation à ses regrets. Puisse la paix du ciel descendre comme un baume salutaire dans tous les replis de son ame ! Rien qu'à le voir, on éprouve ce sentiment de sympathie qu'inspire une douleur dignement supportée, et quiconque a causé avec lui a été pénétré des graces de son esprit et de l'onction de sa parole.

Tandis que je le regardais avec une curiosité pleine de respect, les moines continuaient leur chant monotone, auquel se mêlaient de temps à autre les voix d'un chœur d'enfants qui produisaient un effet charmant. L'archevêque redes-

cendit le long de la nef sur un tapis de pourpre, puis remonta à l'autel. La foule s'écarta à son approche, se resserra dès qu'il se fut éloigné, se pressa et s'étendit jusque dans le chœur, faisant des signes de croix, murmurant à voix basse d'inintelligibles prières, se jetant la face contre terre. Selon la loi de l'Evangile, tous les rangs sont ici confondus. Le grand seigneur avec ses plaques en diamants est debout au milieu des paysannes, la femme du monde se voit entourée de moujiks. Il n'y a de sièges réservés que pour le prélat et les prêtres. Ce mélange produit un désordre qu'on ne remarque pas dans nos églises catholiques; c'est à qui s'approchera le plus près de l'autel et des reliques, et le plus fort ou le plus hardi est le plus heureux. Le bras robuste de l'ouvrier écarte les petites mains délicates qui essaient de lui fermer le passage; le pauvre en haillons franchit intrépidement tous les obstacles pour jouir des magnificences de l'église. On se heurte, on se coudoie, on se précipite vers l'autel avec une ardeur sauvage. C'est une effervescence de piété déréglée, un tumulte qui ressemble à celui d'un spectacle populaire.

La messe terminée, une partie de cette assem-

blée orageuse se retira, comme fatiguée de la lutte; mais des centaines de gens étaient encore là, qui attendaient l'archevêque au sortir du sanctuaire pour lui baiser les mains et se prosterner devant lui. Pour moi, je m'éloignai en silence, comparant cet office de la religion grecque à ceux de notre religion, à ces messes d'une pauvre église de village, célébrées avec tant de simplicité et de recueillement devant une communauté qui suit en silence les mouvements du prêtre, qui se lève à l'Evangile comme pour attester hautement les règles de sa foi, et tombe à genoux, la tête penchée vers la terre, les mains jointes sur la poitrine, au son de la clochette qu'une main d'enfant agite sur les marches de l'autel.

L'heure du dîner venait de sonner. Nous entrâmes dans le réfectoire, où tous les moines étaient assis sur deux lignes parallèles. On leur servit une soupe de gruau, du poisson, des légumes et des cruchons de *quass*. Il me parut que c'était un repas assez confortable; seulement les convives étaient d'une saleté repoussante. Dans une chambre voisine, on servait un dîner à peu près semblable à une douzaine de religieuses qui étaient venues là en pèlerinage,

et, sous une longue voûte sombre et humide, plusieurs pauvres se partageaient les chaudières de soupe et les morceaux de pain noir que la charité du couvent leur distribue chaque jour.

La demeure des moines est spacieuse et élégante. Le mot de cellule est trop modeste pour en donner une juste idée. Chacun d'eux a pour lui seul une chambre à coucher, un cabinet qui lui sert d'oratoire, et un salon de réception. J'ai trouvé là des tapis étendus sur le parquet, des canapés, des gravures assez mondaines, et des livres ; mais ces livres ne donnent pas, à vrai dire, une haute idée de l'instruction des religieux. Plusieurs pauvres prêtres d'Islande ont dans leur misérable cabane des ouvrages français, allemands, danois. Dans le salon si paré et si coquet des moines de Troïtza, je n'ai vu que des ouvrages russes, des recueils de sermons, des traités de théologie, et quelques dissertations d'histoire.

Troïtza est pourtant le siège d'une de ces académies ecclésiastiques qui remplacent en Russie nos séminaires. Elle fut fondée à Moscou en 1673, sous le règne du tsar Théodore, frère aîné de Pierre-le-Grand. Ce n'était d'abord qu'une simple école destinée à raviver les études du

clergé, qui, par suite des troubles politiques, étaient tombées dans un déplorable état de décadence. Dix ans après, cette école fut agrandie et honorée du titre d'académie. Ses élèves furent investis de plusieurs privilèges notables ; ils ne reconnaissaient d'autre juridiction que celle de leurs maîtres, et pendant tout le temps de leurs études ils ne pouvaient être arrêtés que sur l'accusation d'un crime capital. Les professeurs venaient pour la plupart de la Grèce; quelques uns d'entre eux, choisis par le patriarche de Constantinople, étaient des hommes d'une vraie distinction, et rendirent d'importants services au pays où ils étaient appelés. Les leçons se faisaient en grec et en latin.

En 1814, toutes les écoles du clergé ayant subi une nouvelle réforme, celle de Moscou fut transportée à Troïtza. On y compte à présent quinze professeurs et cent trente élèves. Cette académie ecclésiastique possède une bibliothèque de dix-huit mille volumes environ, parmi lesquels on remarque une collection de Bibles dans toutes les langues connues, et un Pentateuque hébreu écrit sur parchemin en 1142. La durée des études à l'académie est de quatre années. Les deux premières sont consacrées à

l'enseignement de la philosophie, de ses divers systèmes et de son histoire, de la littérature moderne et ancienne, nationale et étrangère, de l'histoire des autres peuples et de celle de Russie. Les élèves doivent en outre suivre le cours de statistique, de géographie ancienne et moderne, de mathématiques, de sciences naturelles, de langues grecque, française, allemande. Pendant les deux autres années, ils étudient la théologie dogmatique, le droit canon, la polémique, l'exégèse, l'archéologie biblique et ecclésiastique, et l'hébreu. Ce programme d'études est assez large, malheureusement il est restreint dans l'exécution par toutes les réserves politiques, historiques, religieuses, qui entravent l'éducation en Russie, et surtout l'éducation du clergé. L'académie est d'ailleurs placée en dehors des attributions du ministère de l'instruction publique. Elle est régie par une conférence ecclésiastique soumise à l'inspection immédiate du métropolitain de Moscou. Elle a sous sa dépendance quarante-une écoles de paroisse, quarante-une écoles de district, et neuf séminaires secondaires. Ceci m'amène à parler de l'organisation du clergé russe. Il est divisé comme on sait en deux classes, désignées sous

les noms de clergé noir et de clergé blanc.

Le clergé noir est celui qui se consacre aux pratiques de la vie religieuse dans l'enceinte des couvents. Tous les moines, à quelque ordre spécial qu'ils appartiennent, portent une robe noire appelée *talar*, un grand chapeau noir, rond, sans ailes, recouvert d'un voile noir pareil à celui d'une femme. La plupart entrent dès leur jeunesse dans le cloître, y reçoivent leur éducation, et montent de grade en grade. Les moines seuls peuvent arriver aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Ils justifient ce privilège par des études plus larges et plus fortes que celles du clergé blanc, par une existence plus austère, et vouée à un célibat perpétuel.

Les membres du clergé nommé par opposition *clergé blanc*, portent une longue robe brune boutonnée du haut en bas, recouverte d'un talar de la même couleur, à larges plis et à larges manches. Ils laissent, comme les moines, tomber leur barbe sur leur poitrine, et flotter leurs cheveux sur leurs épaules. Leur tête est couverte d'un grand bonnet en velours ordinairement brun, quelquefois rouge, et orné d'une bande de fourrure. Lorsqu'ils officient, ils se revêtent, ainsi que les moines, d'un cos-

tume beaucoup plus éclatant. Les richesses de nos églises catholiques ne sont rien, comparées à celles des églises grecques. J'ai déjà parlé de ces couronnes de diamants, de ces bouquets d'émeraudes et de rubis qui ornent les images des saints, de ces lames d'or et d'argent qui recouvrent l'iconostase. Chaque cloître, chaque grande église renferme un trésor, que la foule ne voit qu'en partie aux principales fêtes, mais que l'on déroule avec empressement les autres jours aux regards des curieux. Ce sont les chasubles, les chapes, les étoles des prêtres, les mitres des hauts dignitaires, tissues d'or et d'argent, parsemées de perles et de pierres précieuses. Une grande salle du couvent de Troïtza est du haut en bas remplie de ces vêtements splendides, dons des princes et des empereurs, conservés depuis des siècles avec un singulier mélange d'orgueil et de piété. Le moine qui nous conduisait d'armoire en armoire nous regardait de temps à autre, comme pour jouir de notre surprise et de notre admiration. On eût dit une jeune femme étalant avec une joie naïve sa parure de fiancée et ses robes de bal. La robe en laine grossière de saint Serge, placée au milieu de ces richesses orientales comme un

monument de l'antique humilité des cénobites russes, fait un étrange contraste avec les tissus d'or et de perles qui l'entourent. Plusieurs hommes du peuple qui s'étaient glissés à notre suite dans la chambre du trésor posèrent avec respect leurs lèvres sur cette robe. Aucun d'eux ne s'avisa de rendre le même hommage à la chasuble éblouissante des archevêques et des métropolitains.

Les prêtres du elergé blanc sortent en grande partie des petits séminaires, où ils ne reçoivent qu'une instruction très incomplète. Ils sont placés dans les paroisses de campagne ou dans les domaines seigneuriaux, et portent le titre de *popes*. Quelques uns ayant étudié dans les académies ecclésiastiques, obtiennent par là le droit d'entrer dans un presbytère plus important, et d'arriver au rang des *protopopes*, qui remplacent à peu près nos curés de canton. Dès leur entrée en fonctions, tous doivent être mariés; s'ils deviennent veufs, ils ne peuvent se remarier de nouveau, et sont forcés d'abandonner leurs cures pour se retirer dans un couvent. Aussi n'y a-t-il pas de femme plus choyée que la femme d'un pope russe, et pas un sort n'est plus enviable que le sien dans les conditions obscures de la

vie. Elle peut être tant qu'elle voudra nerveuse et capricieuse : son mari, si rude qu'il soit, se gardera bien de contrarier ses fantaisies. Au moindre danger qui la menace, il a peur de perdre avec elle ses joies paternelles, son toit, sa liberté. La pauvre femme, de son côté, a grand intérêt à ménager les jours de son mari, car, s'il vient à mourir, elle est forcée de quitter l'humble domaine qui entoure le presbytère, et se trouve seule dans le monde, sans ressource aucune et sans autre espoir que celui de rencontrer par hasard quelque jeune prêtre qui, au sortir du séminaire, daigne l'épouser.

Pour se consoler de leur retraite et de leur célibat, les popes qui entrent au couvent après leur veuvage ont une perspective qui leur était rigoureusement fermée tant qu'ils vivaient dans les liens du mariage. Ils peuvent alors aspirer aux titres suprêmes de la hiérarchie ecclésiastique; mais il est rare qu'ils s'abandonnent à cette pensée ambitieuse, et bien plus rare encore qu'ils la réalisent. Leur savoir est trop borné, leurs habitudes sont trop rustiques, pour qu'ils puissent décemment remplir quelques fonctions élevées. Le progrès qui se manifeste de toutes parts en Russie n'a pas encore pénétré dans les

rangs du bas clergé, ou, s'il commence à y pénétrer à présent, on n'en distingue pas encore les résultats. Tels les popes étaient il y a deux siècles, tels ils sont pour la plupart aujourd'hui, incultes et sans élan, conservant des mœurs grossières, ou souillés de vices impardonnables. Les Russes reprochent à notre clergé de s'immiscer dans l'examen des questions politiques, dans les actes du gouvernement, et ils ne remarquent pas, que si nos prêtres sont parfois un peu trop ambitieux, les leur tombent de plus en plus dans une nullité désespérante; que les nôtres sont les premiers maîtres de l'enfance, les premiers instituteurs du peuple, et que les leurs n'exercent pas la moindre influence sur les communautés confiées à leur direction; que notre clergé enfin est souvent à la hauteur des idées les plus avancées de l'époque, et que le leur est en arrière de toutes les classes civilisées de la Russie. Non certes, il n'y a pas de danger que les pauvres popes s'avisent jamais de commenter les articles d'un ukase impérial et d'en entraver l'exécution; mais leur soumission absolue aux lois du pouvoir temporel n'est point le résultat d'une humilité éclairée : c'est le fait d'une ignorance passive, impuissante et résignée. Dans

beaucoup de presbytères, les popes ne se distinguent de leurs paroissiens les plus grossiers que par leur robe et leur coiffure. Le paysan les respecte quand il les voit à l'église ; hors de là, il les traite avec une insultante familiarité. Il y a parmi le peuple russe des sarcasmes particuliers, des proverbes injurieux qui ne tombent que sur les popes, des superstitions qui les offensent et qui se perpétuent de siècle en siècle. Qu'un Russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde cette apparition comme de mauvais augure, et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace. Qu'on invite à s'asseoir à table un Russe qui a déjà dîné : Croyez-vous, dit-il, que je sois un pope, pour dîner deux fois ?

L'éducation religieuse que les popes donnent aux enfants n'exige pas de leur part de grandes connaissances. Ils remplacent le raisonnement par la prière, l'instruction par les pratiques traditionnelles. A peine un enfant est-il né, qu'au risque de le faire mourir on le plonge trois fois dans l'eau du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; à peine a-t-il l'usage de la parole, qu'on l'oblige à se confesser et qu'on

l'admet à la communion. Quelquefois même, quand il tombe malade, on lui donne la communion comme un remède temporel. Les pauvres popes ne peuvent pas enseigner ce qu'ils ne savent point. Dans les séminaires, ils ont appris machinalement par cœur quelques résumés d'histoire et de géographie en latin et en russe sans y recueillir aucune idée. Ils s'en tiennent à la lettre même des leçons qu'on leur donne et ne poussent pas plus loin leurs investigations; les dogmes de l'église leur sont expliqués avec une précision minutieuse, systématique, et quand ils subissent un examen, ils n'ont qu'à répéter mot pour mot les réponses qu'ils ont dû graver dans leur mémoire; il ne leur est pas permis de s'écarter de la ligne rigoureuse qui leur est tracée, de se laisser aller à une fantaisie de symbole ou de dissertation. Un jeune écrivain allemand [1], qui a passé plusieurs années en Russie, cite un curieux exemple d'un de ces examens. Les jeunes séminaristes sont réunis autour d'une urne qui renferme diverses questions écrites en latin; l'un d'eux prend celle-ci: *Quid est angelus?*

[1] Kohl, *Reisen im inneren von Russland und Polen.*

Le Prêtre. — Bien ; dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un ange ?

L'Élève. — C'est un esprit saint qui sert Dieu dans le ciel.

Le Prêtre. — C'est juste. Combien y a-t-il d'anges au ciel ?

L'Élève. — Il y en a une quantité qu'il serait difficile d'énumérer.

Le Prêtre. — Pardon ; on peut très bien l'énumérer. Qui d'entre vous peut me dire combien il y a d'anges au ciel ?

Un autre élève. — On en compte douze légions.

Le prêtre. — Et combien dans chaque légion ?

L'Élève. — Au temps où la Bible fut écrite, chaque légion se composait de quatre mille cinq cents anges.

Le prêtre. — Prenez la craie et faites-nous sur le tableau cette multiplication.

L'élève multiplie quatre mille cinq cents par douze et montre un total de cinquante-quatre mille.

Le prêtre. — Bien. De quel sexe sont les anges?

L'Élève. — Il serait difficile de le dire au juste.

Le prêtre. — C'est vrai; mais quelle est leur forme extérieure? Ressemble-t-elle à celle du sexe masculin ou féminin, ou, pour m'expliquer plus clairement, quels vêtements portent-ils quand ils se montrent aux hommes?

L'Élève. — Des vêtements qui tiennent le milieu entre ceux de l'un et de l'autre sexe, une sorte de robe flottante.

Le prêtre. — Très bien.

Les popes sont pauvres, et cette pauvreté est une des causes radicales du peu de respect que les paysans leur témoignent, et bien souvent des vices qu'on leur reproche. Ils cultivent eux-mêmes, pour en tirer tout le produit possible, l'enclos et les champs joints à leur presbytère. Ils vivent, comme le paysan, d'une vie de labeur, et, quand ils en trouvent l'occasion, oublient, comme le paysan, avec la cruche de quass et le flacon d'eau-de-vie, le poids de leur misère. Tout en condamnant leur ignorance, leurs ha-

bitudes grossières, on ne peut en vérité s'empêcher de regarder avec un sentiment de sympathie et de pitié ces pauvres prêtres sans force et sans pouvoir, humbles d'ailleurs, patients et pleins de tolérance. Le simple serf les traite souvent à peu près comme ses égaux, le gentilhomme affecte à leur égard une supériorité dédaigneuse, la loi civile ne leur reconnaît aucun privilège. Ils peuvent être, comme tous les sujets de l'empire russe, envoyés en Sibérie, dépouillés de leur caractère sacerdotale, et condamnés à servir dans l'armée parmi les simples soldats.

Le clergé noir, qui a fait son éducation dans les couvents, est en général instruit, éclairé, et, sous tous les rapports, beaucoup plus respectable et plus respecté que celui des campagnes, quoique la chronique scandaleuse mêle parfois des cloîtres d'hommes et de femmes à de singulières histoires. C'est ce clergé qui enseigne, qui écrit, et occupe exclusivement les grandes dignités ecclésiastiques. La plus élevée était autrefois celle de patriarche. Au seizième siècle, les patriarches marchaient presque de pair avec les tsars, et pouvaient entraver leur pouvoir. L'empereur de Russie n'a plus à craindre

une telle rivalité ; il est lui-même le chef souverain, le patriarche de son église. Il la dirige et la gouverne comme bon lui semble. Toutes les affaires ecclésiastiques doivent être, il est vrai, traitées par une sorte de sénat spécial composé de plusieurs prélats, et qui porte le titre de saint-synode. Le président actuel du saint-synode est un colonel de cavalerie, aide-de-camp de l'empereur : je laisse à penser ce qu'il reste de liberté au vénérable sénat sous ce régime militaire.

Le plus haut titre qui existe à présent en Russie est celui de métropolitain. Il y a un métropolitain à Moscou, un autre à Kieff, un troisième à Pétersbourg. Les deux premiers ont les sièges les plus anciens; le troisième occupe, par sa résidence dans la capitale, le plus important. Viennent ensuite les archevêques et évêques de première, seconde et troisième classe. Au dessous des évêques sont les archimandrites, ou abbés des couvents; après eux la hiérarchie ecclésiastique compte encore les protopopes, les popes, les archidiacres, les diacres et les sacristains.

Tous les grands dignitaires qui officient dans les églises avec des vêtements d'or et d'argent,

des mitres chargées de perles et de pierreries, et auxquels on prodigue dans la conversation, dans les lettres qu'on leur adresse, les titres de saint et de très saint, ne reçoivent qu'un traitement très modique. Celui des métropolitains ne s'élève pas à plus de 4,000 francs par an, celui des archevêques ne dépasse pas 3,000. On leur assigne, il est vrai, encore une part dans les rentes de certains couvents, on leur donne une maison en ville, une maison à la campagne, et ils perçoivent, comme les simples prêtres, un droit de casuel pour les mariages, baptêmes, enterrements auxquels ils assistent; mais tout compté, bon an mal an, le revenu du métropolitain ne peut guère être évalué qu'à 30,000 fr.; et celui de l'évêque à 10,000.

Plusieurs hommes ont illustré ce clergé par leur savoir et leurs travaux. D'une de ses académies sont sortis le premier poète russe, Lomonosoff, et le premier orateur de l'église russe, Platon. Malgré le haut rang qu'il occupe et la considération qui l'entoure, ce clergé me semble, comme le clergé blanc, isolé du mouvement général de la nation, et comme lui arrêté forcément dans une situation passive et stationnaire. Tant qu'il en sera là, il pourra en-

tretenir le goût des pratiques extérieures chez les fidèles prosélytes de la religion grecque, inculquer à leur esprit la croyance aux miracles et le respect des images saintes; mais je ne pense pas qu'il exerce une grande influence sur le développement moral et intellectuel du peuple.

Les églises russes sont pour la plupart bâties sur un modèle uniforme. A l'extérieur, elles présentent un édifice carré sur lequel surgit une haute coupole ronde, massive, appuyée sur un rang circulaire de colonnes, surmontée d'une croix posée sur un croissant, symbole sans doute du triomphe de la religion grecque, de l'asservissement des Mongols et des hordes tartares; à chaque angle, une coupole plus petite s'élève, peut-être en l'honneur des quatre évangélistes, autour de la grande, qui représente l'image suprême du Christ. Quelquefois il n'y a que trois coupoles représentant la Trinité. Les unes sont peintes en bleu et parsemées d'étoiles d'or comme la voûte du ciel, d'autres argentées, et la plupart dorées. De loin, on les voit s'élancer au dessus des villes et des villages, scintiller comme une flèche ardente au milieu d'une enceinte de remparts, briller comme une auréole

à l'horizon. A l'intérieur s'offre une nef étroite, obscure, coupée par d'énormes piliers et revêtue du haut en bas d'images peintes sur un fond d'or, de figures gigantesques de saints, d'apôtres qui étendent de longs bras et tournent de grands yeux sombres vers l'assemblée. Point de sculptures, le dogme grec les rejette, mais une quantité de tableaux vieillis, noircis, où l'on ne voit que les mains et le visage; le reste du corps est recouvert d'une plaque d'argent ou de vermeil qui imite les plis onduleux d'un vêtement; la tête est entourée d'un cercle d'or compact ou de plusieurs rayons de diamants; le cou et la poitrine sont très souvent parsemés de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Devant chacune de ces images sont suspendues des lampes d'argent que l'on allume aux jours de fête, des candélabres où des fidèles font brûler des cierges pour honorer le saint qu'ils invoquent, ou pour donner plus d'efficacité à leur prière. Parfois ceux qui accomplissent cette œuvre pie se trouvent à une grande distance du lieu vénéré auquel ils consacrent leur hommage. Quand je partis de Pétersbourg pour Moscou, un Russe, qui venait de gagner un procès, me pria de faire brûler pour lui un cierge devant l'image de la

Vierge qui orne la cathédrale de l'Assomption. Il y a des cierges à tout prix, pour toutes les fortunes et tous les degrés de piété et de reconnaissance. C'est l'église elle-même qui les vend, c'est le sacristain qui en recueille les restes pour les fondre de nouveau.

Mais toutes les richesses qui revêtent les murailles ne sont rien encore, comparées à celles de l'iconostase, haute et large barrière qui s'étend sur toute la longueur de la nef et s'élève parfois jusqu'à la voûte. C'est, comme son nom l'indique, une galerie d'images, ornées seulement de dorures dans les petites églises, couvertes, dans les grandes cathédrales, de tout ce que la dévotion a pu imaginer de plus splendide, et la générosité des empereurs de plus éblouissant. Il y a trois portes à cette barrière : celles de droite et de gauche s'ouvrent facilement aux curieux ; celle du milieu, qu'on appelle la porte impériale, est presque toujours close : l'empereur et les prêtres qui officient ont seuls le droit de la franchir. Derrière cet iconostase est le sanctuaire. A l'heure de la messe, le prêtre est là devant l'autel qui dit les prières, fait les invocations, mêle dans le calice le pain et le vin. Pendant ce temps, les moines et les autres prê-

tres chantent dans le chœur. Leur chant n'est n'est pas accompagné comme le nôtre de l'harmonie solennelle de l'orgue, et ne se compose pas d'autant de psaumes et de versets. C'est, du commencement à la fin de l'office, la répétition presque continue de deux seuls mots, *gospodi pomilui* (*Kyrie eleison*), modulés sur tous les tons, depuis la basse la plus vibrante jusqu'au fausset le plus aigu; puis une longue prière pour l'empereur et l'impératrice, pour leurs fils et leurs filles, leurs gendres et leurs parents.

Au moment de la consécration, la porte sacrée de l'iconostase s'ouvre; on aperçoit le prêtre penché sur son calice, le sanctuaire resplendissant d'or et de lumière. Les fidèles se jettent la face contre terre, se relèvent, se prosternent de nouveau et redoublent leurs signes de croix. Ils n'apportent point de livres de prière à l'église et n'unissent point leur voix au chant des prêtres; ils répètent seulement à voix basse le *Kyrie eleison*, et manifestent leur piété par des prosternations et des signes de croix continus. La messe finie, le prêtre s'avance au bord de la nef et bénit l'assemblée au nom de la Trinité et de la Vierge, de saint Jean, de saint Joseph et de sainte Anne, de saint Antoine et

de saint Nicolas et de tous les saints ermites.

Il n'y a pas de peuple qui reçoive plus de bénédictions sacerdotales que le peuple russe. Il lui en faut pour lui et pour ses alliés, pour les maisons qu'il habite et la terre qu'il cultive, pour ses moissons et ses bestiaux, pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il veut entreprendre. Le 6 août de chaque année, les églises sont pleines de pommes et de poires que les prêtres bénissent. Jusque-là aucun vrai croyant n'aurait osé manger un fruit. A peine la cérémonie religieuse est-elle terminée, que tout le monde se précipite sur les corbeilles arrosées par la main du prêtre. Chacun s'en va les poches et les mains pleines, savourant, dévorant ces fruits consacrés. Ce n'est pas une sensualité grossière qui anime toute cette foule, ce n'est pas un hommage qu'elle rend à la païenne Pomone, c'est un sentiment de foi et de piété qui la domine. Le 6 janvier, on bénit les fleuves et les rivières. Le prêtre s'avance en grande pompe sur le rivage, fait faire une ouverture dans la glace, et y plonge par trois fois une croix en récitant des prières. Aussitôt les femmes accourent avec des vases, des seaux pour puiser cette onde consacrée ; les hommes se la disputent et la boivent à

longs traits. On se presse, on se heurte, on s'arrache les verres et les bouteilles. C'est une lutte de plusieurs heures, une lutte entre la force et l'adresse, l'audace et l'habileté. Une fontaine de vin coulant sur l'une de nos places publiques un jour de fête nationale ne produirait pas plus de rumeur.

Cette même église, qui bénit tant de choses, a aussi ses heures de malédiction. Il y a un certain jour où, dans la cathédrale de Pétersbourg, au milieu d'une assemblée nombreuse, le chantre de l'église qui a la voix la plus éclatante prononce tour à tour les noms des hérétiques les plus célèbres, les noms des hommes qui ont jeté le trouble et le désordre dans l'empire russe : le nom de Boris Godounoff, qui usurpa le trône des tsars ; de Mazeppa, le fougueux chef des Cosaques ; de Pugatscheff, qui se fit passer pour Pierre III, et à chaque nom il jette le cri d'anathème, qui résonne sous toutes les voûtes. L'église est ce jour-là resplendissante de lumières et inondée d'encens comme pour une grande fête. Le métropolitain est à l'autel, revêtu de ses habits sacerdotaux ; un chœur d'enfants répète d'un ton plaintif et mélodieux la sentence d'anathème. A peine cette série de condamnation est-

elle terminée, que les prêtres recommencent à bénir le peuple et l'état, et tous les princes de la maison de Romanoff, depuis le premier tsar de leur race jusqu'à l'empereur régnant, car la religion grecque est une religion de paix et de mansuétude. Les saints qu'elle vénère le plus sont surtout ceux qui ont vécu dans une humble retraite, construit des couvents, pratiqué les pieuses leçons de la charité chrétienne. Elle a dans ses cérémonies des invocations spéciales pour les saints ermites, et l'évangéliste qu'elle préfère, c'est saint Jean, le disciple bien-aimé de Dieu [1]. Je ne connais qu'un seul grand acte de persécution qu'on puisse réellement attribuer à l'église gréco-russe, c'est celle que l'archevêque de Novogorod exerça vers la fin du quinzième siècle contre la secte juive [2]. Les autres furent l'œuvre d'un gouvernement qui, sous une apparence de zèle religieux, cachait une intention de conquête et une idée de souveraineté

[1] Dans les livres religieux du culte grec, l'Evangile de saint Jean est toujours placé en tête des autres.

[2] Cette secte professait un dogme mêlé de judaïsme et d'athéisme. Elle fit de rapides progrès, et, pour la détruire, on eut recours aux moyens les plus barbares. L'archevêque de Novogorod condamnait les hérétiques à d'affreux supplices, et quelquefois les faisait jeter sur des bûchers ardents.

absolue. L'église même a mis l'épée dans le fourreau et s'est vouée à une existence passive : elle écrit peu et prêche peu. Du commencement à la fin de l'année, elle répète son cri de miséricorde, son *Kyrie eleison*, et n'enseigne à ses prosélytes que des pratiques d'humilité. Subjuguée dès les premiers siècles de son origine par le despotisme de l'Orient, et privée par son schisme du puissant appui qu'elle aurait trouvé dans la papauté, elle n'a pu, comme l'église de Rome, se mêler aux grandes agitations sociales du moyen-âge, intervenir dans la cause des peuples et des rois, distribuer des empires et briser des couronnes. Les tsars moscovites ont assoupli le clergé russe à leur volonté, et en ont fait un instrument de leur ambition ou un jouet de leur caprice. Au seizième siècle, Ivan IV, surnommé à juste titre le terrible, chassait les métropolitains de leur siège, jetait en prison ceux qui avaient le courage de condamner ses crimes, pillait les églises, enlevait les trésors des couvents. L'archevêque Levnidas, de Novogorod, ayant refusé de consacrer le quatrième mariage d'Ivan, le farouche grand-duc le fit coudre dans une peau d'ours et déchirer tout vivant par des chiens. Après avoir répudié trois femmes, assas-

siné son fils, il insultait encore à la religion, en envoyant, comme une suffisante expiation de ses scandales, une aumône aux quatre patriarches d'Orient.

Sur la fin de son règne, ce prince cruel gouvernait le clergé de ses états avec un pouvoir absolu. Il avait enlevé aux évêques leurs privilèges de juridiction, il assemblait lui-même les conciles et décidait en dernier ressort de toutes les affaires spirituelles. Les prélats devaient obéir à ses ordres comme s'ils venaient de Dieu même, et, par un ukase du 12 avril 1552, il institua un tribunal de laïques pour veiller à la moralité des prêtres [1]. L'ordonnance qu'il rédigea pour ce tribunal est un des documents historiques les plus curieux qui existent. Elle se compose de cent articles, et offre une triste peinture de l'ignorance, de la superstition et de la grossièreté de mœurs de la Russie au seizième siècle [2]. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques

[1] J'emprunte la plupart de ces détails à un ouvrage très intéressant qui doit paraître prochainement en français et en Allemand : *De l'Eglise ruthénienne et de ses rapports avec le saint-siège*, par M. Aug. Theiner. Chez Débécourt.

[2] On a publié, il y a quelques années, à Londres, un autre document qui donne une singulière idée de l'ignorance ou de la fourberie des prêtres russes. C'est un passeport pour l'autre

passages. Nous choisissons de préférence ceux qui se rapportent au clergé, afin de ne pas nous écarter de notre sujet. L'article 4 est ainsi conçu: « Ce n'est point le salut de son ame qu'on va chercher dans les couvents, mais bien le repos et les jouissances corporelles. Les archimandrites traitent dans leurs cellules des convives étrangers; les moines ont des domestiques; ils ne rougissent pas de faire venir des femmes; ils vivent dans la joie et les plaisirs, et dissipent les biens des couvents. Désormais il n'y aura qu'une table dans chaque couvent, les moines devront congédier leurs jeunes domestiques, et s'abs-

monde, délivré le 30 juillet 1541, par un métropolitain de Kieff, et adressé directement à saint Pierre. Les prêtres accordaient ces recommandations pour le paradis à prix d'argent et plus ou moins cher, selon le rang et la fortune de ceux qui désiraient emporter un tel saufconduit dans leur cercueil. Voici la forme dans laquelle elles étaient ordinairement conçues : « Je soussigné, évêque ou prêtre de ....., reconnais et certifie que N....., porteur de ce billet, a toujours vécu parmi nous en vrai chrétien, faisant profession de la religion grecque, et, quoiqu'il ait quelquefois péché, il s'en est confessé et a reçu l'absolution, la communion, et la rémission de ses péchés. Il a honoré Dieu et les saints, il a jeûné et prié aux heures et saisons ordonnées par l'église, il s'est fort bien gouverné avec moi, qui suis son confesseur, en sorte que je n'ai point fait difficulté de l'absoudre de ses péchés et n'ai pas sujet de me plaindre de lui. En foi de quoi lui avons expédié le présent certificat, afin que saint Pierre, le voyant, lui ouvre la porte éternelle. » (*British and foreign Review*, juillet 1839.)

tenir de rechercher aucune femme; ils ne devront avoir ni vin ni hydromel, et ne pourront aller courir les villes et les bourgades pour passer le temps. »

A l'article 12, il est dit : « Le clergé devra veiller particulièrement à ce que certains abus honteux et dignes du paganisme disparaissent entièrement. Ainsi, lorsqu'un combat judiciaire doit avoir lieu, on voit des sorciers prétendre lire dans les étoiles à qui sera la victoire. Ces hommes de peu de foi ont entre les mains d'absurdes livres aristotéliques et astrologiques, des zodiaques, des almanachs et autres ouvrages qui ne sont remplis que d'une science païenne. Le jour de la Pentecôte, ils versent des pleurs, poussent des cris, se répandent dans les cours des églises, hurlant et sanglotant, frappant des mains et chantant des chansons diaboliques. Le matin du jeudi saint, ils brûlent de la paille et appellent les noms des morts; les prêtres mettent du sel sur l'autel, et cherchent à guérir les malades avec ce sel. De faux prophètes courent de village en village, nus, sans chaussure aux pieds, les cheveux épars; ils tremblent de tout leur corps, se roulent par terre, et racontent des apparitions de saint Anastase et autres. Des

troupes de possédés, qui s'élèvent quelquefois jusqu'à cent hommes, tombent tout à coup dans un village, vivent aux frais des habitants, s'enivrent et finissent par dépouiller les voyageurs. Les enfants des boyards fréquentent en foule les cabarets, où ils perdent tous leurs biens aux jeux de hasard. Les hommes et les femmes vont ensemble aux bains, et l'on a vu des moines ne pas rougir d'y aller avec des nonnes. On achète, dans les marchés, des lièvres, des canards et coqs de bruyère étouffés; on mange du sang et des boudins, contrairement aux lois œcuméniques; on suit les usages des Latins, on se rase la barbe, on coupe ses moustaches, on porte des vêtements étrangers; on jure par le saint nom de Dieu; enfin, et c'est là ce qu'il y a de plus déplorable, ce qui attire sur un peuple la colère de Dieu, la guerre, la famine, la peste, on se livre à la sodomie. »

Plus loin, le grand-duc ajoute : « De toutes ces coutumes hérétiques, il n'en est pas de plus condamnable que celle de se raser la barbe. L'effusion de tout le sang d'un martyr ne saurait racheter cette faute. Raser sa barbe pour plaire aux hommes, c'est violer toutes les lois, et se déclarer l'ennemi de Dieu, qui nous a créés à son

image. » Cent ans plus tard, Pierre-le-Grand voulût obliger les Russes à se raser la barbe. De toutes les réformes qu'il osa tenter, celle-ci était sans aucun doute l'une des plus hardies.

En 1588, Boris Godounoff, qui avait besoin de l'appui du clergé pour se faire pardonner le meurtre de son souverain légitime et affermir son usurpation, institua de son autorité privée le patriarchat de Moscou, et consacra lui-même dans l'église du Kremlin le prélat investi de cette dignité. « Très saint père, lui dit-il en lui mettant la mitre sur la tête et la crosse dans la main, très digne patriarche, père de tous les pères, premier des évêques de toute la Russie, patriarche de Russie, Wladimir, Moscou, etc., je te donne le pas sur tous les évêques, je te confère le droit de porter le manteau de patriarche, la calotte d'évêque et la grande mitre, et ordonne qu'en tout mon pays tu sois reconnu et honoré comme patriarche et frère de tous les patriarches. » Cette institution, qui n'avait d'autre arbitre que celui du pouvoir temporel, ne devait pas fort embarrasser, comme on le voit, les successeurs de Boris Godounoff. Aussi, lorsque Pierre Ier en vint à songer qu'il ne lui serait pas inutile de joindre à son autorité de tsar l'auto-

rité suprême de patriarche, il n'eut besoin que d'un léger subterfuge pour s'emparer de ce nouveau pouvoir. En 1700, il rassembla à Moscou les métropolitains, archevêques et évêques de son empire, et leur demanda s'ils voulaient s'unir à l'église romaine. Sur leur réponse négative, il s'écria : « Je ne reconnais d'autre légitime patriarche que le patriarche de l'Occident, le pape de Rome, et puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul. » Puis il lut les nouveaux statuts du saint-synode. Tous les assistants les signèrent et jurèrent de les observer. Précédemment les relations des tsars avec l'église nationale russe, dit M. le comte de Circourt, dans une intéressante notice sur le couvent de Troïtza, étaient calquées sur celles des autocrates de Byzance avec le patriarchat. L'empereur était le premier entre les *fidèles ;* le patriarche à Constantinople et le métropolitain à Moscou, le premier entre les *sujets*. Ces deux pouvoirs demeuraient distincts et indépendants l'un de l'autre, au moins en principe et en droit. Il en est encore exactement de même aujourd'hui. Seulement le saint-synode, personne morale, a remplacé en Russie le patriarche; mais la dignité patriarchale qui n'a duré que 112 ans

était une innovation, et n'avait point jeté de racines profondes dans les affections ou les usages du peuple russe.

Malgré cette opinion de M. de Circourt dont les recherches consciencieuses sur diverses questions historiques et le vaste savoir nous inspirent une grande estime, il nous semble que les souverains russes sont maîtres absolus de l'église. Le saint-synode n'est qu'une assemblée délibérante à laquelle on abandonne tout au plus certains droits administratifs. C'est l'empereur lui-même qui tranche les questions importantes et juge les cas litigieux ; c'est lui-même qui assigne à ses fidèles sujets un rang dans ce monde et une place éternelle dans l'autre. Par une singulière condescendance, l'église russe ne reconnaît d'autres saints que ceux qui ont été canonisés avant le schisme d'Orient, mais l'empereur peut lui-même, par le simple fait d'une ordonnance que saint Pierre est tenu de respecter, créer des légions d'élus auxquels il donne seulement le titre de bienheureux. Chacun de ces bienheureux a quelque vertu spéciale ; celui-ci protége les pèlerins, celui-là vient en aide aux plaideurs, cet autre est très utile dans un accès de fièvre. Les moines recueillent avec soin les

ornements de ces bienheureux de création impériale et les offrent aux regards de ceux qui les demandent moyennant un léger salaire. Il n'y a pas longtemps qu'en ouvrant le caveau d'une cathédrale, celle de Novogorod, si je ne me trompe, on y trouva le corps d'un métropolitain parfaitement conservé. Là-dessus grand miracle, rapport du saint-synode, décision de l'empereur qui appelle à l'état de bienheureux le prélat honoré si visiblement de la faveur du ciel; on transporte pompeusement les membres du nouvel élu dans une châsse splendide; mais à peine avaient-ils été exposés à l'air, qu'ils tombent en poussière. Cette première déception en amène une autre; on s'enquiert des vertus du défunt, et l'on apprend par la rumeur publique que c'était un homme fort vicieux qui n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre joyeusement sur cette terre sans s'inquiéter de ce qui lui arriverait dans le ciel. Nouveau rapport à l'empereur, qui, cette fois, se fâche sérieusement et publie un autre ukase par lequel il destitue l'impudent métropolitain de ses fonctions de bienheureux et condamne son vil cadavre à être transporté en Sibérie. Voilà comment les souverains de Russie gouvernent les affaires religieuses. Dieu lui-

même n'a plus guère à s'en occuper; ils mettent le ciel dans leurs églises et l'enfer dans leur Sibérie.

Cependant, en l'année 1595, l'union projetée depuis longtemps entre l'église romaine et l'église *ruthénienne* (1) fut accomplie. Les ruthéniens conservaient leur rituel en langue slavonne et leurs offices grecs; leurs prêtres conservaient le privilège de se marier, mais ils se soumettaient à l'autorité pontificale et la reconnaissaient journellement en associant le nom du pape à leurs prières; de là les persécutions exercées par les souverains russes. Catherine II, cette prétendue Sémiramis si honteusement adulée par les philosophes du dix-huitième siècle, Chatherine II ne pouvait se résigner à l'idée de voir des prêtres de son empire admettre une autre suprématie que la sienne et prier pour un autre pouvoir. Elle engagea la lutte avec l'église ruthénienne, cette humble et pacifique église, et la poursuivit opiniâtrément, tantôt par la ruse, tantôt par la violence. Il y a dans le crime une sorte d'ivresse

1 L'église ruthénienne comprenait les évêchés de Kieff, Léopol, les provinces de la Podolie et de la Volhynie, une partie du palatinat de Lublin, et les gouvernements de Smolensk, Czernikow, Poltawa, Karkow et Ecatherinoslaw, en tout plus de dix millions d'ames.

fatale, ou, pour mieux dire, un commencement de justice providentielle qui pousse le coupable d'égarement en égarement jusqu'à ce qu'il ait comblé dans son aveugle délire la mesure de ses forfaits. Le partage de la Pologne fut un de ces crimes honteux qui jettent une tache ineffaçable au front de ceux qui l'ont commis; il entraîna à sa suite mille autres crimes dont le gouvernement russe ne se lavera jamais. Par sa première et sa seconde spoliation, Catherine s'emparait de la plus grande partie des paroisses ruthéniennes; elle avait solennellement promis de respecter les privilèges et le culte religieux de ses nouveaux sujets (1); à peine les eut-elle asservis à son joug, qu'elle oublia tous ses serments. Les prêtres de l'église ruthénienne furent circonvenus de toutes parts. Pour les ébranler dans leur foi et les rendre parjures à leurs engagements, on employait tour à tour les offres et les menaces. S'ils résistaient aux harangues pompeuses des émissaires de Catherine, on les chassait de leurs presbytères, on les jetait dans les cachots. Les gouverneurs des provinces avaient ordre de les traiter militairement, et ils exécutaient cet

(1) Manifeste publié à Saint-Pétersbourg, le 5 septembre 1772. Traité de Grodno du 13 juillet 1793.

ordre à la lettre. Les couvents du clergé-uni étaient frappés d'interdiction ou dépouillés de leurs biens, les prélats arrachés violemment de leur siège, les humbles pasteurs de campagne remplacés dans leur chapelle par des prêtres schismatiques, et envoyés comme des malfaiteurs en Sibérie. En vain le monde catholique se montra-t-il tout ému de ces persécutions, en vain le pape et l'impératrice Marie-Thérèse essayèrent-ils, par leurs lettres et leurs exhortations, d'en adoucir la rigueur : Catherine était sourde à toutes les remontrances. Elle voulait être le patriarche absolu de son empire ; quel patriarche ! Les arrêts d'une juridiction servile, le knout, les bannissements, les pillages et les cruautés de toute sorte, servirent ses ambitieux desseins. En 1774, le *Journal historique et littéraire* de Luxembourg disait : « La religion catholique a beaucoup souffert dans la partie de la Pologne qui vient d'être soumise à l'impératrice de Russie. On a enlevé plus de douze cents églises aux grecs-unis pour les donner aux schismatiques. » En 1795, l'archevêque de Mohilew annonce « que dans l'espace d'une année, grace aux sages dispositions de l'impératrice de toutes les Russies, plus d'un million de ruthéniens-unis

des deux sexes et de toutes les classes ont été ramenés à la foi russe. » Enfin, on a fait le calcul que dans le cours de vingt-trois années (1773-1796) l'église unie de Russie avait perdu cent quarante-cinq couvents, neuf mille trois cent seize paroisses et huit millions de fidèles.

Sous les règnes de Paul Ier et d'Alexandre, cette malheureuse église, ainsi froissée, appauvrie, écrasée, retrouva quelque repos et respira plus librement. Alexandre avait l'ame noble et généreuse. Nous en avons eu la preuve en France, à l'époque de la restauration, lorsqu'il tempérait par son pouvoir et calmait par sa douceur les exigences de l'Angleterre et la brutalité sauvage de Blücher. Les idées de mysticisme qu'on lui a si amèrement reprochées s'alliaient dans son cœur à de hautes idées de philanthropie et de liberté sociale, et ce n'est pas lui qui aurait voulu troubler la conscience de ses sujets par l'unique désir d'ajouter un prestige de plus à son pouvoir.

Les persécutions contre le clergé ruthénien ont recommencé sous le règne de Nicolas, non point, comme on l'a prétendu, après la révolution de Pologne, mais dès l'année 1830, et cette révolution n'a fait que donner au tsar un nouveau

prétexte pour continuer ses rigueurs. Tout ce qui avait déjà été essayé avec tant de succès par Catherine : astuce et menaces, système de séduction et d'intimidation, harangues des missionnaires, ordonnances des gouverneurs, arrêts d'exil et d'emprisonnement, tout a été renouvelé maintes fois dans les derniers temps. Dans cette œuvre de violence et d'oppression, Nicolas n'a pas, nous devons le dire, le mérite de l'invention; il n'a fait que suivre la route frayée par sa noble aïeule, mais il l'a suivie avec une merveilleuse opiniâtreté, et il l'a embellie de plusieurs ukases assez ingénieux. En 1833, il a remis en vigueur une ordonnance de Catherine promulguée en 1795. Cette ordonnance prescrit « de punir comme rebelle tout catholique, prêtre ou laïque, de condition obscure ou élevée, toutes les fois qu'on le verra s'opposer, soit en paroles, soit en action, au progrès du culte dominant, ou empêcher, de quelque manière que ce soit, la réunion à l'église russe de familles ou de villages séparés. »

Appuyés sur le texte de cet édit, les gouverneurs ont envoyé dans les villes, dans les campagnes, des missionnaires schismatiques. Quiconque essaie de résister aux exhortations de

ces satellites du pouvoir est aussitôt dénoncé et traité comme un sujet rebelle. En 1835, on a vu un riche gentilhomme du district de Vitepsk, M. Makowiecki, dépouillé de ses biens et exilé en Sibérie, parce qu'il persistait dans sa foi religieuse. Souvent ces missions produisent des scènes sanglantes. Les prêtres du schisme arrivent dans un village, escortés d'une troupe de soldats : les paysans se révoltent, la lutte s'engage, et les pauvres ruthéniens, qui n'ont pu être gagnés par la persuasion, sont subjugués par la terreur et vaincus par la force. Il y a quelques années, une commission ecclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, assembla les habitants, et leur déclara qu'ils devaient, par l'ordre suprême de l'empereur, se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent ; les soldats fondirent sur eux le sabre à la main ; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère : les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux.

Quelquefois les autorités russes, pour éviter de tels conflits, ont recours à la fourberie. On séduit par des offres d'argent, par quelques misé-

rables denrées, souvent par un peu d'eau-de-vie, un certain nombre de paysans; on leur fait signer une pétition pour demander la réunion de leur communauté à l'église impériale, puis un beau jour arrive le délégué du gouverneur qui réunit les habitants de la paroisse et leur dit que l'empereur, dans sa sollicitude paternelle, n'a pu résister à leurs touchantes prières, et qu'il les admet tous dans le sein de l'église grecque. Le fameux acte d'union de Polock, chanté en termes si pompeux par les journaux russes, est dû à une de ces honteuses manœuvres. Trois évêques du rite ruthénien, éblouis par les présents, par les promesses de toute sorte du gouvernement, déclarèrent en 1838 qu'ils se ralliaient, eux et les fidèles de leurs diocèses, à l'église russe; mais leur métropolitain ne voulut jamais adhérer à ce pacte menteur, et la moitié des membres du clergé ruthénien le rejeta avec la même opiniâtreté.

Le gouvernement poursuit son œuvre d'oppression par tous les moyens qui sont en son pouvoir; rien ne lui coûte pour en venir à son but, ni les mesures les plus rigoureuses, ni la violation de tous les principes de justice. La guerre qu'il a livrée à l'église ruthénienne, il la

dirige à présent contre l'église catholique de Pologne avec la même audace et la même violence. En 1839, il a publié une ordonnance en vertu de laquelle tout catholique condamné pour quelque crime au knout, au travail des mines, à l'exil, est libéré de tout châtiment s'il se fait schismatique. En 1842, il s'est approprié, par un simple ukase, tous les biens de l'église catholique situés dans l'empire. Par un autre édit, il ordonne que tout enfant né d'un mariage mixte, c'est à dire grec et catholique, sera de droit élevé dans la religion grecque. Le conseil chargé spécialement de la direction des affaires catholiques embarrassait encore le gouvernement : il lui a enlevé son autorité et l'a incorporé au synode russe. L'académie ecclésiastique de Wilna pouvait de temps à autre donner un utile conseil ou prêter un appui aux catholiques opprimés : il l'a transférée à Pétersbourg.

Tous ces actes d'illégalité, tous ces abus de pouvoir, s'accomplissent silencieusement sous le manteau de la censure et du despotisme. Nul journal n'ose signaler un seul de ces faits scandaleux. La police russe suit de près les opprimés; leurs lettres sont ouvertes, leurs relations épiées, et leurs plaintes n'arrivent pas au-delà des fron-

tières. Le pape lui-même a long-temps ignoré les souffrances, les angoisses du clergé catholique de Russie et de Pologne. Le gouvernement russe, habile à profiter de toutes les circonstances, déclarait que, puisque le souverain pontife n'intervenait point dans cette lutte de l'église impériale contre l'église ruthénienne, c'est qu'il lui importait peu que le clergé catholique se ralliât au rite grec. Le souverain pontife a su enfin les persécutions exercées contre les catholiques, il a publié les documents qui constatent l'œuvre de spoliation et de cruauté du gouvernement russe, et il a adressé à l'empereur Nicolas de grandes et touchantes paroles (1).

Cette noble voix du père de l'église sera-t-elle entendue? Cette plainte profonde, partie de la capitale du monde chrétien, pénètrera-t-elle dans le cœur de celui vers qui elle est dirigée? Hélas! nous n'osons le croire. L'empereur de Russie veut avoir l'omnipotence absolue, il a déjà celle des nobles, de l'armée, du peuple, il lui faut encore celle de l'église : la crainte qu'inspirent ses agents dans les provinces, les rigueurs qu'il emploie, la coupable indifférence des au-

1 *Allocuzione della santita di nostro signore Gregorio.* P. P. XVI. Roma 1842. 1 vol. in-folio.

tres nations, tout le sert dans ses projets. Il veut user du despotisme dans toute l'étendue du mot, il en usera, et nous qui avons déjà assisté quatre fois aux tortures, au morcellement de la Pologne, si Dieu ne vient en aide à ce malheureux pays, nous pourrons bientôt voir la destruction d'un de ses derniers éléments d'indépendance et de vitalité, la chute radicale de ses églises catholiques. Des rives de la Vistule jusqu'aux plages d'Arkangel, des provinces de la mer Baltique jusqu'aux plaines de l'Asie, tout le clergé sera soumis à la volonté absolue du tsar. Le clergé russe est déjà depuis longtemps subjugué, terrassé, incapable par son ignorance, ses vices grossiers et sa misère, de tenter un généreux effort, d'exercer quelque ascendant moral et intellectuel sur les communautés qu'il administre. Le clergé ruthénien a été, comme nous venons de le voir, vaincu par la ruse et la violence. Le clergé catholique de Pologne, qui se distingue par sa noblesse de caractère et son instruction, qui s'appuie sur un peuple nombreux dont il a, dans toutes les époques, soutenu le courage, partagé les malheurs, résiste seul encore avec énergie à l'oppression ; mais s'il n'est soutenu plus efficacement par le pape, qui est son chef prin-

cipal, par les catholiques d'Allemagne, de France, d'Italie, il succombera aussi dans la lutte inégale où il est engagé. Alors l'empereur de Russie sera le pontife universel de ses immenses domaines; le couvont de Troïtza sera le temple de la religion impériale, et les colonels de cavalerie seront ses prophètes.

NOBLESSE.

ADMINISTRATION. SERVAGE.

pâliraient les odes les plus emphatiques des poètes anciens et modernes. Selon lui, rien en ce monde n'est noble et beau comme la Russie, rien de plus admirable que ses institutions, rien de plus sublime que les hommes qui ont présidé ou qui président encore aux destinées de cet empire. « Pierre le grand domine tous les personnages les plus saillants de l'histoire, comme le ciel domine la terre. A mesure qu'on l'approche de plus près, et qu'on le cherche dans les œuvres qu'il a accomplies, ou dans celles dont il a jeté la trace, on croit voir agir une main surhumaine, et tout mortel qu'était Pierre le grand, un sentiment de vénération nous porte à croire que l'Eternel, dans ses vues impénétrables, déverse dans son ame plus de feu céleste que dans aucun mortel des temps connus. [1] » A côté de Pierre le grand, Charlemagne et Napoléon ne sont que des hommes d'une taille fort médiocre. Quant au pouvoir actuel, « son essence en fait l'expression la plus littérale de l'ordre divin transmis sur la terre, puisqu'il est omnipotent, unique, universel comme lui. »

Après avoir décrit dans ce même style pompeux tous les progrès et toutes les ressources

[1] Voyez *la Civilisation et la Russie*, page 280.

matérielles, intellectuelles de la Russie, M. Gurowski parle des diverses expéditions militaires que le gouvernement russe a entreprises du côté de l'Asie, des généreuses pensées qui animent sa longue et périlleuse lutte dans les montagnes du Caucase, et voici, dit le nouveau prophète, quel en sera le résultat : « Les montagnards du Caucase, une fois soumis, aplaniront la soumission des Kirghises indépendants, ainsi que celle de Khivains, des Bukhariens, ces avant-postes de la Grande Tartarie et de l'empire du Mogol. Toutes ces contrées s'engrenant les unes dans les autres seront nécessairement aussi enclavées par la Russie. C'est ainsi que se révèle, se déploie et semble se perdre dans l'immensité de l'espace et des siècles futurs le vaste horizon des destinées civilisatrices de cet empire. »

Malheur! s'écrie d'un ton dérisoire M. Gurowski, malheur à ceux qui opposent quelque résistance aux entreprises providentielles de la Russie. « Le sang qu'ils auront fait verser criera vengeance au trône de l'Éternel, car la Russie ne doit-elle pas subjuguer d'abord, afin de pouvoir organiser ensuite [1] »

[1] *La Civilisation et la Russie*, page 254.

« La Russie, ajoute-t-il, est religieusement et socialement la personnification du Christ rédempteur !! Vouloir arrêter la Russie dans sa marche, c'est se révolter contre la volonté céleste, se rendre coupable de sacrilège envers Dieu et l'humanité, c'est souhaiter les ténèbres au lieu des lumières, le mal au lieu du bien, la sauvage barbarie au lieu de la culture, l'idolatrie enfin au lieu de l'évangile. »

Ce livre insensé a été publié en français à Saint-Pétersbourg avec la sanction officielle de la censure. L'auteur a reçu en récompense de son chef-d'œuvre un titre de chancellerie et une croix. C'était bien le moins qu'on pût faire pour honorer un tel zèle. Ce livre a été traduit immédiatement par la naïve Allemagne, qui traduit tout, et un écrivain allemand qui vient de publier un ouvrage sur la race slave et germanique, a puisé tranquillement dans cette composition du renégat polonais, la plupart des détails qu'il donne sur la Russie [1]. Comment faire pour parler de la Russie d'une façon qui lui semble équitable après de semblables dithyrambes. Le moyen qu'une appréciation sincère, modérée, obtienne son assentiment, quand ses flatteurs l'ont élevée

[1] *Slawen, Russen, Germanen*, Leipzig, 1843.

jusqu'au troisième ciel. Mais hâtons-nous de dire que si le gouvernement russe, par une de ces erreurs inhérentes aux gouvernements absolus, a sanctionné le cantique politique de M. Gurowski, les esprits les plus éclairés de la nation ont rejeté avec mépris cette plate adulation. Essayons de rétablir les faits si étrangement dénaturés dans le livre que nous venons de citer, de présenter un tableau succinct des diverses classes qui composent l'état social de l'empire russe. Nous ne voulons ni flatter, ni calomnier la Russie, nous n'avons d'autre désir que d'être vrai, et nous prenons nos renseignements à des sources authentiques. Commençons par la noblesse.

Il y a en Russie deux ordres de noblesse : la noblesse qui se lègue par droit d'hérédité, et la noblesse acquise par les services publics, qui est quelquefois héréditaire aussi, et quelquefois accordée à un individu pour lui seul et sans bénéfice aucun pour ses descendants. La noblesse héréditaire proprement dite, ou l'ancienne noblesse, se divise en cinq catégories : les princes, les comtes, les barons de l'empire, les gentilshommes non titrés dont la noblesse est antérieure à Pierre le grand, et les gentilshommes

non titrés, anoblis depuis le règne de cet empereur.

C'est dans le sein de l'ancienne noblesse que les souverains de la Russie prenaient jadis leurs femmes.

Cette coutume qui rappelle les mœurs de l'Orient, s'est maintenue depuis la fin du quinzième jusqu'au dix-huitième siècle. Lorsque le tsar avait résolu de se marier, il commençait par demander l'assentiment du Patriarche, puis il communiquait son projet à ses conseillers et donnait l'ordre aux princes et aux boyards de faire comparaître leurs filles. Des messagers s'en allaient à travers le pays, cherchant les jeunes personnes nobles, choisissant les plus belles et les envoyant à Moscou. Une maison était préparée dans cette ville pour les recevoir, une femme d'un âge mur, choisie, prise parmi les familles les plus distinguées, remplissait auprès d'elles le rôle de surveillante, et le luxe de leur gynécée, le faste qui les entourait leur donnait un avant-goût des joies du pouvoir. Pour ne pas se laisser éblouir par le seul prestige de la beauté, et pour connaître par lui-même les sentiments qu'on eût peut-être dissimulés au souverain, le

tsar abandonnait les insignes de son rang important à un de ses gentilshommes, et prenant le vêtement d'un boyard, quelquefois celui d'un simple serviteur, il s'en allait de salle en salle à l'heure des repas, observer ces jeunes colombes, et écouter leur gazouillement.

Au jour prescrit par lui, toutes ces belles rivales, revêtues de leur parure la plus éclatante, apparaissaient devant leur juge, comme les juives devant Assuérus, comme une légion de sultanes devant les descendants de Mahomet. Le tsar était sur un trône, entouré des principaux personnages de ses états. Elles venaient l'une après l'autre se prosterner à ses pieds, et il donnait à chacune d'elles un mouchoir brodé en or, orné de franges de perles et de diamants; puis toutes se retiraient emportant ce don de munificence royale comme une consolation, ou comme un espoir. Le tsar ne prononçait pas encore le nom de l'heureuse élue; mais, quelques jours après, il lui offrait les bijoux de fiançailles en présence des hauts dignitaires de l'armée, du sénat, du clergé, et quelquefois pour adoucir les regrets de celles qu'il éloignait du trône, ou pour calmer la blessure faite à l'orgueil de leurs

parents, il ajoutait au présent d'usage l'investiture d'une propriété [1].

Le tsar Michel Fedorowitsch épousa ainsi la fille d'un pauvre gentilhomme qui vivait modestement dans un obscur domaine à deux cents verstes de Moscou, et qui s'en allait, comme un autre Cincinnatus, cultiver son champ avec ses serviteurs lorsque les envoyés du tsar vinrent lui annoncer sa haute fortune.

Le tzar Alexis Mikhailowitsch, père de Pierre le grand, voulait épouser, sans toutes ces cérémonies, la belle Nathalie Narischkin, la pupille de son ministre Matwejeff; mais celui-ci le conjura de ne point violer ainsi les droits de la noblesse, et l'assemblée des jeunes filles eut lieu comme par le passé, cette fois seulement pour la forme.

L'ancienne noblesse, surtout celle de Moscou, qui jadis avait des prérogatives particulières, est fière de son origine, de ses ancêtres, de ses annales. Il y a en elle un amour de généalogie très marqué et qui du reste se retrouve dans toutes les classes de la société. C'est peut-être en partie à ce culte du passé, à ce sentiment de respect pour une honorable parenté,

[1] *Anteckningar om Ryssland.* Sednare Delen. p. 78.

qu'il faut attribuer l'usage qui existe en Russie de désigner un individu par le nom de baptême de son père. Ainsi, au lieu de dire, le prince Galitzin, le comte Scheremetieff, on dira Iwan Sergeiewitsch (Iwan, fils de Serge), Pierre, fils de Nicolas. Les Russes font une politesse et donnent un témoignage d'affection à un étranger, en remplaçant ainsi son nom de famille par le prénom paternel.

Une des qualités héréditaires de la noblesse russe, c'est son hospitalité, cette vertu idéale des vieux Slaves, cette douce et touchante attraction des tribus du Nord. Que de fois à Pétersbourg et à Moscou, dans les maisons où l'on me recevait avec tant d'affabilité, moi simple étranger, et sans aucune recommandation officielle, que de fois ne me suis-je pas rappelé les jours que j'avais passés en Suède et en Danemarck ! C'était le même accueil empressé, cordial, généreux, et j'en conserve la même reconnaissance.

Il y a un proverbe russe qui dit : « Ne cherche » pas l'ornement de ta demeure dans les somptueuses tapisseries, mais dans l'hospitalité, » et tous les nobles du pays, vieux et jeunes, riches et pauvres, mettent chaque jour en pratique

cette maxime populaire. Quelques uns exercent l'hospitalité avec une royale magnificence. En voici un exemple : Le propriétaire des mines d'or et de fer de Nevjansk, situées à l'extrémité de l'Oural, non loin de la route qui conduit de Perne à Tobolsk, abandonne chaque année à son intendant une somme de 50,000 roubles pour recevoir les voyageurs qui visitent cette contrée. Lui-même n'a peut-être jamais séjourné dans cette propriété, ou du moins il n'y a fait que quelques rares et fugitives apparitions ; mais tous les étrangers y sont accueillis en son nom et doivent en emporter un affectueux souvenir. Le professeur Kupfer, qui en 1828 faisait avec M. Hansteen de Christiania un voyage scientifique dans les montagnes de l'Oural, raconte en ces termes sa réception à Nevjansk :

« En arrivant près de l'habitation où nous devions passer la nuit, nous remarquâmes avec surprise que tous les appartements étaient éclairés. Nous descendîmes de voiture, et l'on nous conduisit au premier étage de la maison dans une large salle voûtée qui communiquait avec plusieurs autres pièces. Cette salle était garnie de canapés en soie, d'une forme ancienne, mais excellents, et de côté et d'autre nous vîmes des

lits préparés dans les alcôves. A peine avions-nous fini de nous laver les mains, qu'on nous apporta du thé, du rhum, et qu'on dressa la table pour notre souper. Puis, arriva l'intendant vêtu comme un riche marchand, qui nous pria de vouloir bien accepter ce qu'il avait à nous offrir. Quelques instants après, nous étions assis gaîment devant une table couverte des mets les plus délicats et des meilleurs vins étrangers. »

M. Kupfer ajoute que lorsque les voyageurs partent, l'intendant les fait reconduire gratuitement à une assez longue distance avec les chevaux de la maison.

La noblesse russe avait autrefois la jouissance exclusive des hautes charges de l'administration et de l'armée; le titre de boyards indique une partie de ses attributions. Ce mot vient de *boi*, qui signifie guerre. Les vrais boyards n'étaient donc primitivement que des chefs de corps, mais en cette qualité même ils pouvaient devenir les conseillers de la couronne, et jusqu'à Pierre le grand tous les ukases des tsars commençaient par cette formule : « Nous tsar, nous avons résolu, et les boyards sont convenus que..., etc., etc.

Jamais pourtant cette noblesse, appuyée sur ses privilèges de naissance et de fortune, n'a

exercé un pouvoir oligarchique tel que celui qui a longtemps dominé la Suède et le Danemarck. On ne l'a pas vue, comme celle de Pologne, entraver, dominer l'autorité des rois qu'elle appelait elle-même sur le trône, ni comme celle de France et d'Allemagne, se retrancher dans des forteresses, construire des arsenaux et lancer aux ducs et au souverain le cartel superbe et le cri de guerre.

Cependant saint Wladimir avait en mourant divisé ses états en douze principautés, dont il dota ses onze fils et son neveu. Il n'en fallait pas tant pour former une aristocratie de suzerains, jaloux l'un de l'autre, ambitieux, vindicatifs et toujours prêts à se battre pour étendre leurs privilèges et agrandir leurs domaines. En effet, le malheureux partage de Wladimir enfanta des rivalités farouches, des guerres cruelles qui affaiblirent, ruinèrent le pays et en permirent l'entrée à ses ennemis. Vers l'année 1240, les Tartares-Mongols envahirent la Russie, subjuguèrent le peuple et dans le cours de leur longue domination écrasèrent l'aristocratie. Après avoir si bien profité de la grande faute politique commise par Wladimir, ils en firent eux-mêmes une autre qui causa leur ruine. Ils voulaient avoir au

milieu des petites principautés russes un centre d'unité et d'action, et ils choisirent pour les seconder dans cette combinaison la branche de la maison de Rurik qui régnait à Moscou. Les princes de Moscou, politiques habiles, après avoir invoqué l'appui des Tartares pour dépouiller leurs agnats, devinrent grands-ducs de Russie, non seulement de nom, mais de fait, et une fois placés à la tête des forces renaissantes du pays, se servirent de ces forces pour secouer le joug mongol.

Un jeune gentilhomme russe, qui sous le pseudonyme du comte d'Almagra cache un nom d'une très haute distinction, a publié dernièrement une brochure qui explique fort bien cette imposante situation [1].

En 1462, Jean III, surnommé le Grand, monta sur le trône de Russie, à l'âge de dix-sept ans, et bientôt après se déclara indépendant de tout joug étranger. Au moment où la Russie arrivait à l'unité du pouvoir, l'empire mongol se démembrait, et les quatre principaux royaumes qui restèrent de ce morcellement furent ceux de Kasan, d'Astracan, de Crimée et de Sibérie. En

[1] *Notice sur les principales familles de la Russie.* Paris, 1843.

1552, la ville de Kasan fut prise d'assaut et dans le palais des rois mongols, un jeune prince de vingt-deux ans fit chanter le *Te Deum* de la victoire. Ce jeune prince était Jean IV, surnommé le Terrible. Ce fut lui qui le premier prit en 1547 le titre de tsar de toutes les Russies [1].

Quelques années après la conquête de Kasan, l'aigle russe planait sur les remparts d'Astracan. Pendant ce temps, le brigand cosaque Yermak, condamné à mort par contumace, recevait des Strogonoff qui possédaient de vastes domaines au pied des monts ourals, une somme d'argent pour s'en aller avec sa bande de sept cents hommes, châtier les peuplades sibériennes qui ravageaient les terres de ces riches marchands, et un beau jour il envoyait à Moscou, du fond de la Sibérie occidentale, un de ses anciens compagnons de brigandage, devenu son compagnon de gloire, annoncer à Jean IV qu'en expiation de ses crimes, cet émule des Cortès et des Pizarre faisait hommage au tsar d'un royaume entier. La Crimée seule échappa au naufrage des monarchies tartares, et garda envers la Russie une attitude redoutable jusqu'à la fin du

[1] Le titre d'empereur de Russie date de Pierre le Grand. Il le prit en 1721.

dix-septième siècle où elle succomba sous les armes de Catherine.

« A mesure, dit le jeune écrivain que nous venons de citer, à mesure que croissaient la splendeur et la puissance de la branche de la maison de Rurik, régnante à Moscou, les autres branches de cette maison déclinaient rapidement vers leur ruine politique. Les grands-ducs de Moscou contraignaient les princes apanagés à l'échange de leurs principautés contre de riches domaines privés. Les récalcitrants étaient dépouillés sans indemnité et jetés dans les cachots. Jean III réunit à son domaine toutes les principautés apanagées qui avaient échappé à l'usurpation de ses prédécesseurs, et l'on vit tomber sous ses armes la république de Novogorod, ce berceau primitif de la Russie. La république de Pskow qui se nommait la sœur cadette de Novogorod, conserva seule une ombre d'indépendance, et la perdit sans retour sous le règne de Basile IV.

Il ne suffisait pas à la maison de Moscou d'avoir dépouillé ses agnats, il fallait les confondre avec l'aristocratie moscovite. Deux mesures furent prises dans ce but sous le règne de Jean III. On créa un livre généalogique

(*rodoslovnaïa Kniga*) où l'on inscrivit à côté des anciennes maisons apanagées les familles des boyards de Moscou. Ce livre fut recopié sous Jean IV, et l'on n'y ajouta que deux familles. La seconde mesure porta un coup bien plus rude à la position politique des descendants de Rurik et de Gnédimine [1]. On décida que le rang politique se préciserait d'après les dignités occupées à la cour ou à l'armée, par le père, le grand-père et les aïeux de chaque gentilhomme. Cette loi, qui fut en vigueur jusqu'à l'année 1682, rendit la dignité de boyard à peu près héréditaire, sinon de droit au moins de fait, et acheva la fusion de leurs familles avec celles des familles princières. Ainsi l'on vit les descendants des Rurik, des Gnédimine, confondus à la cour avec les descendants des anciens serviteurs de la maison de Moscou. Mais en écrasant les prétentions nobiliaires des anciennes familles, la loi de Jean III en éveilla une foule d'autres et suscita de vives discussions. Une fois qu'il fut

[1] Gnédimine fut le fondateur de la dynastie lithuanienne connue sous le nom de Jagellons. Jagellon, petit-fils de Gnédimine et fils d'Olgerd, épousa Hedwige, reine de Pologne, et réunit sous son sceptre les deux pays. Plusieurs familles issues de Gnédimine sont établies en Russie depuis le commencement du quinzième siècle.

admis que le rang politique des nobles au lieu d'être déterminé par leur naissance, le serait désormais par les services et les dignités de leurs aïeux, chaque gentilhomme se mit à compulser les titres de ses pères, et il se forma ainsi une nouvelle hiérarchie de gens de cour et d'officiers, tout aussi jaloux de ses prérogatives que la première. Plus d'une fois alors on vit des fonctionnaires publics refuser de reconnaître le chef qui leur était imposé, parce que leurs ancêtres s'étaient élevés plus haut que les siens. La question de suprématie nobiliaire se représentait aussi sur un autre terrain plus diverse et plus vive que jamais. Le tsar Fedor Alexejewitsck mit fin à ces rivalités. La loi du 12 janvier 1682 déclara tous les gentilshommes russes égaux en droit, quels que fussent leurs titres et leur origine. On recopia pour la dernière fois l'ancien livre généalogique, qui, relié en velours rouge, reçut le nom de livre de velours [1], et l'on jeta au feu les procès-verbaux des disputes de préséance entre les diverses familles.

Pierre I[er] acheva d'enlever à l'ancienne noblesse ses plus grands prestiges. Avant lui, le

[1] Ce livre d'or de la noblesse russe est déposé à la chambr héraldique du sénat de Saint-Pétersbourg.

titre de prince n'était porté en Russie que par les descendants des familles souveraines, il créa de nouveaux princes, des comtes et des barons. Enfin il établit, en 1772, la noblesse personnelle et la noblesse héréditaire résultant de certains grades et de certaines fonctions dans l'armée et dans l'administration civile. C'est sous une forme d'aristocratie une des institutions les plus libérales et les plus démocratiques qui existent; c'est la base même de l'édifice social en Russie, et c'est, on peut le dire, en grande partie par cette hardie et intelligente réforme, que la Russie a fait en si peu de temps de si vastes progrès.

Tous les fonctionnaires russes, employés d'administration, militaires, magistrats, professeurs, et jusqu'aux membres des académies sont, comme on sait, divisés en quatorze classes. Dans l'armée, le simple enseigne est investi de la noblesse héréditaire; au service civil on l'acquiert en arrivant à la huitième classe. Or, le simple étudiant est, par le fait même de son inscription à l'université, rangé dans la douzième classe. Après son examen de candidat en philosophie, il arrive à la dixième. Le titre de *magister* le porte à la neuvième, et lorsqu'il a obtenu le grade de docteur, il est de la huitième, il ap-

partient au corps de la noblesse. La loi le place au même rang que le capitaine dans la marine et le major dans l'armée de terre. Ainsi, qu'il plaise à un seigneur russe d'affranchir un de ses serfs et de l'envoyer à l'école ; une fois qu'il aura achevé ses cours universitaires, le jeune étudiant aura un titre nobiliaire dans son pays. Qu'il fasse encore quelques pas, et il lèguera comme son maître les immunités de la noblesse héréditaire à ses enfants.

En vertu de ces immunités, le noble russe est affranchi de la conscription et de tout impôt personnel. Il ne peut être dépouillé de ses titres et de ses biens que par un jugement, ni soumis à une autre juridiction que celle de ses pairs. S'il encourt une sentence de mort, l'arrêt n'est valable qu'après avoir été revisé par le sénat et sanctionné par l'empereur. Il ne peut être astreint à aucune punition corporelle, même lorsqu'il aurait été condamné à servir comme simple soldat. Enfin il a le droit de servir en pays étranger, pourvu que ce pays ne soit pas en guerre avec la Russie, et s'il sert en Russie, il peut, quand bon lui semble, donner sa démission. Je ne dirai pas que ces droits soient toujours fidèlement observés, mais du moins ils

sont juridiquement reconnus, et si le pouvoir les viole, il viole la loi.

Les gentilshommes qui appartiennent à la noblesse héréditaire ont de plus le privilège d'établir dans leurs domaines des fabriques et des manufactures, et de négocier sur les denrées qu'ils en retirent. Ils ont la propriété exclusive des mines qu'ils découvrent dans leurs terres, et si, par suite d'un jugement, ils étaient dépossédés de leurs biens, ces biens doivent être rendus à leur famille.

Dans un autre pays, de pareils droits seraient de simples actes d'équité. En Russie, cela s'appelle des privilèges, et les nobles n'en ont pas un plus grand nombre [1]. Leurs titres de naissance ne leur donnent qu'une situation honorifique. Pour avoir une situation réelle et influente, il faut qu'ils entrent au service, qu'ils parcourent successivement les divers grades de l'armée et de l'administration. Je pense que leurs travaux sont en ce cas protégés par une faveur particulière, qu'on tâche d'accélérer dans la hiérar-

1 Le prince Koslowski, l'un des hommes les plus spirituels qui aient existé en Russie, disait que la noblesse russe avait quatre privilèges : celui de ne pas recevoir de coups de bâton et celui d'en donner, celui d'être opprimée par l'empereur et celui d'étrangler l'empereur quand l'oppression devenait trop lourde.

chie bureaucratique la marche des fils des anciennes familles, plus que celle de l'homme issu de la plèbe; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent commencer par le commencement comme le bélier des contes d'Hamilton. L'administration seule leur crée un rang positif dans l'état, et il y a tel descendant de grand seigneur de l'origine la plus illustre en Russie qui, aux réceptions solennelles du palais d'hiver, ne sera reçu qu'après un simple fils de paysan élevé de grade en grade par son mérite aux échelons suprêmes de la grande famille administrative.

Cette administration qui recrute ainsi parmi ses membres dans toutes les classes de la société, dans les écoles universitaires et les écoles militaires, dans les bureaux et dans les régions littéraires, est certainement l'une des administrations les plus intelligentes et les plus zélées qui existent. Il n'y a d'ailleurs, on le sait, que les gouvernements despotiques qui soient bien servis, car ceux-là ne sont pas forcés de marchander le zèle de leurs employés. Leur volonté remplace le vote des électeurs, le scrutin secret et le scrutin public; ils font un signe et tout le monde est attentif, ils parlent et ils sont obéis. Les divers agents qu'ils occupent ne doivent être

pour eux que les rouages actifs d'une grande et puissante machine ; le maître leur donne l'impulsion, et ils la suivent.

Malheureusement l'administration russe, honorée par une foule d'hommes distingués, animée d'un vif sentiment de progrès intellectuel et de patriotisme, et soutenue par de rares principes de subordination et d'obéissance, est en général, il faut le dire, l'une des administrations les plus vénales, et tranchons le mot, les plus honteuses qui aient jamais existé. Pour elle, la corruption n'est plus un cas exceptionnel, c'est un état normal. On n'entre dans les bureaux russes que la bourse à la main ; on n'obtient une solution à la plus légitime requête qu'en mettant l'argent sur la table, et plus la requête que l'on formule est importante, plus longue est la filière qu'elle doit suivre, plus il en coûte pour arriver à une décision. La vénalité s'étend comme un poison infect des plus hautes sphères de l'administration jusqu'aux valets qui gardent la porte des antichambres. La magistrature même, ce noble corps si justement vénéré en France, si grave dans une délibération, si austère dans un arrêt, la magistrature russe est entrée dans cette fange de calculs sordides et de corruption.

J'ai entendu raconter en Russie d'infames dénis de justice et d'infames actes arbitraires commis par les hommes mêmes auxquels est confiée la défense du faible et la protection de l'orphelin, et c'étaient des Russes qui me les racontaient, la rougeur au front et l'indignation dans le cœur; car ceux-là avaient voyagé en France, et ils avaient vu avec quelle dignité nos tribunaux accomplissent leurs imposants devoirs.

Les besoins de luxe, les délabrements de fortune, et l'exiguité des appointements des fonctionnaires russes expliquent en partie ces habitudes de vénalité ignominieuse. Mais le mal dont chacun souffre, ne tient pas seulement à cette situation des employés, il est déjà enraciné dans les mœurs, et pour ainsi dire dans l'ame de la nation. Je disais un jour à un jeune propriétaire russe qui se plaignait de ne pouvoir recevoir les traites de son intendant, sans payer un tribut extra-légal à l'employé de la poste qui les lui remettait: N'aimeriez-vous pas mieux être astreint à un impôt régulier annuel pour les postes, pour les ponts et chaussées, augmenter par là, dans des proportions convenables, le traitement des divers employés avec lesquels vous êtes sans cesse en rapport, et être

affranchi de leurs exigences exorbitantes, et il me répondait : « Je crois que ce remède même serait insuffisant ; la plaie qui nous afflige n'est plus le fait unique de la modicité des rétributions administratives et judiciaires, elle a pénétré comme une lèpre dans les muscles du peuple russe. Ce n'est plus un état accidentel, c'est une maladie chronique. Je connais un district judiciaire composé de quarante employés, entre lesquels le gouvernement répartit chaque année une solde de 6000 f. Chacun de ces employés peut avoir un droschki à son service, et boire à certains jours de l'année, du vin de Champagne qui coûte ici quinze francs la bouteille. Quand l'état quintuplerait leurs appointements, il ne leur donnerait pas encore les moyens de continuer une telle manière de vivre. Ils sont donc forcés de piller à droite et à gauche, tant qu'ils peuvent. S'ils sont appelés dans un village, pour constater un vol ou un meurtre, ils commencent par emprisonner le plus riche paysan de la commune, et ne le relâchent qu'après en avoir tiré comme les alguazils de Gil Blas, une belle part de deniers. S'il résiste, s'il proteste, ils le mettent à la torture, et la torture est une terrible puissance. A la fin, ils arrivent parfois au vrai coupa-

ble, et si ce coupable possède quelque argent comptant, ils le lui enlèvent très poliment, et se racontent ensuite dans de sataniques pandémoniums les ruses qu'ils ont imaginées, les moyens qu'ils ont mis en œuvre pour accroître la somme de leurs revenus. »

Mais enfin, disais-je, après un de ces tristes aveux, lorsque vous avez été ainsi forcé de payer une de ces injustes rétributions, ne pourriez-vous en appeler de l'employé secondaire qui vous l'impose, à l'employé supérieur qui doit veiller à la régularité de service de son administration. « Ah! me répondait-on, vous ne connaissez pas nos administrations, c'est à la fois un composé de l'illégalité la plus continue, et des formes légales les plus désespérantes. Quand nous aurions présenté notre réclamation, à supposer que celui à qui elle s'adresse voulût l'admettre, il s'ensuivrait une enquête, et quelle enquête! Il faudrait invoquer des témoignages, solliciter des audiences, se faire ouvrir à prix d'argent les barrières bureaucratiques dressées contre nous, obtenir un quart d'heure d'entretien de notre juge, tantôt par des présents, tantôt par des promesses, le tout pour arriver en dernière analyse, à une fin de non recevoir, et nous at-

tirer la haine inextinguible d"une cohorte d'employés dont nous avons journellement besoin. Notre peuple dit dans ses proverbes populaires : Dieu est haut, et le tsar est loin, et tous nos fonctionnaires supérieurs sont autant de petits tsars, auxquels il est difficile de faire entendre une parole de vérité. Le mieux est de vivre autant que possible en bonne intelligence avec eux, de leur donner dans l'occasion, selon leur rang et leur pouvoir, le billet de banque ou le simple rouble, de courber la tête et de se taire. »

Au dessous de cette aristocratie héréditaire, militaire, administrative, illustrée en partie par de nobles traditions, par d'importants services et en plus grande partie encore entachée chaque jour par un trafic ignominieux, est la classe des marchands, bourgeois des villes, artisans et serfs affranchis, premier noyau d'un tiers état qui tend à s'agrandir, mais qui jusqu'à présent, par sa situation politique, par sa quotité numérique, n'exerce aucune influence.

Les marchands sont divisés en trois catégories ou *guildes*, selon le capital qu'ils déclarent posséder, et payent un impôt proportionné à leur fortune [1]. Il leur est permis d'acheter des

[1] Dans la première guilde sont ceux qui déclarent avoir un

propriétés foncières et immobilières, mais ils n'ont pas le droit d'avoir des serfs.

Les marchands montent d'une guilde à l'autre ou en descendent, selon que leur fortune s'accroît ou diminue. Ceux des deux premières catégories sont exempts des châtiments corporels et de la conscription. Ils élisent eux-mêmes leur *glara* ou syndic, et ont des assemblées régulières où ils délibèrent sur leurs intérêts. On retrouve encore à ce second échelon de la société russe, certaines mesures d'organisation analogues à celles qui font l'orgueil de l'aristocratie. Quelques marchands obtiennent le titre de conseiller de commerce. Ils sont rangés par là dans la huitième classe, et jouissent des privilèges attachés à cette classe. De plus, l'empereur a créé une catégorie de manufacturiers, négociants, artisans, qui reçoivent la qualification de *citoyens honoraires*, et jouissent par là des droits attribués aux marchands inscrits

capital de 50,000 roubles argent (200,000) au moins ; ils payent chaque année au trésor 4 % de leur fortune et environ 1 ½ % d'autres contributions. Dans la seconde ceux qui ont un capital de 20,000 roubles (80,000) payent 4 %. Dans la troisième ceux qui ont un capital de 8,000 roubles (32,000) payent 2 ½ %. Le commerce s'exerce librement en Russie sur toutes les denrées, à l'exception du sel et de l'eau-de-vie dont le gouvernement a le monopole.

dans les deux premières guildes. Les uns n'obtiennent cette qualification que pour eux-mêmes, les autres peuvent la transmettre à leurs enfants. C'est la noblesse du comptoir, un commencement d'égalité civique, une base de tiers-état.

Il y a dans cette classe d'hommes libres, qui tient le milieu entre la caste administrative et la caste des serfs, une quantité de négociants et ouvriers français, allemands, anglais, qui sont venus s'établir en Russie comme sur un terrain en friche, et qui souvent y amassent en peu d'années par leur travail et leur habileté, une fortune considérable. Les fabriques et les manufactures sont en grande partie dirigées par des étrangers; les principaux banquiers sont anglais ou allemands; les plus riches magasins d'objets de luxe et de fantaisie sont alimentés par la France et l'Angleterre. Nous avons à Pétersbourg, à Moscou, plusieurs négociants français de premier ordre, et une nombreuse colonie de tailleurs, coiffeurs, modistes. C'est un tribut que l'empire russe paye encore à l'industrie des contrées étrangères qui lui ont servi de modèle dans ses ardents désirs de civilisation. Mais, il est facile de voir que ce tribut diminue

d'année en année. Pierre-le-Grand disait en voyant fléchir son étendard devant les soldats de Charles XII : « Laissez-les faire, ils nous apprendront eux-mêmes à les battre ». Ces paroles peuvent être appliquées à l'industrie russe qui de jour en jour fait d'étonnants progrès. Les Russes avec leur merveilleux instinct d'imitation, avec leur patience de travail, en viendront en peu de temps à égaler, si ce n'est à surpasser leurs maîtres. Ce qu'un ouvrier russe veut faire, il le fait bien, et grace à ses habitudes d'économie et de sobriété, il le fait à meilleur marché que tout autre.

C'est parmi le peuple surtout qu'on remarque les qualités que nous venons de signaler, et ceci nous amène à parler des serfs qui composent la majeure partie de la population russe. Nous avons en général des idées fort avancées sur l'état des serfs russes, sur leur condition première, et leur existence matérielle. En les observant avec les idées libérales de notre pays, et de notre époque, nous nous apitoyons souvent, j'ose le dire, beaucoup trop gratuitement sur leur sort. Je n'ai certes pas ici la prétention de faire un plaidoyer en faveur de l'esclavage, et je n'ai pas non plus la prétention de tracer

un tableau sans lacune et sans défaut de la société russe, je veux seulement essayer de dire avec une entière sincérité ce que j'ai vu de mes propres yeux, et appris par des témoignages irrécusables. Et d'abord il faut que je procède historiquement.

Le servage russe ne date point comme nous nous le figurons, d'un temps immémorial, il n'a commencé qu'en 1595, et ne fut définitivement constitué qu'en 1625. Auparavant il y avait, il est vrai, des esclaves en Russie, mais voici de quelle façon. C'étaient : 1° des prisonniers de guerre (*holopy*) ; 2° de pauvres gens qui de leur plein gré se vouaient à cet état pour trouver un moyen assuré de subsistance ; 3° d'autres plus malheureux encore, qui par un besoin plus pressant et des sollicitudes plus vives se livraient, eux et leur postérité, à l'esclavage. On les appelait *Kaballa* ; et il en existait déjà au seizième siècle un assez grand nombre dans les maisons des riches seigneurs. Quant aux paysans, ils étaient libres ; ils formaient avec les propriétaires fermiers, un contrat annuel qui expirait le jour de la Saint-Georges. Ce jour-là, le propriétaire pouvait les renvoyer, et ils pouvaient aussi de leur plein gré s'en aller chercher

un engagement ailleurs. La haute noblesse occupait la plus grande partie de ces paysans, et exerçait sur eux la plus grande influence. L'ambition d'un seul homme ébranla, renversa cette organisation. Boris Godounoff, beau-frère et premier ministre du dernier tsar, descendant de Rurik, monta sur le trône par un meurtre. La haute noblesse savait son crime et l'abhorrait. Pour se maintenir au pouvoir qu'il avait usurpé, il chercha un appui dans le clergé et la petite noblesse. Il flatta le clergé en fondant le patriarchat de Moscou, en augmentant le nombre des sièges métropolitains et archiépiscopaux; il gagna les faveurs de la petite noblesse, en décrétant que tous les paysans seraient serfs de chacun des gentilshommes sur les terres desquels ils se trouvaient au moment où il promulguait sa loi.

Cette loi inique et atroce enfanta les violentes discussions qui, pendant de longues années, agitèrent la Russie, et écrasèrent dans son premier germe la dynastie de Godounoff.

Lorsque le faux Démétrius s'avança sur le sol moscovite, soutenu par les jésuites polonais, et par le célèbre Sapiéha, chancelier de Pologne, les paysans et la haute noblesse se rallièrent à lui. Il remplaça l'usurpateur dans le

palais des tsars, mais il ne jouit pas longtemps de son triomphe; les hauts et puissants seigneurs russes qui s'étaient déclarés ses partisans, ne l'avaient pris que comme un moyen de satisfaire à leur vengeance. Une fois le but atteint, l'instrument fut brisé. Démétrius expia sous le fer d'un assassin le succès de son imposture. Pendant l'anarchie produite par cette succession d'évènements, la loi de 1595 tomba en désuétude. Les paysans restaient, il est vrai, sous l'arrêt de servage qui les avait frappés, mais de fait, ce servage n'existait pas.

Cependant en 1612 le grand conseil de l'empire, composé de la chambre des boyards et de la chambre des communes [1], se réunit à Moscou pour procéder à l'élection d'une dynastie nouvelle. Trois candidats étaient proposés. Le prince Démétrius Troubetskoy, qui avait acquis une grande illustration dans les dernières guerres de la Russie contre la Pologne, le prince

[1] La chambre des boyards se composait des boyards proprement dits, d'un certain nombre de fonctionnaires choisis par le tsar et appelés *Doumnye dvoriane* (gentilshommes ayant siège à la chambre). Celle des communes se composait des députés du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie (c'est à dire des habitants des villes qui ne faisaient point partie de la classe nobiliaire.)

Matislavsky, porté par les boyards, et le prince Pojarsky, tout jeune encore, mais doué des plus nobles qualités, était le candidat des communes. Le premier, soutenu par les troupes cosaques et par une minorité de l'armée, échoua dans sa candidature. Les deux autres refusèrent obstinément le trône qui leur était offert. Pendant la lutte des divers partis, le boyard Théodore Schérémetieff proposa d'élire Michel Romanoff, dont il avait épousé une cousine germaine, alléguant pour principal motif de ce choix, que comme son candidat était fort jeune (il n'avait alors que seize ans), il serait facile de faire germer et de développer en lui le goût des formes constitutionnelles [1]. Pojarsky accepta cette combinaison, et le 21 février 1613, Michel fut proclamé tsar de Russie, après trois jours et trois nuits de débats orageux et de luttes violentes, dans l'assemblée législative. On lui présenta une constitution qu'il s'engagea par serment à maintenir, et son fils et successeur Alexis, renouvela le même pacte [2]. Pierre Ier

[1] *Notice sur les principales familles de la Russie*, p. 81.

[2] Cette constitution interdisait au tsar la faculté d'établir de nouveaux impôts, de déclarer la guerre, de conclure des traités de paix et de signer des arrêts de mort sans le vote préalable des deux chambres.

mit la constitution de côté avec les autres institutions qui le gênaient. Une constitution de plus ou de moins pour lui, en vérité, c'était peu de chose.

Dès leur avènement au pouvoir, les Romanoff comprirent comme Godounoff, les dangers de laisser prospérer à côté d'eux une noblesse riche, puissante, jalouse de ses privilèges, et en quelque sorte rivale des tsars. Pour amortir son influence, ils usèrent d'un des principaux moyens employés par l'usurpateur. Ils remirent en vigueur la loi de 1595, et cette loi s'est tellement incarnée dans l'esprit, dans les mœurs du peuple Russe, qu'aujourd'hui il serait très difficile de l'abolir.

On compte dans les états de l'empire russe près de vingt-deux millions de serfs, dont la moitié environ appartient à la couronne, et l'autre à des particuliers. Les paysans de la couronne n'ont qu'un impôt annuel assez modique à payer, et sauf la loi qui les enchaîne au sol où ils sont nés, ils sont à peu près dans la situation du fermier qui exploite librement une certaine étendue de terrain, moyennant une redevance régulière. Malheureusement ils sont soumis à des employés d'administration qui

n'ont pour eux aucune commisération, et souvent même aucun sentiment d'équité. A la suite de quelque catastrophe, ou pendant ces déplorables années de disette, si fréquentes encore en Russie, ils ne reçoivent que des secours insuffisants. Les dons que la couronne leur adresse dans ces circonstances critiques, s'arrêtent entre les mains des agents intermédiaires, et il n'en arrive qu'une faible partie à ceux dont ils devraient soulager l'infortune. L'empereur ignore sans doute toutes les rapines, tous les dénis de justice et toutes les vexations qui appauvrissent et désolent les paysans de ses domaines, et si quelqu'un d'entre eux osait jamais concevoir la pensée de lui faire parvenir une juste réclamation, la requête de ce malheureux serait bien vite arrêtée sous le réseau administratif qui l'enlace de toutes parts, et il expierait chèrement sa témérité.

Les paysans des seigneurs, quoique assujettis à des conditions de travail et d'impôt plus pénibles, sont en général, on peut le dire, dans une condition meilleure que ceux de la couronne. Placés sous les yeux mêmes de leur maître, ils peuvent plus facilement lui faire connaître leurs besoins, et recourir à sa justice. S'il n'éprouve

pas pour eux un noble sentiment d'humanité, son intérêt même l'oblige à ménager leur vie, leurs forces; car ils sont une partie intégrante de sa propriété, et lui donnent la somme la plus nette de son revenu. Plus ils sont aptes au travail, et plus il a de bénéfices à attendre d'eux; plus leur bien-être s'accroît, et plus sa fortune s'affermit.

Les uns lui payent chaque année un impôt dont la quotité varie selon les provinces [1]; d'autres s'engagent à travailler pour lui pendant trois jours de la semaine. D'autres entrent à son service personnel, comme domestiques ou artisans; d'autres enfin obtiennent de lui la permission de s'en aller hors de ses domaines, ou sur les grandes routes exercer un commerce, ou un métier quelconque, et s'engagent à lui payer une contribution annuelle qui est ordinairement de 50 roubles assignation (52 fr.), mais qui parfois s'élève plus haut. Chaque printemps on voit ainsi arriver à Saint-Pétersbourg, près de dix mille serfs des diverses provinces, qui se dévouent pendant la moitié de l'année aux travaux les plus rudes, vivent de la vie la plus sobre, et

[1] Cet impot désigné sous le nom d'*Obrok* est en certains endroits de 10 fr., en d'autres de 12 ou 15.

s'en retournent en hiver dans leurs villages avec le fruit de leurs économies. Il y en a sur toutes les grandes routes qui, avec une légère voiture de transport et une couple de chevaux, charrient les marchandises d'un district à l'autre, et quelquefois entreprennent intrépidement des voyages dans des pays où ils n'ont jamais été et dont ils ne connaissent pas la langue. On leur donne leur chargement, le nom de la ville où ils doivent le conduire. Ils ôtent leur chapeau, font trois signes de croix, et les voilà partis, avec la résolution inhérente à leur caractère et la confiance que leur donne une naïve prière. Il y en a dans toutes les villes, qui stationnent sur les places publiques, avec de petites boutiques ambulantes, dans des échoppes avec leurs instruments de travail, dans des magasins avec les denrées qu'ils ont amassées par leur industrie. Quelques uns d'entre eux, comme nous l'avons déjà dit, font des fortunes considérables, car le Russe est souple et habile dans tout ce qu'il essaye, clairvoyant dans ses combinaisons, cauteleux et rusé dans la moindre spéculation. Pierre Ier disait à un bourgmestre d'Amsterdam qui lui demandait pourquoi les Juifs n'obtenaient pas la permission de s'établir en Rus-

sie : Ah! je veux bien qu'ils viennent s'ils en ont envie, mais je vous réponds qu'avec mes Russes, ils ne seront pas les plus fins. En effet, il n'existe pas, on peut l'affirmer, dans toute la ruse mercantile du peuple d'Israël, un instinct de commerce plus prévoyant et plus astucieux que celui du simple serf russe, qui souvent ignore jusqu'aux premiers éléments de la science du négoce, et qui ne sachant ni lire ni écrire, fait tous ses calculs avec des billes de bois enfilées comme des grains de chapelet, dans des fils d'archal.

Dans les villages, les serfs choisissent eux-mêmes leur *staroste* ou président. C'est le staroste qui les représente auprès du maître, qui lui transmet leurs désirs et leur rapporte l'arrêt de sa volonté. C'est lui qui est chargé surtout de maintenir le bon ordre dans la communauté, de faire acquitter les contributions, et de punir les coupables. Les nobles n'exercent plus envers leurs serfs ces rigueurs arbitraires, ces actes de cruautés signalés tant de fois par les anciens voyageurs. La civilisation européenne a répandu, non seulement dans les grandes villes de l'empire russe, mais jusque dans les provinces les plus reculées et les familles les plus or-

gueilleuses, des principes d'humanité dont en général les vieux boyards se souciaient fort peu jadis. L'aristocratie russe comprend qu'aux yeux des sociétés étrangères parmi lesquelles elle cherche à prendre place, la brutalité de mœurs ne serait pour elle qu'une triste recommandation, et par une conversion sincère aux idées de l'époque, ou par un esprit de convenance qui de jour en jour s'enracine plus fortement dans les classes supérieures, elle rejette le knout, instrument de douleur, et les pointes de fer qui imprimaient une marque ignominieuse au front d'un malheureux. Les serfs sont cependant encore dans la dépendance absolue de leur maître. Il peut leur infliger un rude châtiment corporel, les envoyer en Sibérie, les enrégimenter dans un corps de troupes, et dans un accès de colère, dans un moment d'erreur, plus d'un noble abuse impunément de cette redoutable autorité. Voici deux faits entre autres, deux faits tout récents qui prouvent que le vieux levain de la barbarie n'a pas encore complètement disparu des régions si élégantes et si splendides de l'aristocratie. Un gentilhomme avait été entraîné par les conseils d'un de ses serfs à construire une manufacture. Après quelques

années d'essais, il s'aperçoit que sa spéculation le jette de plus en plus dans des dépenses dont il ne peut retirer aucun bénéfice. La fureur qu'il éprouve en se voyant ainsi trompé dans son espoir, retombe sur le pauvre serf qui, dans un zèle inconsidéré, lui avait donné un funeste conseil. Il le condamne à l'exil de la Sibérie, et avant de le faire partir pour la chaîne de Moscou, il le conduit, sous bonne escorte, devant les murs déserts de sa manufacture. « Tu m'as laissé là, lui dit-il, un beau souvenir de ton savoir et de ton habileté, je ne veux pas que tu nous quittes sans emporter aussi un souvenir de ma reconnaissance. » Et là dessus, il lui fait arracher, séance tenante, quatre dents, par un serf vigoureux qui, j'en suis sûr, n'employait pas dans cette opération la clef anglaise. Un autre gentilhomme qui s'en allait gaîment visiter les poétiques contrées de l'Italie, apprend dans le cours de son voyage que son staroste a négligé de suivre ses instructions. Il lui ordonne de venir à Florence, le fait fouetter par deux valets, et le renvoie dans son village. J'ai souvent pensé à la figure que devait avoir ce malheureux dans une diligence d'Allemagne et de France, quand quelque voyageur lui de-

mandait ce qu'il allait faire si loin de son pays, et qu'il était forcé de se dire, « je vais à Florence recevoir le knout ».

De tels exemples de cruauté, ou plutôt de folie, sont rares, et on ne les raconte en Russie qu'avec une juste indignation. Les nobles mêmes exercent à présent entre eux une sorte de droit de surveillance dans l'intérêt des serfs. Si l'un d'eux se conduit trop cruellement envers ses paysans, il court risque d'être dépossédé de la gestion de ses biens, par l'assemblée de la noblesse, et mis en tutelle. Les serfs les plus malheureux sont ceux qui, étant éloignés de leur maître, se trouvent placés sous la rude et froide autorité d'un intendant, et il y a parmi cette pauvre race d'opprimés, une sorte de plainte proverbiale qui exprime d'une façon touchante leur misère et leur facile résignation. « Ah ! celui là, disent-ils quelquefois du seigneur qui vit près d'eux, celui là est un bon maître, car du moins il nous bat lui-même. »

C'est parmi les serfs de la couronne et de la noblesse, que l'armée se recrute. En temps de paix, la levée ordinaire est d'un homme sur cinq cents, en temps de guerre, c'est le double, le triple, et l'on m'a même assuré qu'en 1812 la

Russie avait fourni un homme sur dix. Lorsque le gouvernement a décrété le contingent qu'il veut avoir, on en répartit la quotité entre les diverses provinces et les divers domaines seigneuriaux, selon l'étendue de leur population. Dans chaque village, on commence par prendre les paysans qui ont une mauvaise conduite, et pour le surplus du contingent à fournir, on tire au sort. Les fils uniques de veuves, les estropiés, sont seuls affranchis de l'enrôlement. Dans les domaines de la couronne, toute cette levée se fait par les soins des employés qui les régissent; dans ceux de l'aristocratie, par les ordres des seigneurs, sans intervention aucune de l'autorité administrative. Il n'y a pas de doute qu'un tel état de choses n'enfante de nombreuses injustices, que la fantaisie d'un gentilhomme, le caprice ou l'intérêt d'un intendant, ne fasse peser illégalement l'ukase impérial sur un serf plutôt que sur un autre; mais le gouvernement n'entre pas dans ces détails, il lui faut tant de soldats, et pourvu qu'on les lui livre, peu importe de quelle façon ils ont été choisis.

Une fois enrôlé, le serf est affranchi des liens héréditaires qui l'enchaînaient à la glèbe. Il n'appartient plus à son seigneur, il entre dans

la classe des hommes libres. Hélas ! à quel prix il achète cette liberté ! Quand il part, c'en est fait probablement pour jamais de sa vie de famille. Il ne reverra plus le sol qui l'a nourri, le toit qui l'a abrité. Il ne reverra plus sa pauvre mère qui l'embrasse en sanglotant, ni les compagnons de son enfance, ni les jeunes filles parmi lesquelles son cœur peutêtre avait déjà fait un choix. Que si quelque jour, contre toute probabilité, il rentre dans son village, il y rentrera vieilli et fatigué par de longs services, et ceux qu'il aimait vivront-ils encore ? Son enrôlement dans la garde dure vingt ans, dans la ligne, vingt-deux. Pendant ce quart de siècle, il s'en ira sous ses drapeaux, des rives de la mer Baltique aux bords de la mer Noire, des froides plages du Nord dans les ardentes régions de l'Asie. Dans le cours de ses immenses pérégrinations, peutêtre passera-t-il par la route qui conduit à son village, peutêtre verra-t-il de loin la fumée de son Ithaque, mais sans pouvoir terminer son aventureuse Odyssée.

Un grand nombre de soldats, à l'expiration de leur temps de service, contractent un nouvel engagement, ils reçoivent alors une double paye, et cinq ans après, ils ont droit à une pen-

sion à vie, qui est le triple de leur solde première.

Ainsi, assujettis à la loi de soumission absolue qui pèse sur eux dès leur naissance, livrés sans défense aux caprices de leur maître ou de ses représentants, exposés aux rigueurs de ce long exil qu'on appelle le service militaire, les serfs russes ne maudissent point leur destinée héréditaire, et n'aspirent pas à en acquérir une autre. L'idée de dégradation que nous attachons à leur servitude, n'est pas encore entrée dans leur esprit. Si leur maître est doux et équitable, ils s'attachent à lui avec une touchante confiance et un naïf abandon, ils lui parlent avec un pieux respect. « Tu es le père, lui disent-ils, et nous sommes tes enfants. » S'il est dur et injuste, ils respectent en lui le descendant d'une famille qu'ils ont appris à craindre et à respecter dès leur berceau. Le traitement cruel qui leur est parfois infligé, ne les humilie pas, ils se regardent comme de pauvres êtres ignorants, qui ont besoin d'enseignement et de correction, et ils ont un proverbe qui dit : « Un homme battu (c'est à dire un homme qui a reçu une sévère leçon) en vaut deux. »

Dans les villages, ils cultivent avec patience les terres qui leur sont assignées, et poursuivent

paisiblement les travaux de leur métier. Si l'orage ou le froid anéantit l'espoir de leur récolte, c'est le maître qui doit pourvoir à leurs besoins; si une épidémie enlève leurs bestiaux, c'est le maître qui doit leur en procurer d'autres, si un incendie consume leur cabane, c'est le maître qui doit la reconstruire. Avec la quiétude que leur donne cette confiance dans la fortune et l'appui des biens de leur maître, et en écartant de leur situation le caractère humiliant qui nous révolte, mais qu'ils ne conçoivent pas, ne sont-ils pas matériellement plus heureux que le prolétaire des autres contrées? Qu'on lise les rapports des commissions anglaises, chargées en 1839 de faire une enquête sur les travaux des manufactures, qu'on pénètre avec eux dans ces affreuses combinaisons de lucre, dans cet abyme de souffrances, de tortures journalières, de privations continues, de maladies sans remèdes, où sont plongés des millions d'infortunés que l'on honore du nom d'hommes libres. Que l'on compare ensuite ce qu'on appelle si débonnairement leur existence, à l'existence des plus pauvres serfs, et, je le demande, où est l'esclavage? où est la barbarie? Là je n'aperçois qu'une misère infinie, enchaînée à une spéculation infame,

un trafic d'hommes plus atroce et plus ignominieux que la traite des nègres, des malheureux qui, pour obtenir un lambeau de vêtement, un morceau de pain, s'étiolent et se consument dans l'accablant effort de leur travail, des marchands qui, par l'appât de quelques deniers, entassent leurs victimes dans un air méphitique, et les accouplent comme des bêtes de somme à des charrettes, sans pitié pour leur âge, leur sexe, leur débilité. Ici je vois des hommes frappés, il est vrai, d'un arrêt de servitude, mais qui ont un toit, un champ, un moyen de subsistance assuré, qui vivent en famille et ne sont point condamnés à s'ensevelir dans une atmosphère infecte, à épuiser leurs forces pour satisfaire aux conditions de leur destinée; et si parfois ils ont à gémir d'une injustice, d'une cruauté, cette injustice n'est qu'un accident, et cette cruauté une erreur. Au dessus d'eux je vois des nobles investis d'un droit de souveraineté, mais qui ont intérêt eux-mêmes à ne pas abuser de ce droit héréditaire, à contenir et à protéger l'humble caste laborieuse qui fait leur richesse. Ne nous indignons donc pas tant contre le servage russe, car dans notre siècle de liberté, au milieu de notre civilisation, dans nos villes et nos manu-

factures, nous avons le plus affreux, le plus déplorable de tous les servages, le prolétariat pauvre, languissant et entaché, par le fait même de notre organisation, d'une foule de plaies morales, inconnues encore aux paysans russes.

Les serfs russes ont souvent entendu parler d'affranchissement, et ce grand mot, loin d'éveiller parmi eux quelque impétueux désir, n'a fait souvent que les effrayer. Oui, l'on a vu des villages entiers de serfs refuser la liberté qui leur était offerte, car ils sentaient qu'en l'acceptant, ils se privaient par là du patronage puissant qui leur donne leur sécurité. D'autres ont donné à leur maître des preuves d'affection touchante. J'en pourrais citer un grand nombre. En voici une qui m'a été racontée par celui même qui l'avait reçue. C'est un jeune gentilhomme qui ayant dépensé plus que ses revenus, se trouva un jour dans l'obligation de vendre une de ses terres pour remplir ses engagements. Il assemble les principaux paysans du village qu'il a l'intention de céder à un autre propriétaire, leur expose ses besoins, et la nécessité où il se trouve de se séparer d'eux. « Maître, lui répond un des anciens de la communauté, ce que tu viens de nous dire nous afflige. Ta famille a

gouverné nos pères avec douceur, toi-même tu as toujours été bon et humain pour nous, et nous renoncerions avec regret à ne plus vivre sous ton autorité. Combien te faudrait-il donc pour payer ce que tu dois? — Vingt mille roubles. — Eh bien! permets-nous de conférer entre nous sur ce que nous pouvons faire, et demain je t'apporterai notre réponse. » A ces mots, les paysans s'éloignent, et le lendemain celui qui avait pris la parole dit au seigneur, qu'en se cotisant volontairement, tous les membres de la communauté ont réuni la somme de vingt mille roubles, et qu'ils la lui offrent avec affection pour qu'il ne les vende pas.

L'idée que nous avons essayé d'exprimer sur le bienêtre matériel des serfs russes, ne nous empêche pas de comprendre ce qu'il y a de monstrueux dans une organisation qui lie l'homme comme une plante inerte, au sol où il est né, qui le tarife comme une vile denrée, et permet de le vendre comme une pièce de bétail. Evidemment une telle organisation ne peut plus être de longue durée. Un jour viendra où les serfs russes, instruits de ce qui existe dans les autres contrées, se révolteront contre le caractère abject de leur condition. Evidemment aussi, un

jour viendra où la nation russe ne voudra plus fléchir la tête sous l'administration vénale et corrompue qui la pressure aujourd'hui. C'est une des justes lois de la providence, que tout système de corruption porte en soi-même son germe de mort et son châtiment. L'histoire du passé nous en offre partout de perpétuels exemples, et l'histoire du passé n'est-elle pas la prophétie de l'avenir? Enfin, en procédant par les mêmes principes d'analogie historique et de développement social, on est forcé d'admettre aussi que ce qui compose à présent en Russie un noyau de tiers état, c'est à dire, cette minorité d'hommes honorés d'un certain droit de liberté, intelligents et laborieux, mais privés encore de toute action politique, et courbés sous le joug administratif, arrivera peu à peu à élargir ses rangs, à se fortifier et à prendre dans l'empire russe un rang convenable et une part de pouvoir légitime. Ainsi, émancipation des serfs, formation régulière du tiers état, réforme des mœurs et de la hiérarchie administrative, telles sont, à ce qu'il nous semble, les trois questions radicales qui germent sourdement dans l'empire russe, et tendent à se développer par la nature même qui les jette tour à tour dans

la vie de tous les peuples, par l'arrêt de Dieu qui les conduit au dernier terme de leur solution.

Jusqu'à ce jour, le gouvernement despotique a tenu sous sa main de fer ces immenses questions. Il les a subjuguées, asservies à sa puissante volonté. Il a vaincu la haute noblesse par la terreur et les séductions, abaissé les privilèges de la naissance par les privilèges accordés aux services administratifs. Il a fait de l'esclavage de vingt millions d'hommes, le marchepied de son trône, et de la soumission du clergé l'auréole de son diadème. Il est là qui s'élève au dessus des diverses classes de la population de son immense empire, seul maître et seul juge, tenant entre ses mains tous les ressorts de l'armée, de la magistrature, de l'église, enlaçant, dans ses provinces et dans les contrées étrangères, tous ses sujets dans les réseaux de la police, faisant fléchir d'un signe de tête les prétentions les plus superbes, et envoyant d'un signe de tête cent mille hommes sur les frontières de l'Asie ou de la Pologne.

Les efforts de la Russie pour élargir l'étendue de ses premières limites, pour s'élever en toute hâte par une fastueuse apparence d'œuvres d'art et d'instruction, au niveau des autres na-

tions, l'ont empêchée de s'étudier elle-même, d'observer l'état de son organisation intérieure, et de travailler à en effacer les vices, à en combler les lacunes. Par sa situation géographique, et après la défaite des Mongols, la conquête des royaumes de Kasan, d'Astracan, des provinces de la Sibérie, elle semblait appelée à diriger de plus en plus ses forces vers l'Asie, à devenir une puissance orientale. Pierre le grand a tourné ses vues du côté de l'Occident. Il a voulu qu'elle fît face aux deux côtés du globe, qu'elle s'emparât des routes par lesquelles devait lui arriver la civilisation. La Finlande lui barrait le chemin de la Baltique, elle a pris la Finlande. La Pologne lui barrait le chemin de l'Allemagne, elle a pris la Pologne. La voilà maintenant qui touche au nord et au midi, aux régions de l'Islamisme par ses anciennes victoires, à l'Europe civilisée par ses derniers combats, au monde entier par ses fleuves et ses mers. Il n'y a pas une grande question politique, dans laquelle elle ne soit en droit d'intervenir, et pas un mouvement révolutionnaire qu'elle ne croie pouvoir régenter.

Tandis que la Russie se présente ainsi au dehors sous un aspect parfois assez redoutable,

avec son armée de Cosaques et ses cohortes de diplomates, très habiles pour la plupart, au dedans elle cache de son mieux, sous les larges plis de son manteau impérial, sous le luxe fastueux de ses grands seigneurs, des plaies nombreuses et profondes, des finances en désordre, une juridiction confuse, incertaine, égarée dans le labyrinthe d'un amas d'ukases contradictoires, livrée à tout instant aux caprices d'un homme influent, ou à la vénalité d'un scribe, et des abymes de distance entre les diverses classes de la société : la civilisation la plus raffinée à côté de l'ignorance la plus grossière; toutes les tendances libérales, toute la vive et impétueuse intelligence du dix-neuvième siècle, planant sur les ténèbres d'un âge de barbarie. Jamais à aucune époque et dans aucune contrée, on ne vit un tel contraste, et en vérité quand on observe de près ce monstrueux état de choses, quand on songe à toutes les discordes dont il peut être le germe, à toutes les crises qu'il peut produire, quand on pénètre au delà de ce pompeux appareil que la Russie étale avec soin dans ses villes, ses institutions, ses monuments publics, et qu'on entrevoit sous l'éclatante couleur de ce masque factice, la lèpre morale des clas-

ses administratives, le mécontentement des esprits les plus nobles et les plus élevés, et l'ignorance sans égale de la moitié de la nation, la Russie est en réalité beaucoup moins effrayante qu'on ne se le figure de loin, quand on ne l'observe qu'à sa surface et dans ses manifestations extérieures. Tôt ou tard, les vingt millions de serfs qui ne savent encore que suivre débonnairement la loi qui leur est imposée dans les rangs de l'armée, ou dans les antichambres de leurs maîtres, arriveront à ces idées de développement intellectuel qui éveillent la fierté de l'homme, et alors le pouvoir despotique qui les a régis si longtemps, sera-t-il assez fort pour les maintenir dans leur obéissance passive, c'est ce qu'on ne saurait logiquement admettre.

Il est un fait d'ailleurs peu observé en général par ceux qui ont écrit sur la Russie, et qui est pourtant d'une très haute importance. C'est le principe d'électivité inhérent à toute la race slave, et qui s'est perpétuellement conservé en Russie sous le régime absolu et autocratique. On le retrouve là dans tous les temps, et pour ainsi dire à toutes les pages des annales de l'empire, à Novogorod et à Moscou, sous les arceaux du palais des tsars, et dans les villages de

paysans. Le gouvernement actuel a beau faire, il ne peut ni renverser l'existence de ce principe, ni l'anéantir, et quand il menace de sa colère celui qui ose le signaler, il ne peut effacer d'un trait de plume toute une histoire de dix siècles empreinte de cette loi nationale. Nous avons vu que la dynastie des Romanoff monta sur le trône par ce droit d'électivité, et qu'en prenant le diadème elle acceptait une constitution. Plus tard, elle n'a plus voulu reconnaître cette forme d'élection, base première de son pouvoir; mais la nation entière l'a maintenue. Les serfs élisent leur staroste, les bourgeois et les marchands élisent leurs magistrats. Enfin la noblesse forme elle-même des assemblées électives. L'organisation de ces assemblées est curieuse à raconter. C'est le pouvoir despotique qui les a fondées, et c'est de leur sein que sortira peut-être le nouvel ordre social qui renversera, ou au moins modifiera considérablement l'autorité démesurée du pouvoir despotique.

Catherine II en montant sur le trône était fort impopulaire. Pour conquérir les suffrages de la nation, elle convoqua une assemblée de députés des diverses provinces de l'empire, dans le but, disait-elle, d'avoir leur avis sur l'opportunité de

diverses modifications à introduire dans les lois. Elle séduisit les uns par des présents, d'autres par des intrigues, et sut habilement écarter le vote de toute réforme importante. Cependant la noblesse avait des exigences particulières et nettement prononcées, Catherine craignant de l'irriter, lui accorda le droit de former tous les trois ans des assemblées provinciales, le droit de contrôler dans ces réunions les dépenses locales, et d'élire elle-même pour chaque tribunal un juge nobiliaire en l'absence duquel nulle cause tenant à quelque famille noble ne pourrait être jugée, le droit de nommer pour chaque district un fonctionnaire portant le titre de *capitaine Ispravnik*, chargé spécialement des affaires de police, enfin le droit d'élire un maréchal de la noblesse dans chaque province et dans chaque circonscription déterminée par la loi.

Tous ces droits ont été maintenus. Les nobles désignent parmi eux pour le rang de maréchal deux ou trois candidats qu'ils soumettent au choix de l'empereur. Les maréchaux sont les chefs officiels, les représentants légaux de la noblesse. Chacun d'eux a le droit de s'adresser quand il le juge opportun, directement à l'empereur, et un simple maréchal de noblesse ob-

tient sans difficulté du tsar l'audience qu'il refusera peutêtre aux plus hauts fonctionnaires de ses états.

A l'époque du couronnement, tous les maréchaux de provinces sont convoqués à Moscou, et tous sont investis alors du grade de la quatrième classe, ne fussent-ils que de simples sous-lieutenants. Ils ont encore une prérogative plus importante, c'est d'être affranchis de la juridiction des tribunaux ordinaires et soumis seulement à celle du sénat. Aussi depuis que cette classe de dignitaires existe, aucun d'eux n'a-t-il été mis en jugement.

En vertu des priviléges de leur organisation, les assemblées de la noblesse ont le droit de proposer, de discuter des questions législatives, administratives et des plans de réforme. Si ces propositions sont acceptées par l'assemblée, le maréchal doit en faire son rapport à l'empereur. Mais l'empereur ne se préoccupe de ces vœux de la noblesse qu'autant qu'il y trouve son bon plaisir, et s'ils ne s'accordent point avec ses idées, il les empêche bien vite de suivre leur cours. En 1837, à l'assemblée de Toula, quelques gentilshommes ayant demandé l'affranchissement des serfs, leur proposition suscita une vive et ora-

geuse discussion. Le président eut peur et leva la séance. Le maréchal reçut de l'empereur l'ordre de réprimander au nom du pouvoir suprême, mais *en secret*, ceux qui avaient osé manifester un tel esprit d'innovation.

Malgré ces entraves, les assemblées de la noblesse renferment, on peut le dire, le germe du système représentatif qui se développera quelque jour en Russie. Leur importance s'est considérablement accrue dans les derniers temps. Les maréchaux arrivent rapidement par le fait seul de leur élection aux plus hauts emplois de l'empire, et ceux d'entre eux qui apporteraient dans leurs fonctions de représentants de la noblesse quelques idées larges et quelque fermeté, pourraient exercer dans leur district ou leur province une notable influence.

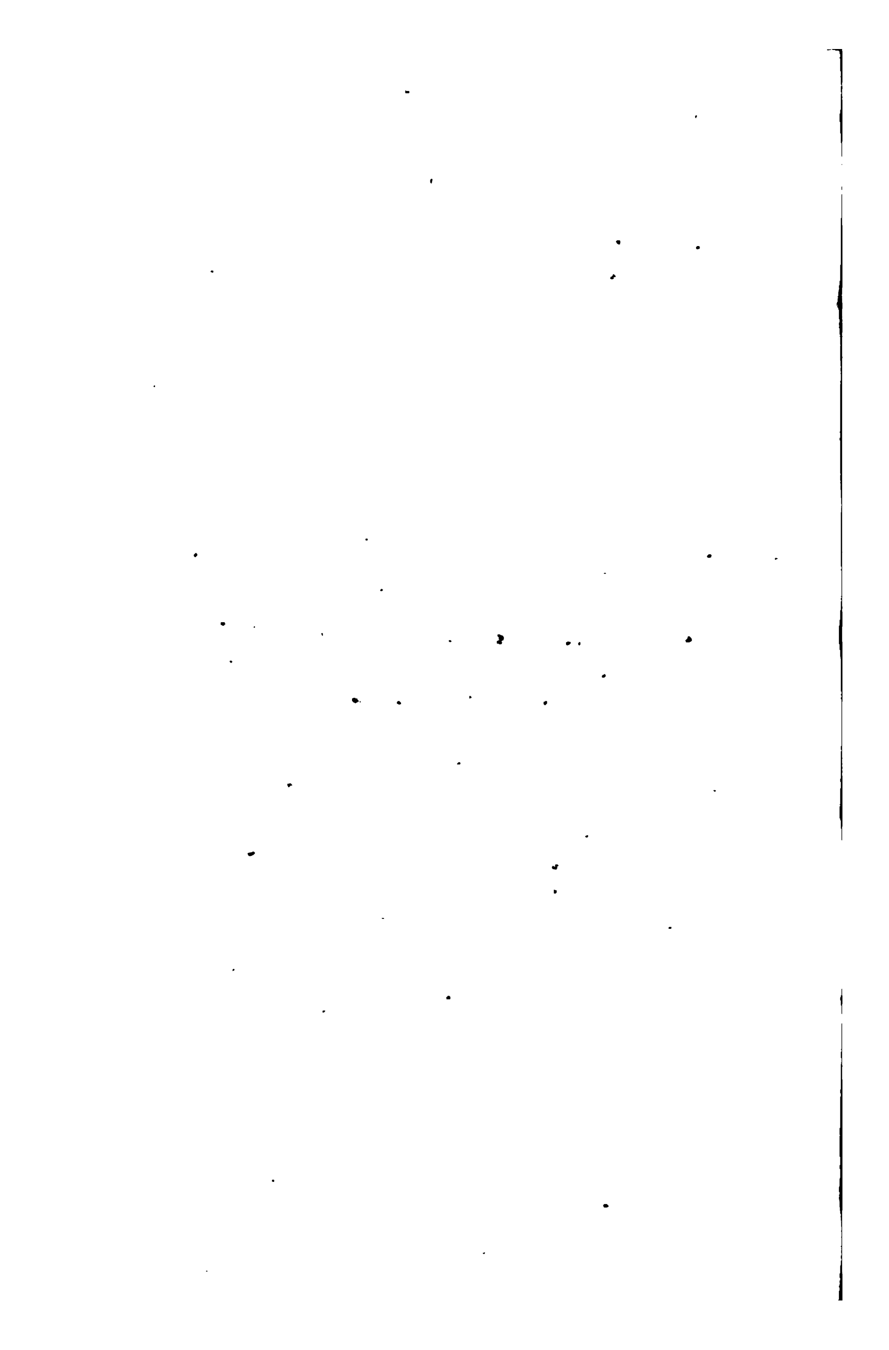
Tout ce qu'il y a de vicieux, de fatal dans l'état politique actuel de la Russie, on ne l'apprend ni par les livres, ni par les journaux ; la censure est là qui baillonne la presse avec un baillon de fer, et ne laisse pas imprimer une phrase malsonnante pour les oreilles du pouvoir, ni un mot équivoque, ni même un fait patent, public, dont on pourrait tirer quelque fâcheuse conséquence. Il y a des exécutions de censure en Rus-

sie dont nous n'avons pas la moindre idée. Par exemple, un bateau à vapeur éclate à quelque distance de la côte, deux wagons se fracassent sur un chemin de fer à une lieue de Pétersbourg et nul journal n'ose parler de ces catastrophes. L'armée russe livre une grande bataille au pied des montagnes du Caucase, et si cette armée a éprouvé une défaite, nul journal n'ose le dire.

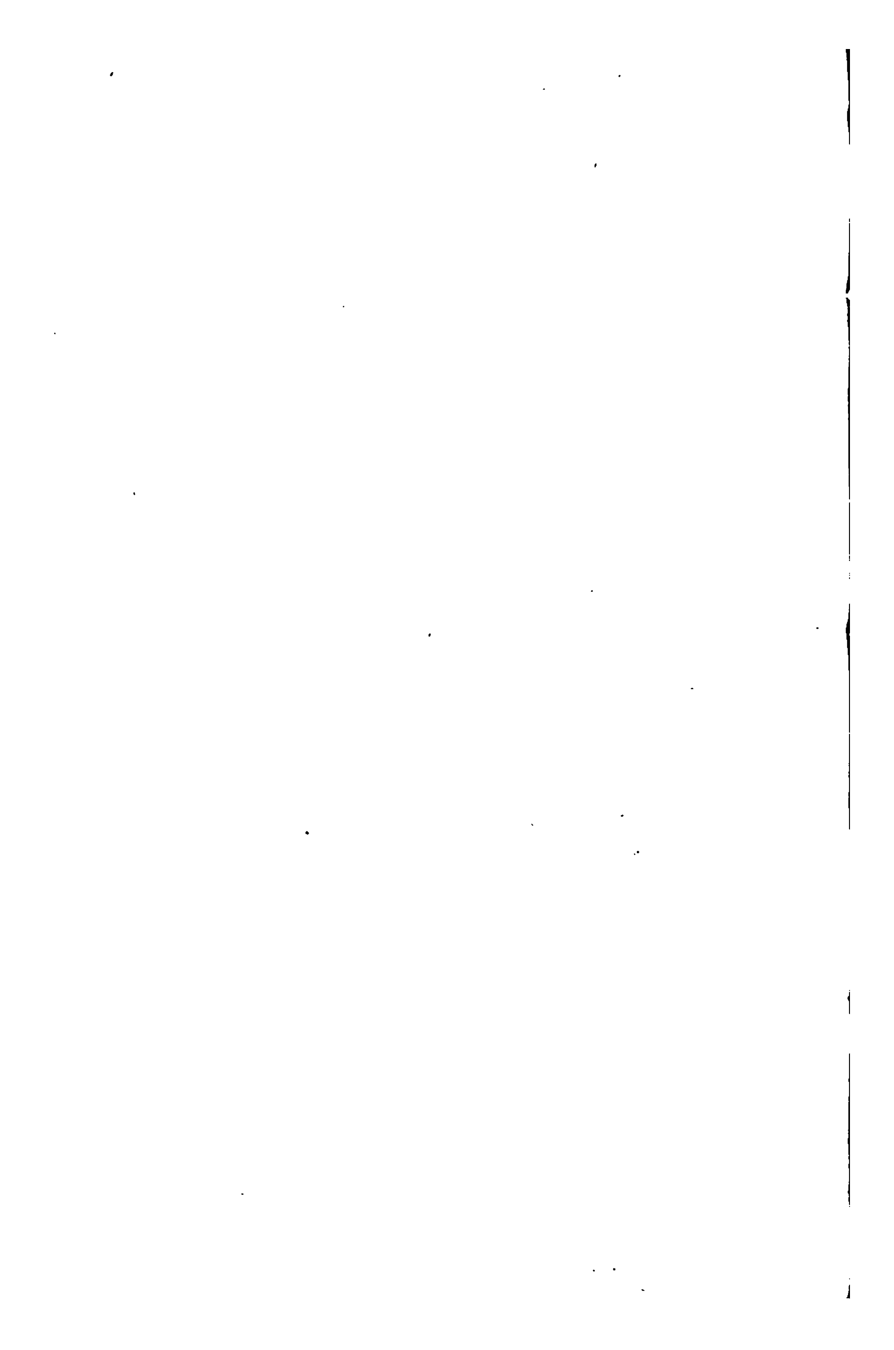
Mais, comme il faut toujours que l'opinion publique se manifeste d'une façon ou de l'autre, que le fiel satyrique de l'homme trouve une issue, ce qu'on ne peut imprimer comme chez nous dans des feuilles périodiques, dans des pamphlets accidentels, on le dit dans les salons, dans les clubs et jusque dans les rues. On se plaint d'abord à voix basse, puis un peu plus haut, et lorsqu'enfin les murmures ont vainement averti le pouvoir, on a recours à ce quatrième privilège de la noblesse dont parlait le prince Koslowski. Je n'exagère rien. L'histoire de Pierre III, de Paul Ier et de plusieurs autres souverains russes, en est la preuve.

L'impression qui m'est restée de tout ce que j'ai essayé d'observer en Russie sincèrement, et sans aucun esprit de parti, de tout ce que j'ai recueilli dans des entretiens et des confidences

dont je ne pourrais raconter les détails sans courir risque de compromettre les personnes honorables auxquelles je les dois, c'est qu'il n'y a en Russie parmi les hautes classes de la société aucun attachement réel pour la famille régnante. On craint l'empereur actuel, mais on ne l'aime pas. C'est par son inflexible énergie qu'il domine la noblesse mécontente, c'est par la terreur qu'il étouffe toute manifestation hostile. Tant qu'il vivra, il est probable qu'on ne verra éclater aucune rumeur. Mais tous les ressorts qu'il a employés pour exécuter ses volontés sont tellement tendus, les vices de l'organisation gouvernementale sont si ostensibles, les idées libérales ont fait tant de progrès parmi la jeune noblesse et parmi les hommes les plus influents du pays, qu'on peut sans trop se hasarder, dire qu'à la mort de Nicolas, il y aura en Russie ou de grandes réformes ou une immense agitation.



CHANTS
POPULAIRES.



CHANTS POPULAIRES.

A ÉDÉLESTAND DU MÉRIL.

C'est une charmante étude que celle des chants populaires, une étude variée et féconde, digne d'exciter au plus haut degré l'intérêt du psychologue par la peinture des caractères qu'elle lui présente ; de l'historien, par les traditions dont elle embrasse les divers cycles ; du poète, par l'accent primitif, par l'expression énergique et passionnée qu'elle lui révèle.

Toutes les tribus de la race slave, les Serbes ;

les Bohémiens, ont une grande collection de chants populaires. Dernièrement on a recueilli ceux des Wendes [1], et chaque jour les recherches des érudits accroissent la collection des chants polonais. Les Russes, au dire d'un jeune philologue, en ont un plus grand nombre que tous les autres peuples de l'Europe [2].

Le peuple russe aime, comme les anciens Slaves, le chant et la musique. Il a des chants pour ses amours, pour ses combats, pour ses fêtes et ses joies de famille. Il a conservé son ancien rhythme et ses anciens instruments : la *gusli* avec ses cinq cordes, la *balalaïka* qui ressemble à la guitare du *majo* espagnol, le *gudok* que l'on pourrait prendre pour une de nos basses d'orchestre, la *corne* pareille à celle qui fait retentir sur les montagnes de la Suisse les lentes et profondes vibrations du *ranz des vaches*, le *chalumeau* qui rappelle l'idylle de Théocrite, l'églogue de Virgile ; la *flûte* et la *cuillère* dont on se sert en guise de castagnettes.

Les chansons populaires russes sont remarquables par leur plaintive mélancolie, par leur

[1] *Volkslieder der Wenden in der Ober und Nieder Lausitz*, 1 vol. in-4°.
[2] *Literarische Bilder aus Russland*, p. 7.

richesse d'images empruntées aux scènes de la nature, par les idées superstitieuses qu'elles retracent et les tendres soupirs qu'elles répètent. Les Russes ont dans leur langue une quantité de diminutifs, de mots caressants et pleins de charme. Ils ont souvent recours aux comparaisons, et ces comparaisons sont pour la plupart autant de symboles gracieux ou énergiques. Dans l'émotion qui les saisit, ils s'adressent à tout ce qui les environne, et confient au nuage, au vent, les regrets de leur amour ou l'élan de leur espoir. Le rossignol et le coucou sont les oiseaux compatissants qui répondent à leurs douleurs; l'hirondelle porte leurs messages. L'arc-en-ciel qui se lève sur une maison annonce qu'il s'y trouve une fiancée. La lune se cache avec tristesse après la mort de l'empereur. La plaine où les ennemis ont passé se couvre de plantes amères. Les larmes qui coulent en abondance ressemblent au ruisseau; les larmes qui tombent doucement sont comme la rosée. Le jeune guerrier est semblable au courageux faucon, la jeune fille au cygne blanc. La belle fiancée tremble pour son fiancé en apercevant le noir corbeau, et le criminel tressaille au murmure des arbres.

Ainsi partout ce rapprochement de la nature

extérieure et des pensées les plus intimes, partout cette loi mystérieuse de l'attraction morale et physique, cette nécessité de l'homme qui sentant sa faiblesse dans sa souffrance et dans sa joie, élève ses regards vers le ciel et cherche un accent de sympathie parmi les êtres qui l'environnent.

Le premier recueil des chants russes date de 1770 à 1774. Il fut publié à Saint-Pétersbourg par Tschulkow, en quatre volumes in-8°. Deux ans après, il en parut une seconde édition, et Norikow en publia une troisième plus étendue, à Moscou, en 1780. Le conseiller Lwow, fit en 1790, une nouvelle collection de ces poésies du peuple. On en doit une encore pleine de tact et de goût au conseiller Dmietriew (Moscou 1796), et une autre au poète Schukowsky.

Le plus ancien de ces poèmes populaires est consacré à la mémoire d'Igor, prince de Novogorod. Il raconte les batailles que ce héros livra, vers le milieu du douzième siècle, aux Polowzis[1]; ses jours de défaite et ses jours de triomphe, sa captivité et sa délivrance. C'est une œuvre empreinte d'un profond sentiment de nationalité, tout à fait russe par la pensée, par la

[1] Habitants nomades des plaines et des steppes.

forme et par les images. C'est une des parties les plus importantes d'un cycle historique qui dans sa vaste étendue embrasse des traditions lointaines et mêlées de traits fabuleux, le règne de Wladimir, les guerres contre les Mongols et les principales phases de l'histoire de Pierre le grand.

Voici ce qu'un de ces chants rapporte de la naissance d'un héros. C'est l'emphase orientale adoptée par une peuplade du nord :

« Au milieu d'un frais jardin se promenait la « jeune princesse Marthe, fille de Wreslaff.

« Elle pose le pied sur un méchant serpent « qui s'enlace autour de son soulier de maroquin « vert,

« Autour de son bas de soie et frappe sa blan- « che cuisse.

« Alors la princesse se sentit enceinte. Elle « se sentit enceinte et mit au monde un enfant.

« La clarté de la lune se répandit à la surface « du ciel.

« A Kieff est né un guerrier puissant, le jeune « Volck, fils de Wreslaff.

« A sa naissance la terre trembla ; le célèbre

« empire indien se sentit ébranlé, et la mer
« bleue agita ses vagues.

« Le poisson se plongea dans les profondeurs
« des eaux, l'oiseau s'élança dans les airs.

« Les taureaux, les cerfs, s'enfuirent au delà
« des montagnes; les lièvres, les renards, se ca-
« chèrent dans les forêts épaisses.

« Les loups, les ours, disparurent dans les bois
« de sapins; les martres, les zibelines, dans les
« broussailles sombres.

« Volck est né depuis une heure, et déjà il
« parle, et sa voix résonne comme le tonnerre.

« — O ma mère! dit-il, ma noble mère! jeune
« princesse Marthe, fille de Wreslaff!

« Ne m'emmaillotte pas dans des langes de
« pourpre, ne me lie pas les membres dans des
« ceintures de soie;

« Donne-moi, ô ma mère! une cuirasse d'acier,
« pose sur ma tête un casque d'or;

« Remets-moi une massue lourde comme du
« plomb, une massue qui pèse trois cents li-
« vres. »

Un autre chant retrace en quelques mots éner-
giques la haine des Russes contre les Tartares

et la douleur que l'invasion de ces farouches aventuriers jetait dans le cœur des pauvres mères :

« Sur la haute montagne brillent des feux
« nombreux, des feux sinistres. Dors, mon en-
« fant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les
« méchants Tartares. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là et partagent les dépouilles
« de ton père. Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant. Prends
« l'épée damasquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée frappe, frappe les Tartares
« et leurs enfants; frappe-les et déchire-les en
« morceaux. »

Pierre le grand est apparu, et le peuple a chanté avec enthousiasme ses conquêtes, ses exploits; Pierre le grand est mort, et le peuple fait entendre sur sa tombe cette plainte lamentable :

« Notre père, notre lumière, pourquoi ne nous
« éclaires-tu plus comme autrefois? Depuis le

« soir jusqu'à minuit, depuis minuit jusqu'au
« matin, tu te caches dans les nuages, tu te
« plonges dans le noir brouillard.

« Sur notre sainte terre de Russie, à Péters-
« bourg, la ville glorieuse, dans l'église de Saint-
« Pierre, à droite du chœur, à côté du cercueil
« de Pierre Ier, de Pierre le grand, un jeune ca-
« poral prie Dieu et pleure comme si une rivière
« coulait de ses yeux.

« Il pleure la mort du tsar, du tsar Pierre Ier,
« et dit en sanglotant : Ouvre-toi, ma mère, terre
« humide, ouvre-toi des quatre côtés ! Lève-toi,
« couvercle du cercueil ! reploie-toi, draperie
« d'or ! réveille-toi, tsar, réveille-toi, notre père !
« regarde ta chère, ta noble et brave armée ! Sans
« toi nous sommes comme des enfants sans leur
« mère. »

Un autre cycle de chants populaires dépeint les sentiments du peuple dans divers incidents et diverses situations. J'en choisis çà et là, dans une nombreuse collection, quelques uns que l'on peut citer sans qu'il soit besoin d'y joindre un commentaire.

LA MORT DU GUERRIER.

« Le brouillard est tombé sur la mer bleue et « la douleur sur le cœur ardent; le brouillard « ne se dispersera pas sur la mer, la douleur ne « s'éloignera pas du cœur.

« Ce n'est pas un astre qui brille sur la plaine « lointaine, c'est un petit bûcher qui fume. Au- « près du bûcher est un tapis de soie, et sur ce « tapis est couché le jeune homme audacieux.

« Il presse son mouchoir sur sa blessure mor- « telle et tente d'arrêter son sang brûlant et im- « pétueux. Auprès de lui est un fier coursier qui « frappe du pied le sol humide comme s'il voulait « parler à son maître.

« Lève-toi, dit-il, beau jeune homme, mets-toi « sur ma croupe, et je t'emporterai sur la terre « natale, vers ton père, vers ta mère, vers tes « parens et tes petits enfants, et vers ta jeune « épouse.

« Le jeune homme audacieux soupire; sa forte « poitrine palpite; ses blanches mains retombent « fatiguées; sa blessure mortelle s'est rouverte, « son sang coule comme une rivière, et il dit à « son cheval:

« Ah ! mon bon coursier, mon coursier fidèle,
« mon fidèle camarade de bataille au service du
« tsar, dis à ma jeune épouse que je suis marié
« avec une autre femme, que j'ai pris pour dot la
« plaine déserte, que l'épée aiguë nous a fiancés,
« et que la flèche acérée nous a réunis sur la
« couche nuptiale. »

LE PAUVRE MOINE.

« Éloigne-toi, ô la bienaimée de mon cœur ;
« éloigne-toi de la cellule du pauvre moine qui
« s'afflige d'être enchaîné par un vœu qu'il ne
« peut rompre! Ote-moi, ô ma chérie, ôte-moi ce
« capuchon et ce noir manteau. Pose ta blanche
« petite main sur mon cœur ; sens comme il bat
« avec force, comme à chaque pulsation mon
« sang bouillonne. Essuie les larmes amères qui
« tombent de mes yeux, prends pitié de ma dou-
« leur. Je renonce au pardon de mes fautes
« pourvu que tu m'aimes, ô toi que j'aime tant. »

CHANSON D'AMOUR.

« Le nuage cache le beau soleil, le nuage
« sombre voile la lumière. La jeune fille est pen-

« sive et triste. Personne ne connaît la cause de
« son chagrin. Ses parents même ne la savent
« pas, ni sa petite sœur, la blanche colombe.

« Oh! dis-moi, pauvre douce jeune fille, ne
« peux-tu apaiser ta douleur? ne peux-tu ou-
« blier celui que tu aimes, ni le jour, ni la nuit,
« ni le matin, ni le soir?

« Et la jeune fille répond avec tristesse :

« J'oublierai celui que j'aime quand mes pieds
« cesseront de me porter, quand mes blanches
« mains retomberont sans mouvement, quand
« mon regard s'éteindra, quand on me mettra la
« planche du cercueil sur le cœur. »

CHANSON DE BRIGAND.

« Ne fais pas de bruit, ma petite forêt verte ;
« ma mère, ne me trouble pas dans mes pensées,
« car demain matin je dois aller à l'interroga-
« toire devant le terrible juge, devant le tsar lui-
« même.

« Le tsar m'adressera la parole et me dira :
« Réponds, réponds, mon enfant, fils de paysan,
« avec qui as-tu mené la vie de brigand? Avais-
« tu beaucoup de compagnons?

« Je répondrai : Tsar mon espoir, tsar très
« chrétien, je te ferai connaître toute la vérité.
« Des compagnons, j'en avais quatre : le premier,
« c'était la nuit obscure, le second, c'était mon
« couteau d'acier; le troisième, mon bon cheval, et
« le quatrième, mon arc bien tendu. Mes messa-
« gers, c'étaient les flèches durcies au feu.

« Alors le tsar mon espoir, le tsar très chré-
« tien me dira : Honneur à toi, mon enfant, qui
« sais si bien voler et si bien parler; pour ta ré-
« compense, je te ferai un beau présent, je te
« donnerai un palais au milieu des champs,
« deux poteaux et une corde de chanvre. »

LES DEUX AMANTS.

« Un brave jeune homme avait parcouru l'U-
« kraine pendant trente-trois ans. Chemin fai-
« sant, il arriva chez le roi de Lithuanie.

« Le roi éprouve de l'affection pour lui, il l'ac-
« cueille généreusement, le comble de bontés,
« et la fille du roi ne peut assez admirer la beauté
« virile de l'étranger.

« Le beau jeune homme se met à boire et se
« vante en paroles trop hardies : Ah! mes frères,

« dit-il, on a assez bu et assez joué, on a assez « longtemps porté des vêtements précieux, on a « assez tenu la main de la fille du roi, on a assez « dormi près d'elle sur le duvet.

« Les compagnons du jeune homme étaient « méchants. Ils ont été trouver le roi et lui ont « dit : Eh ! notre père, le terrible roi, tu ne sais « pas ce qui se passe, tu n'en as aucune idée ; ta « fille est l'amante de l'étranger.

« Le roi est entré en colère et a crié à haute « voix : Ai-je encore des serviteurs fidèles ? Prenez « cet étranger et jetez-le dans une sombre prison. « Allez dans la plaine creuser deux fosses pro- « fondes, mettez-y deux potences élevées, met- « tez-y une poutre de frêne et une corde de soie ; « et en conduisant l'étranger, ne le faites point « passer devant le palais, de peur que la prin- « cesse ne le voie.

« Le jeune homme a posé le pied sur le pre- « mier degré et a dit : Adieu, mon père et ma « mère. Il s'avance sur le second degré : Adieu, « tous mes parents et ancêtres. Il monte le troi- « sième : Adieu, belle princesse, lumière de mes « yeux.

« De loin, la fille du roi a entendu sa voix ; elle

« court dans sa haute demeure, elle prend ses
« clefs d'or, ouvre sa caisse d'argent, prend deux
« couteaux damasquinés, et les plonge dans sa
« blanche poitrine.

« Le jeune homme flotte pendu à la potence,
« et la jeune fille meurt sous le couteau. Son père
« arrive. A peine a-t-il eu le temps de lever les
« yeux, qu'il a vu sa fille morte, et il frappe de ses
« mains la table de chêne, et il dit : Lumière de
« mes yeux, ma chère fille, pourquoi ne m'as-tu
« pas avoué que tu aimais cet étranger? Je l'au-
« rais aimé aussi, et j'aurais protégé sa vie.

« Puis il crie de nouveau à haute voix : Ai-je
« encore des serviteurs fidèles? Envoyez-moi
« deux bourreaux impitoyables, et qu'ils tran-
« chent la tête à ceux qui ont dénoncé ma fille. »

CHANT DE DEUIL.

« O ma plaine! ma plaine déserte, ma plaine
« large et libre, que tu es belle à voir! Tu es
« couverte d'herbe et de fleurs; il n'y a qu'une
« seule chose qui pour toi soit une tache.

« Dans ton sein, ma plaine chérie, croissent
« des broussailles, et sur ces broussailles est

« posé un jeune aigle ; il tient entre ses serres
« un noir corbeau, et fait couler son sang sur
« le sol humide.

« Sous les broussailles est couché un brave
« jeune homme, tout couvert de blessures et
« inondé de sang.

« Ce ne sont pas les hirondelles qui tournent
« autour de leur nid ; c'est une mère qui pleure
« comme si une rivière coulait de ses yeux ; sa
« jeune sœur pleure comme si un ruisseau cou-
« lait de ses yeux ; sa jeune femme pleure com-
« me si une fraîche rosée tombait de ses pau-
« pières.

« Le soleil s'élèvera à l'horizon et sèchera la
« rosée. »

D'autres chants tiennent à certaines mœurs locales et à certaines coutumes du pays. Un mariage est toujours accompagné de plusieurs chansons élégiatiques, joyeuses, qui de siècle en siècle se perpétuent dans les familles et sont une des parties intégrantes de la cérémonie. Rien ne donne une idée plus touchante du caractère du peuple russe que ces paroles de regret et de douleur que la jeune fiancée adresse à ses

parents au milieu des joyeux préparatifs de la fête nuptiale.

Ordinairement c'est une vieille femme qui prépare et résout les conditions du mariage. Elle entre dans la demeure des parents dont elle vient demander la fille, elle s'incline devant les images qui décorent le fond de la chambre, fait le signe de la croix, et prie. Puis on lui dit : — Quelle nouvelle? — Bonne nouvelle, répond-elle ; vous avez la fiancée, et moi j'ai le fiancé. — Là dessus elle fait l'éloge de celui qu'elle représente, et les parents font l'éloge de leur fille. On la prie de revenir le soir ; alors on parle de la dot et on en discute la valeur. Le jeune homme demande, entre autres choses, une chemise rouge pour lui et son père et des manches rouges pour sa mère. Le mariage est décidé. Le jeune fiancé arrive, et d'abord on prie Dieu, puis on se met à table. La fiancée offre à son prétendu un verre de bière ; ses compagnes chantent :

« Nous avons assisté, jeunes filles, à un fes- « tin chez notre amie chérie. Ce n'est pas l'hy- « dromel que nous avons bu, ce n'est pas le vin « vert (l'eau de vie), ce sont des larmes de no- « tre amie. Ce n'est pas pour cent roubles, pour

« mille roubles, que nous l'avons vendue; non,
« c'est pour une coupe de vin. Nous ne l'avons
« pas fiancée à un prince, à un seigneur, mais
« à un beau et fort garçon, qui a de blonds che-
« veux, un visage fier, et fait des saluts respec-
« tueux. »

Le fiancé s'avance vers la fiancée; ses compagnes l'entourent, la cachent. Cependant il lui enlève le mouchoir qu'elle tient à la main, et elle lui en donne encore un autre. On chante alors une chanson en l'honneur du père et de la mère:

« C'était la fête de la naissance de la Vierge.
« On sonna trois fois la cloche dans la demeure
« du brave paysan; trois fois son cœur a palpité
« de joie: la première fois, parce qu'il lui est
« né un fils; la seconde fois, parce que son fils
« a été bien élevé; la troisième fois, parce que
« son mariage est béni. »

Les jeunes filles se font donner un cheval et un chariot, et s'en vont dans le village en chantant:

« Dans les prairies, les prairies vertes, sur

« une herbe tendre, le bon paysan faisait paître
« ses forts chevaux. Leurs pieds sont liés avec
« de la soie, leurs crinières sont ornées de per-
« les fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau de
« la source? Pourquoi ne mangent-ils pas l'herbe
« tendre? Pourquoi restent-ils immobiles? Ils
« ont pressenti quelque malheur; ils ont prévu
« qu'ils allaient faire un long voyage. »

Pendant ce temps, la fiancée s'adresse à ses parents et leur dit:

« O mon père chéri! et vous, ma mère véné-
« rable! que signifient ces préparatifs? il est venu
« ici des hôtes non invités, non attendus. Ils ont
« dit qu'ils voulaient m'emmener. J'ai senti mes
« genoux fléchir, ma tête s'est inclinée, et mon
« cœur a palpité de crainte. Pourquoi, mon
« père, êtes-vous irrité contre moi? Pourquoi
« avez-vous écouté la voix des étrangers? »

Le père et la mère la consolent en lui disant qu'elle ne pouvait rester fille, qu'elle devait un jour se marier.

Elle se retourne ensuite vers son aïeul et ses autres parents, et leur demande à tous pardon

du chagrin qu'elle a pu leur causer. Ses compagnes rentrent, et elle chante en les voyant :

« O mes chères compagnes, vous vous êtes
« gaîment promenées dans la large rue, et moi,
« pauvre fille, j'ai cessé mes promenades! Mes
« cheveux blonds ne seront plus tressés comme
« autrefois; ma robe ne sera plus si brillante.
« Ma liberté de vierge n'est plus. La tendresse
« de ma mère m'abandonne. Le beau printemps
« reviendra; vous irez dans la verte prairie;
« vous cueillerez des fleurs, vous tresserez des
« couronnes pour vos têtes riantes, vous irez
« chanter gaîment en chœur dans la large rue,
« et moi, pauvre femme, je chanterai mon chant
« plaintif. »

Le mariage est célébré quelques jours après les fiançailles. La fiancée est couverte d'un voile blanc qui lui tombe jusque sur les pieds; elle porte un large vêtement sans manches, et murmure des paroles plaintives tandis que ses compagnes achèvent sa toilette.

Quand la toilette est finie, le fiancé entre dans la chambre avec le garçon de noce[1], qui dit au père de la fiancée :

« Père, bénis ta fille pour la route qu'elle va « faire, bénis-la sous la couronne d'or pour la « vie nouvelle où elle va entrer. »

La fiancée s'incline tour à tour devant son père et sa mère en leur disant :

« Ce n'est pas un bouleau blanc qui se penche « vers la terre ; c'est moi, pauvre fille, qui me « penche à vos pieds. Bénissez-moi, bénissez la « vie que je vais commencer dans la famille « étrangère. »

Au moment de se mettre en marche pour l'église, elle soupire, pleure, refuse de sortir. Tous ses parents essayent de la consoler. Enfin on se dirige vers l'église, puis on revient se mettre à table, et la fête dure ordinairement trois jours.

Il y a des chants d'une nature non moins tendre et non moins naïve pour les baptêmes et les naissances, et pour les principaux jours de fête de l'année. Il y en a qui racontent en termes douloureux l'angoisse qui saisit le cœur d'une mère à qui on vient enlever un de ses enfants pour en faire un soldat.

La pauvre mère contemple tour à tour chacun de ses bien aimés, et dit :

» O vous! mes enfants, mes chers enfants, je
« vous aime également. Voyez mes doigts : si
« l'on en blesse un, j'en souffre également dans
« tout le corps. Ainsi de mes enfants, mon cœur
« tremble également pour vous tous; mais toi,
« mon ami, toi qui as eu le sort, pourquoi es-tu
« si malheureux? Mieux vaudrait que tu ne
« fusses pas né, que je ne t'eusse pas nourri de
« mon sein; mieux vaudrait t'avoir écrasé à ta
« naissance. Quand je t'aurais emporté dans les
« flancs de la montagne escarpée, et couvert
« d'un flot de sable jaune, cela ne m'eût pas fait
« tant de peine. A présent, pauvre mère; je
« chanterai comme le coucou. Que de peines t'at-
« tendent, ô mon ami! tu es tout jeune et peu
« fort; tu éprouveras les rigueurs du besoin pé-
« nible, tu souffriras la faim et le froid; tu don-
« neras à ton père et à ta mère le nom de Tar-
« tare. Quand viendra une grande fête, que nous
« aimons à célébrer, mes enfants seront à côté
« de moi; toi seul, mon bien aimé, tu n'y seras
« pas. Écris-moi, mais n'emploie ni la plume,
« ni l'encre : écris ta lettre avec tes larmes, mets-
« y le sceau de ta douleur profonde. Le beau
« printemps viendra, tes camarades iront dans

« les vertes prairies, ils seront gais et bruyants,
« et moi, pauvre femme, je regarderai dans la
« large rue, je verrai tous tes camarades, et je
« verserai de chaudes larmes. »

Quand le jeune soldat est prêt à partir, on lui coupe ses longs cheveux. Alors sa mère s'écrie :

« On a rasé ta belle tête, on a jeté tes bou-
« cles blondes sur le pavé. Il n'y a personne
« pour recueillir ces boucles; je les recueillerai,
« moi, pauvre mère; je les envelopperai dans
« un mouchoir de soie. Lorsque ma douleur
« me serrera le cœur, je prendrai ce mou-
« choir, j'étalerai ces blonds cheveux, je les
« regarderai avec tendresse, je les arroserai de
« mes pleurs, et mon ame sera peut-être soula-
« gée. »

Le peuple russe est généralement encore très superstitieux. La superstition éclate à tout instant, dans ses fêtes de famille et ses pratiques religieuses, dans les habitudes journalières de sa vie privée, et dans les circonstances extraordinaires. Il croit aux maléfices et aux sortilèges,

à l'influence d'une légion d'êtres surnaturels, sur les accidents et les évènements de ce monde, au pouvoir de certains talismans et de certaines conjurations. Les chants traditionnels sont souvent une curieuse révélation de cette naïve crédulité. En voici deux entre autres qui expriment avec une étonnante énergie la passion du cœur soutenue par une de ces superstitions populaires.

CONJURATION D'AMOUR.

« Sur les vagues de l'océan, sur l'île lointaine,
« il y a une planche; sur cette planche est étendue
« la douleur, et la douleur s'agite et se tord; elle
« se jette de la planche dans l'eau, de l'eau dans
« le feu, et de ce feu sort un démon qui crie :
« — Cours, cours, souffle à Marie sur ses lèvres
« et sur ses dents, souffle dans ses os et ses
« membres, dans son cœur impétueux, dans sa
« chair blanche et dans son foie noir, afin que
« cette fille se tourmente à chaque heure, à cha-
« que instant du jour, à minuit et à midi. Que la
« nourriture qu'elle prendra, et sa boisson, et
« son sommeil, ne lui soient d'aucun secours.
« Qu'elle s'exalte sans cesse afin que je lui pa-

« raisse plus beau que tout autre, que je lui sois
« plus cher que son père, sa mère et sa famille
« entière. J'enferme ma conjuration sous soixante
« et dix-sept cadenas, je jette les clefs dans l'o-
« céan, et celui qui sera plus fort que moi et qui
« emportera tout le sable de la mer, celui-là
« seul pourra mettre fin à la douleur que j'évo-
« que. »

CONJURATION D'UNE MÈRE SÉPARÉE DE SON ENFANT.

« Je pleure, pauvre mère, dans la haute
« chambre de ma demeure maternelle, dès
« l'aurore en regardant au loin dans les champs,
« et le soir en voyant le coucher du soleil. Je suis
« restée là jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que vînt la
« rosée humide ; je suis restée là dans le regret
« et la douleur, et, lasse de me tourmenter ainsi,
« j'ai résolu de conjurer ma cruelle douleur,
« ma douleur de cercueil. Je suis allée dans la
« plaine, j'ai pris la coupe nuptiale, le cierge de
« fiançailles et le mouchoir de mariage, j'ai puisé
« de l'eau dans la source de la montagne; je suis
« entrée dans la noire forêt, et, traçant autour de

« moi un cercle magique, j'ai prononcé à haute « voix ces paroles :

« Je conjure mon enfant chéri sur cette coupe « nuptiale, sur cette eau fraîche, sur ce cierge « et sur ce mouchoir de mariage. Avec cette eau « je lave son beau visage, avec ce mouchoir j'es- « suie ses lèvres de miel, ses yeux étincelants, « ses joues roses, son front pensif; avec ce cierge « j'éclaire son bel habit, son bonnet de zibe- « line, sa ceinture de diverses couleurs, ses bottes « brodées, ses boucles de cheveux chatains, sa « figure de brave et ses membres vigoureux. « Que tu sois, mon enfant, plus brillant que les « brillants rayons du soleil, plus doux à contem- « pler qu'une douce journée de printemps, plus « frais que l'eau de la source, plus blanc que la « cire, plus fort que la pierre magique. J'éloigne « de toi le démon funeste, l'ouragan impétueux, « l'esprit des bois qui n'a qu'un œil, le démon « domestique des demeures étrangères, l'es- « prit des eaux, la sorcière de Kieff, la fem- « me des ondes qui clignote, la maudite *Ba-* « *baïaga* [1], le serpent ailé et flamboyant, le cor-

[1] La *Babaïaga* reparaît souvent dans les traditions populaires de la mythologie slave. On la représente sous les traits d'une vieille femme édentée, ridée, affreuse. Elle recherche l'amour

« beau de fatal présage. Je me place entre toi
« et l'ogre, le magicien trompeur, le sorcier, le
« mage mauvais, l'aveugle voyant, la vieille à
« double vue. Par mes paroles formidables, sois,
« mon enfant, la nuit et le jour, dans l'heure et
« la demi-heure, dans la marche, dans le som-
« meil et dans la veille, garanti contre le pou-
« voir des esprits malins, contre la mort, la dou-
« leur et la calamité; sur l'eau, contre le nau-
« frage; dans le feu, contre la combustion.

« Quand viendra ta dernière heure, ressou-
« viens-toi, mon enfant, de notre tendre amour,
« de notre pain et de notre sel. Tourne-toi vers
« ta patrie glorieuse, salue-la sept fois; sept fois
« le visage sur la terre, dis adieu à tes parents,
« jette-toi sur le sol humide et endors-toi d'un
« sommeil paisible.

« Que ma parole soit plus forte que l'eau, plus
« haute que la montagne, plus pesante que l'or,
« plus dure que le roc, plus ferme qu'un cheva-
« lier armé, et si quelqu'un osait ensorceler mon
« enfant, qu'il soit englouti au delà du mont

des jeunes gens et poursuit avec un mortier et un pilon ceux qui lui résistent. Mais comme elle a aussi des ennemis qui la poursuivent, à mesure qu'elle court, elle efface derrière elle ses traces avec un balai.

« Arara, dans les précipices sans fin, dans la
« poix bouillante, dans le feu qui pétille;
« que ses sorcelleries et ses œuvres de magie
« soient à jamais impuissantes contre toi. »

Les Russes ont des conjurations du même genre contre la fièvre et la grêle, contre tous les désastres et tous les accidents.

Il existe encore parmi le peuple russe une quantité de chants religieux et mystiques, récits de miracles et d'apparitions surnaturelles, légendes de saints et de la Vierge, qui toutes expriment une tendre et naïve piété. Dans une de ces légendes, la Vierge s'adresse à la nation russe et lui annonce qu'il viendra un Dieu sans ame, l'antéchrist. Il tuera, dit-elle, les prophètes; le globe entier s'abreuvera de leur sang, puis on verra fondre un déluge qui durera trois mois et trois jours : et alors la terre sera pure comme le parchemin blanc, comme la coquille de l'œuf, comme une jeune fille sans tache.

Le globe cependant commence à pleurer devant Dieu, et dit que la lumière lui pèse et que l'humanité lui pèse encore plus. Dieu lui répond :

« Attends encore; peutêtre les pécheurs re-

« viendront-ils à moi avec un sincère repentir.
« S'ils reviennent, j'augmenterai l'éclat de la lu-
« mière; sinon, j'augmenterai la rigueur des
« peines éternelles. »

La Vierge touchée de compassion envers les pécheurs endurcis, intercède pour eux auprès de Jésus-Christ.

« Mon fils, lui dit-elle, Jésus-Christ, tsar du
« ciel, aie pitié de ton peuple, qui a beaucoup
« péché, aie pitié de lui par amour pour moi ! —
« Veux-tu donc, lui répond Jésus-Christ, que je
« sois crucifié une seconde fois pour ces mau-
« dits? Si tu le veux, je leur pardonnerai. »

A ces mots, la Vierge fond en larmes, et s'écrie :

« O mon fils ! tsar Jésus ! je ne pourrais pas
« te voir crucifier une seconde fois ! »

Le pécheur entend prononcer sa condamnation, et dit adieu au Paradis, à la sainte Vierge, aux saints, aux anges, et, ce qui est très caractéristique, au signe de croix, car le paysan

russe attribue au signe de la croix une merveilleuse efficacité.

Une partie de ces chants religieux est sans contredit l'un des monuments les plus précieux qui existe dans la poésie populaire. Ils remontent jusqu'au onzième siècle, jusqu'au règne de Wladimir le grand, et présentent le plus singulier mélange de paroles bibliques et de traditions nationales, d'images poétiques et de dogmes religieux. On y trouve de longues explications symboliques par demandes et par réponses, comme dans les anciens poëmes de l'Edda, et des idées de cosmogonie qui rappellent la mythologie indienne et la mythologie scandinave. Qu'il me soit permis de citer un fragment d'un de ces chants curieux, qui a pour titre : *Le Livre de la Colombe.*

« Au milieu de Jérusalem, devant le tsar David et son fils Salomon, on voit un nuage terrible qui s'avance de l'Orient; de ce nuage descend le livre de la colombe, le saint Évangile. Autour de ce livre se réunissent quarante tsars avec leurs fils, quarante princes, quarante papes, quarante diacres avec leurs fils et une quantité de gens du peuple. Personne n'ose

« s'approcher du livre, du livre de Dieu. Le tsar « s'en approche ; le livre s'ouvre devant lui. La « sainte Écriture se révèle à son esprit. Le tsar « Wladimir lui adresse des questions et lui dit : « Découvre-nous les secrets de Dieu et le prin- « cipe de la sainte vie russe. D'où vient la lu- « mière, le beau soleil et la jeune lune? D'ou « viennent les étoiles nombreuses, les nuits ob- « scures, les aurores de pourpre, les vents impé- « tueux? D'où vient la raison humaine? d'où « viennent nos pensées? D'où vient notre peu- « ple, nos os durs, notre corps et notre sang? »

Le livre répond :

« La blanche lumière vient de Dieu, le beau « soleil de la face de Dieu, la jeune lune de son « sein, les étoiles nombreuses de ses vêtements, « les nuits obscures de la paupière du Seigneur, « les aurores de pourpre de son regard, les vents « impétueux de son souffle. Notre raison vient « du Christ, du Christ le tsar des cieux; nos « pensées viennent des nuages du ciel, notre « peuple d'Adam, nos os durs de la pierre, nos « corps de la terre humide, notre sang de la mer « sombre. »

Wladimir continue ses questions, il demande quel est le premier tsar, et le livre répond :

« C'est le tsar blanc, défenseur de la foi. La « première ville, c'est Jérusalem ; le premier « fleuve, c'est le Jourdain. »

Il demande d'où vient la première herbe, et le livre de la sagesse répond :

« Pendant que le Christ montait au Calvaire, « sa mère, la sainte Vierge, se tenait sur la terre « humide, sanglotant et pleurant. De ses larmes « pures est née l'herbe qui pleure.

« La reine de tous les poissons, c'est la ba- « leine, parce que la terre repose sur le dos d'une « baleine, et que, si cet animal s'agite, toute la « terre tremble. »

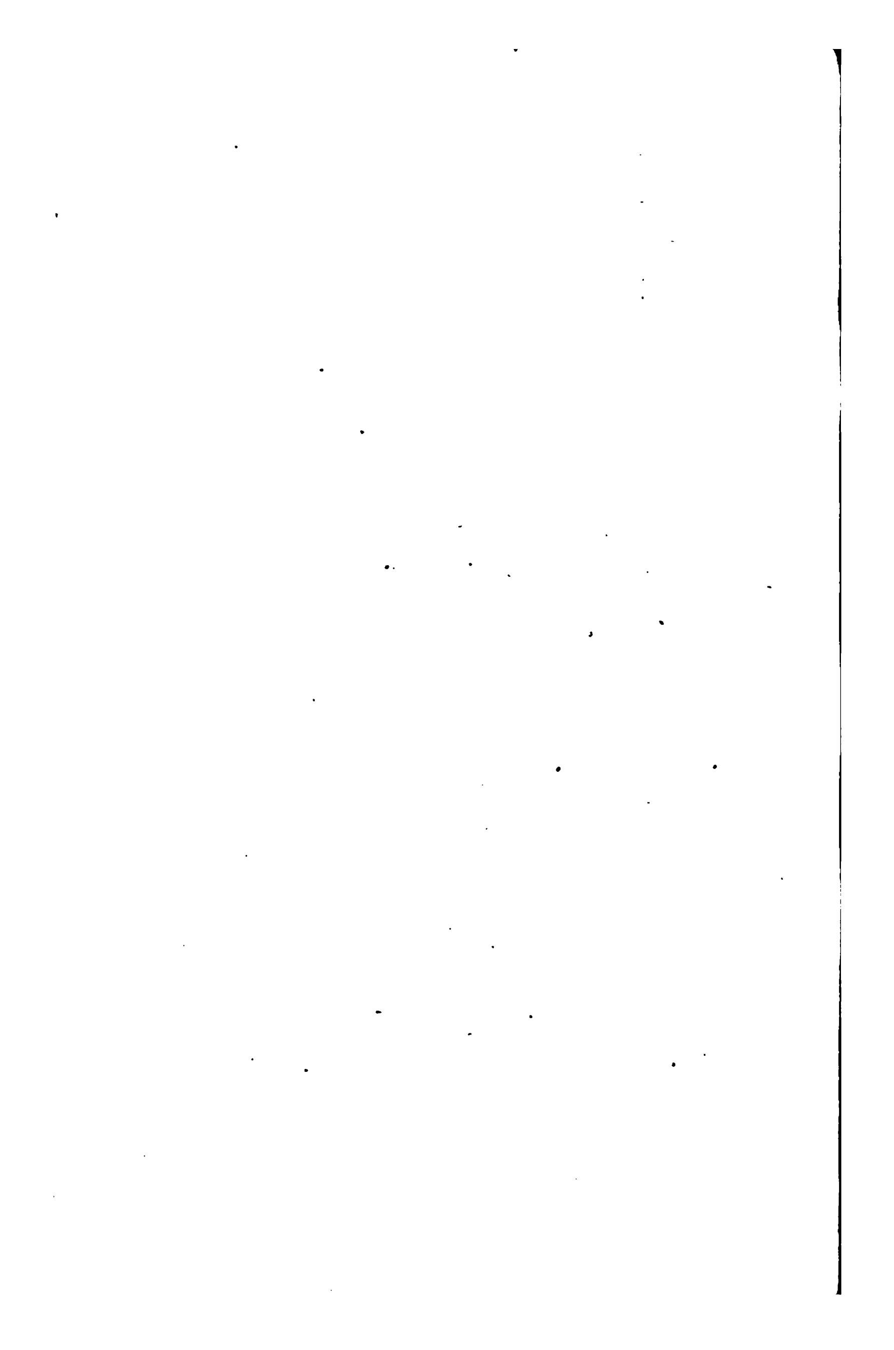
Ces poèmes, qui racontent en style si naïf les premiers miracles du christianisme, les premiers exploits des princes et des boyards, sont les annales du peuple russe, annales pieuses et attendrissantes qui souvent édifient son cœur, raffermissent son espoir, exaltent son sentiment national. Le pauvre aveugle, Homère des villages,

s'en va de porte en porte répéter ces vieux poèmes; le vieillard les redit pendant les soirées d'hiver à sa famille assemblée autour du lårge poêle; le jeune homme en fait résonner dans les fêtes les refrains les plus gais, en les accompagnant de sa balalaïka, et chaque évènement inattendu, chaque circonstance intéressante de la vie publique ou privée, en enfantent de nouveaux. Les simples gens de la campagne les composent eux-mêmes selon la nature de leur émotion. La joie ou la tristesse leur révèle l'accent harmonieux que l'on n'apprend ailleurs que par l'étude et la réflexion, et cet accent ébranle toutes les fibres de leur ame. Un jeune professeur de Moscou, M. Schewireff, à qui je dois les principaux documents que j'ai essayé de réunir dans cette esquisse, me racontait qu'un soir, passant dans un village de serfs, tout à coup son cocher s'arrête, descend de voiture, s'approche d'une maison d'où l'on entendait sortir une mélodie plaintive, puis revient s'asseoir sur son siège. Son maître lui demande ce qu'il a été faire dans cette maison, et le cocher lui dit : « Il y a là une pauvre fille qui a perdu son fiancé et qui déplore sa mort chaque jour : je suis allé la prier de se taire, car son chant me désole. »

O poésie du peuple ! vous êtes l'arbre merveilleux de la mythologie islandaise qui étend ses longs rameaux sur la source des Nornes, sur la source du passé, du présent et de l'avenir, et quiconque a reposé un instant sous cette ombre salutaire, quiconque a trempé ses lèvres à cette source vivifiante, ne s'en éloignera qu'à regret et voudra y revenir toujours.

—

LITTÉRATURE
MODERNE.



LITTÉRATURE MODERNE.

—

A AMÉDÉE PICHOT.

—

La race salve est la race la plus nombreuse que l'on connaisse. On l'a vue étendre ses conquêtes depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, depuis l'Elbe jusqu'au Kamtschatka; elle règne sur les rives de la mer Baltique, et se trouve encore dans les îles russes de l'océan Pacifique. Schlœzer dit qu'après les Arabes nul peuple n'a occupé une si vaste étendue de sol. Dans les premiers temps, il n'y avait vraisem-

blablement qu'une même langue pour les diverses tribus de cette immense peuplade ; puis par la séparation de ces tribus, par la différence des contrées où elles se sont installées, par leur contact avec les autres peuples, cette langue générale s'est peu à peu altérée, modifiée, et s'est divisée en plusieurs idiômes assez semblables encore dans leurs éléments essentiels, pour qu'on reconnaisse leur origine commune, assez distincts cependant l'un de l'autre pour former autant d'idiômes à part.

La langue russe se distingue entre ces divers idiômes par sa liberté de construction, ses nuances délicates et sa richesse. Elle joint à ses tendres diminutifs les expressions les plus fermes, les plus énergiques ; elle résonne comme une vague en courroux qui se brise sur les rochers, et soupire comme une branche de saule flottant au bord du lac. Ses mots impératifs ont un mâle et austère accent, et ses paroles d'amour s'exhalent comme le souffle caressant de deux lèvres pures. Je me rappelle encore le charme que j'éprouvais dans le temps où je commençais l'étude de cette langue ; douce étude malheureusement trop vite interrompue. Après avoir traduit quelques pages de Derjavin ou de Pousch-

kin, je m'en allais rêveur dans les rues de Helsingfors ou de Pétersbourg, faisant résonner à mon oreille les mots les plus doux que je venais d'apprendre, et c'était pour moi une suave musique. Quand je voyais se dérouler devant mes yeux les flots argentés de la Baltique, je leur adressais le poétique salut de Sagoskin :

Goi thi more, more sine,

et quand je voyais apparaître une de ces fraîches beautés du Nord, avec leurs longues tresses de cheveux blonds, et leurs yeux bleus, limpides comme l'azur du ciel, il me semblait que pour rendre hommage à la mâle et mélancolique expression de leurs regards, on n'aurait pu trouver dans aucune langue des paroles plus mélodieuses que celles de la langue russe.

« Cette langue, dit le savant Schaffarik, est d'une richesse extraordinaire. Elle a emprunté à des idiômes primitifs une partie de ses mots radicaux, et en possède un plus grand nombre que les autres dialectes slaves. Ces expressions, qu'elle prenait çà et là à mesure que le peuple en avait besoin, elle se les est complètement appropriées; elle s'est enrichie, sans porter at-

teinte à son originalité. Comme les autres idiômes slaves, elle est souple et mobile, elle intervertit à volonté l'ordre habituel des mots, pour faire mieux ressortir l'effet d'un sentiment, d'une idée; elle supprime, s'il le faut, les pronoms personnels, pour donner à ses phrases plus d'énergie; par ses différentes formes de verbes, par ses *préfixes* et ses *affixes*, elle retrace brièvement les nuances les plus délicates de la pensée [1].

Cette langue si forte, si belle, a été longtemps négligée par les écrivains. L'église russe ayant adopté l'usage du vieux slavon, la véritable langue russe est restée ignorée au sein du peuple : il n'y a pas plus d'un siècle qu'elle est devenue une langue littéraire. Mais ce long oubli même lui a été utile. Son isolement et son obscurité l'ont préservée de la contagion d'une mode étrangère, du pédantisme des écoles, de l'affec-

[1] Voici quelques exemples de cette abondance d'expressions. Le mot *vet*, qui signifie parler, n'a pas moins de cent trente-sept dérivés; le mot *mal*, qui est la racine de *malvi* (petit) en a cent soixante-onze. Du substantif *dom*, maison, on fait *domischtsche*, grande maison mal bâtie; *domik*, jolie petite maison; *domischko*, étroite et laide habitation. Les verbes ont quatre formes de conjugaison différentes, et chacune de ces formes leur donne une autre signification : ainsi, *koloti* signifie battre; *kolnuti*, battre une fois; *kolivati*, battre souvent; *kolotor*, se battre soi-même.

tation des beaux esprits. Elle est restée intacte au milieu de la nation qui la gardait comme un inaltérable héritage; elle s'est développée lentement, comme une plante vigoureuse qui plonge et étend ses racines dans les entrailles de la terre, jusqu'à ce que vienne le jour où elle puisse élever au dessus du sol qui l'a nourrie, sa tige féconde et ses rameaux pleins de sève.

L'histoire littéraire de Russie se divise en quatre époques caractéristiques.

Le première embrasse un espace de plus de neuf siècles, depuis les faits positivement connus de l'empire russe, jusqu'au règne de Pierre le grand.

La seconde s'étend du règne de cet empereur, jusqu'à celui d'Élisabeth (1741) où apparaît Lomonosoff.

La troisième nous conduit à Karamsin le réformateur de la langue.

La quatrième est l'époque actuelle.

En tête de la première apparaît Wladimir le grand, qui, vers la fin du x[e] siècle, introduisit le christianisme dans ses états, fonda des écoles, appela les artistes de Constantinople pour déco rer l'église du Kieff. Ce prince avait l'amour des lettres et de la poésie; son souvenir s'est perpé-

tué de siècle en siècle dans le cœur de la nation russe. Son nom se retrouve dans une quantité de chants populaires, de légendes merveilleuses, que le paysan répète encore à son foyer. C'est le chevaleresque Arthur, c'est le preux et vaillant Charlemagne de l'empire russe.

De cette époque date la traduction de la Bible par saint Cyrille et le poème d'Igor, véritable épopée nationale, premier chant de deuil et de victoire d'un peuple de soldats.

Jaroslav, fils de Wladimir, qui monta sur le trône en 1019, poursuivit avec un noble zèle l'œuvre de conversion et de civilisation entreprise par son père. Il envoya à travers ses domaines des prêtres chargés de propager l'enseignement du christianisme. Il fonda à Novogorod un séminaire pour trois cents ecclésiastiques, et fit continuer la traduction des saintes écritures. Enfin, il composa un recueil des lois et statuts de ces états. Au point de vue philosophique et historique, ce recueil est l'un des monuments les plus anciens qui existent en langue russe.

Sous le règne de ses successeurs, Wladimir Monomachus et Constantin Wsewolodowitch, le clergé traduisit du grec plusieurs ouvrages

religieux; un moine de Kieff, le célèbre Nestor, écrivit les premières annales de la Russie; un autre ecclésiastique, Bazilius, fut le chroniqueur naïf des évènements de son temps, et l'abbé Daniel raconta, au commencement du XIIe siècle, son voyage en Palestine.

Mais voilà qu'au XIIIe siècle les princes russes tombent sous la domination des Tartares Mongols, et cette domination violente, sauvage, qui dura plus de deux siècles (de 1238 à 1462), anéantit toute trace de culture intellectuelle. Les Tartares incendiaient les villes, détruisaient les manuscrits, et dans leur barbare fureur, ne conservaient quelque respect que pour les cloîtres. Les cloîtres seuls gardèrent alors un reste de savoir et une pâle lueur d'érudition scholastique.

En échappant, vers le milieu du XVe siècle, à ce long et désolant vasselage, les princes russes essayèrent de donner à leur pays un nouvel essor intellectuel. Iwan IV fonda des écoles dans les principales villes de ses états; et, en 1564, l'imprimerie fut introduite à Moscou. Quelque temps après, Kieff fut doté d'une université; Boris Godounoff envoya quinze jeunes gentilshommes étudier dans des écoles étrangères, et les princes

de la maison de Romanoff montrèrent le même zèle pour le progrès et la propagation des lettres. Alexis et Fedor préparèrent par leurs institutions le règne glorieux de Pierre le grand.

Cependant le peuple, si longtemps opprimé et privé de toute instruction, était trop arriéré pour pouvoir suivre, même de loin, le mouvement scientifique qui, à cette époque, illustrait déjà tant d'autres contrées. Il emprunta ses premiers éléments de littérature au pays qui était le plus près de lui, à la Pologne.

Plusieurs écrivains russes imitèrent la poésie polonaise. Des sociétés d'étudiants s'en allaient de ville en ville jouer des drames religieux traduits du polonais, et la première pièce de théâtre qui succéda à ces œuvres, si recherchées alors et si oubliées aujourd'hui, était une traduction d'une comédie française: *le Médecin malgré lui*, de Molière [1].

A travers cette triste et stérile époque, on distingue cependant çà et là quelques livres qui méritent d'être notés: tel est, par exemple, un récit de voyage dans l'Inde, écrit par un marchand de Twer; un autre voyage en Syrie, en

[1] Cette pièce fut jouée, en 1676, devant le tsar Fedor, frère de Pierre le grand.

Palestine et en Egypte, publié par deux négociants de Moscou, et le *Journal de l'Ambassade en Chine*, de Feodor Baïkoff.

En même temps, les moines continuaient, dans le silence des cloîtres, la chronique de Nestor, et en commençaient d'autres. Ils écrivirent aussi, dans un style sec et sans animation, mais avec une scrupuleuse exactitude, plusieurs biographies de princes, qui sont aujourd'hui d'utiles documents.

L'imprimerie de Moscou et celles qui, vers la fin du XVIe siècle, furent établies dans d'autres villes de la Russie, étaient presque exclusivement employées à publier des ouvrages de théologie en grec et en latin. Pour doter sa nation d'un vrai livre russe, Pierre le grand fut encore forcé d'avoir recours à l'industrie étrangère. Il accorda pour quinze ans un privilège d'imprimeur à un Hollandais, fit fondre des caractères, et le premier ouvrage imprimé en lettres russes, parut à Amsterdam en 1699.

Pierre voulait, par tous les moyens possibles, donner le goût des arts et des lettres à la nation russe, l'éclairer, la civiliser. Il fit traduire, dans ce but, un grand nombre d'ouvrages français, anglais, allemands, hollandais. Mais là se bor-

nait son pouvoir. Lui qui créait à la fois tant de choses, une armée et une administration, une marine et des villes, ou pour mieux dire un peuple et un empire, il ne put faire naître une seule œuvre littéraire originale. Presque tous les écrivains de son temps ne furent que de pâles traducteurs.

Tandis que, dans leurs tentatives littéraires, les Russes se livraient ainsi à l'imitation de la Pologne et de la France, au nord de l'empire, sur les rives de la mer Glaciale, un enfant apparut qui devait, par ses essais de poésie, par ses dissertations de savant, éveiller un sentiment de nationalité : c'était Lomonosoff, fils d'un pauvre pêcheur du gouvernement d'Archangel. Dès les premières années de son enfance, il passait ses journées à seconder les rudes travaux de son père ; mais, le soir, le sacristain du village lui enseignait à lire, et la lecture de la Bible, la poésie des psaumes, imprimèrent un merveilleux élan à sa pensée. Quelques personnes, frappées de la vivacité de son intelligence, l'encouragèrent dans ses efforts. Avec leur appui, il partit pour Moscou, trouva dans cette ville de nouveaux protecteurs qui lui donnèrent les moyens de poursuivre ses études

à Pétersbourg, à Kieff, et de voyager en Allemagne. De retour dans sa patrie, après avoir parcouru avec fruit la Hollande et les divers états germaniques, il obtint une place honorable, et resta toute sa vie dévoué aux travaux de la science.

Le recueil de ses œuvres, publié par l'académie des sciences de Pétersbourg, annonce une étonnante variété d'études. On y trouve des récits d'histoire et des traités de chimie, des dissertations sur la rhétorique et sur l'électricité, l'éloge de Pierre le grand et la description d'une comète, une grammaire russe et une introduction à la science métallurgique.

Dans la collection de ses poèmes, il y a des tragédies, des héroïdes, des épîtres, des idylles et des odes, les unes traduites littéralement, d'autres imitées du grec ou du français, d'Anacréon ou de J. B. Rousseau. Ses tragédies sont froides et monotones, ses poésies lyriques sont souvent trop pompeuses et trop emphatiques. Mais Lomonosoff fut le premier qui, par ses leçons d'art et de critique, ouvrit la voie littéraire aux écrivains de sa nation, et le premier qui, malgré ses défauts, fit sentir dans ses vers la beauté d'une langue jusque-là si négligée.

Les Russes l'ont surnommé le père de leur poésie, et la postérité a confirmé ce nom.

De son temps vivaient Sumarokoff et Cheraskoff, inépuisables auteurs d'une quantité de tragédies, d'odes, d'épîtres fort admirées de leurs contemporains, fort peu lues aujourd'hui; Bagdanowitsch, qui écrivit avec une certaine grace de sentiment un petit poème intitulé *Psyché*; Chemnitzer, à qui l'on doit un bon recueil de fables, et Derjavin, que la Russie cite encore comme un de ses plus grands poètes. Il naquit à Kasan, le 8 juillet 1743, entra à l'âge de dix-sept ans au service militaire, et se signala par son instruction. En 1774, il faisait partie du corps d'armée qui fut envoyé contre Pugatscheff. Dix ans après il obtint le titre de conseiller d'état, et Catherine, qu'il avait pompeusement chantée, le nomma président du collège de commerce. Ses odes, qui ont fait sa réputation et sa fortune, sont des œuvres d'art patiemment élaborées. On y trouve peu de naturel et d'abandon, mais elles ont un accent solennel, et souvent elles saisissent l'esprit du lecteur par de grandes et fortes pensées exprimées en très beaux vers. Son ode à Dieu a eu, s'il faut en croire ce qu'en racontent les biographes du poète, un

merveilleux succès, et son ode sur la mort du comte Metschersky est une belle et imposante composition.

La plupart des œuvres qui, à cette époque, enrichirent la littérature russe, étaient encore des œuvres d'imitation ou de traduction. La Russie, éloignée pendant plusieurs siècles du mouvement intellectuel des autres nations, était pressée de les rejoindre. Elle franchissait dans une enjambée la rêveuse et poétique phase du moyen-âge, et arrivait sans transition aux amours mythologiques du XVIII[e] siècle, à la philosophie haineuse et railleuse des encyclopédistes, au style galant et maniéré des poètes du règne de Louis XV. Pour satisfaire à son avide curiosité et se composer en peu de temps un bagage littéraire, elle se hâta de traduire tout ce qui, dans une contrée étrangère, jouissait de quelque renom, tout, depuis Homère jusqu'à Dorat, et depuis Sénèque jusqu'à Helvétius. En 1756, un théâtre fut établi à Pétersbourg; en 1759, on en vit s'élever un autre à Moscou, et, pour donner un répertoire à ces deux théâtres, on traduisait Molière comme on traduit aujourd'hui M. Scribe. Les plus hardis et les plus forts tâchaient de s'élever de la traduction littérale à

l'imitation libre. Il est facile de reconnaître l'imitation des écrivains étrangers dans les poésies même de Lomonosoff et de Derjavin, et Catherine la Grande, si satisfaite de Voltaire, si indulgente pour Diderot, si désireuse de paraître instruite et lettrée dans ses coquettes réunions de l'Ermitage, Catherine ne contribua pas peu, par ses goûts et par ses encouragements, à propager autour d'elle l'étude et l'imitation de la littérature étrangère. Les premières gloires littéraires de la Russie se rattachent du reste à son règne. Elle sut apprécier le génie de Lomonosoff, récompenser généreusement celui de Derjavin, et elle vit poindre celui de Karamsin.

Karamsin naquit en 1765, et fut élevé à Moscou dans la maison d'un professeur allemand. Il entra tout jeune au service militaire, puis le quitta bientôt pour suivre sa vocation scientifique. Après avoir fait un voyage d'études et d'observations dans diverses contrées de l'Europe, il revint à Moscou et y fonda un journal littéraire qui eut du succès et exerça de l'influence[1]. Plus tard, il en publia un autre sous le titre du

[1] Le premier journal russe fut fondé, en 1775, par l'allemand Muller, qui l'employa presque exclusivement à traiter des questions historiques.

Messager européen, dans lequel il annonçait déjà plus de savoir sérieux et une plus grande maturité d'esprit. Ces deux essais lui avaient acquis un renom honorable. Il les abandonna pour se livrer tout entier à son Histoire de Russie, et cet ouvrage l'a placé au premier rang des écrivains.

Les Russes parlent de Karamsin avec enthousiasme; ils admirent non seulement l'étendue de ses recherches, la justesse de son esprit, mais la rare beauté de son style, qu'ils considèrent comme un modèle. Un des hommes que j'ai été le plus heureux de rencontrer à Pétersbourg, le prince Wiasemsky, qui lui-même mérite d'être cité parmi les poètes distingués de sa nation, me disait un jour : « L'ouvrage en prose le plus estimé dans notre langue, la pierre fondamentale et angulaire de notre littérature, est l'*Histoire de Russie* de Karamsin. La langue russe lui doit ce qu'elle est. Ses formes abstraites et poétiques, sa couleur, ses nuances, son génie, c'est lui qui nous les a révélés à la suite d'un long labeur guidé par un goût sûr et vrai, par un instinct admirable des sympathies de la nation, et par une grande modération. Quelques critiques l'ont accusé de dénaturer, et, si je puis m'expri-

mer ainsi, de dénationaliser notre langue en y faisant entrer une phraséologie étrangère, en y mêlant des gallicismes. Karamsin, avec sa large intelligence, ne pouvait agir autrement. Il lui fallait de nouvelles expressions pour exprimer de nouvelles idées. Une fois entrés dans la famille européenne, nous devions parler la langue de l'Europe, et ajouter plusieurs pages à notre dictionnaire.

« La preuve que les innovations de Karamsin étaient justes et nécessaires, c'est qu'elles ont été adoptées et sanctionnées par le temps, et, pour me servir de la spirituelle expression du prince Kozlowski : Autrefois nous parlions russe, à présent nous parlons la langue de Karamsin.

« La vie toute littéraire de cet écrivain a été pour nous un enseignement moral et intellectuel de la plus grande importance. Son ame à la fois candide et ardente, son caractère noble et indépendant, sa bienveillance inaltérable, la simplicité de ses mœurs et de ses relations sociales, donnaient un charme de plus à son talent, et se reflétaient dans ses écrits comme dans un miroir fidèle. Ses leçons et son exemple, sa vie et ses œuvres, formaient en lui un tout d'une harmonie parfaite. Son travail historique, inter-

rompu par une mort prématurée, a le grand mérite de nous avoir révélé à nous-mêmes les époques inconnues de notre existence, de nous avoir fait retrouver une vie et une partie dans notre passé. C'est lui qui a porté la lumière dans le chaos de nos annales les plus reculées; c'est lui qui a éveillé cet esprit de recherches et d'investigations critiques qui distingue aujourd'hui plusieurs de nos jeunes écrivains, ceux qui se sont formés à son école et lui sont restés fidèles, et ceux qui, par un ambitieux esprit d'opposition, ont voulu se créer un système à eux. Comme il l'a lui-même annoncé dans l'introduction de son ouvrage, il a rendu service à ses juges les plus sévères et à ses détracteurs, car il leur a aplani les difficultés les plus ardues des explorations historiques. »

Sous les successeurs de Catherine, la littérature russe a pris un rapide développement. Le relevé des catalogues bibliographiques en offre une preuve mathématique. En 1787, on ne comptait pas plus de 4,000 ouvrages en langue russe et slavonne. En 1818, ce nombre était doublé. Deux ans après, on publiait en Russie 3,800 livres, dont 800 traduits du français, 483 de l'allemand, et 100 de l'anglais. Mais c'est là, il faut

le dire, une année unique dans les fastes de l'imprimerie russe. En 1824, elle ne publia que 264 ouvrages ; en 1831, elle en a inscrit dans ses catalogues 479. Enfin, depuis le commencement de ce siècle, le terme moyen de ses publications, y compris les œuvres originales et les traductions, est environ de 400 : c'est bien peu si l'on compare ce chiffre à celui de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre ; c'est énorme si l'on songe à ce qui paraissait en Russie il y a cinquante ans.

En examinant ces diverses publications, il serait difficile de leur assigner , dans les manifestations de l'esprit moderne, un caractère distinct. « Notre littérature, me disait un écrivain russe, n'a pas une de ces physionomies originales et fortement marquées qui puissent s'encadrer dans une définition spéciale. C'est principalement une littérature d'imitation, et parfois une littérature d'instinct, l'expression non de la société, mais de quelques individualités, de quelques élus, qui, se détachant de la foule, ont devancé leur époque, et préparé eux-mêmes avec spontanéité et de prime abord leurs moyens de succès, leur langue et leur public. Nos grands écrivains ont de l'analogie avec nos grands sou-

verains, réformateurs, législateurs et conquérants. Lomonosoff, Karamsin, Pouschkin, n'ont été ni une suite, ni une conséquence de leurs devanciers. De même Pierre Ier et Catherine la Grande, ou Catherine *le Grand*, comme l'appelait le prince de Ligne, ont été de ces accidents heureux qui font la fortune des nations. »

Pendant mon séjour en Russie, j'ai tenté de pénétrer, autant que mon ignorance me le permettait, dans le mouvement et dans les tendances de cette littérature. J'ai interrogé successivement les hommes qui la connaissent le mieux, ceux qui y occupent par leurs travaux un rang honorable, et ceux qui la jugent à l'écart sans se mêler à ses luttes, sans entrer dans ses rivalités. Grace à l'obligeance parfaite avec laquelle ils ont accueilli mon désir de m'instruire et aux leçons qu'ils m'ont eux-mêmes données, je puis essayer de retracer ce qu'il y a de plus saillant dans cette littérature.

De même que la littérature allemande, suédoise, c'est dans la poésie lyrique surtout, que la littérature russe est attrayante à voir et intéressante à étudier. Les poètes les plus illustres de cette contrée sont des poètes lyriques, et ceux d'un ordre inférieur ont tous plus ou moins de

mouvement lyrique dans la pensée et dans la forme. Cette qualité tient au caractère même du peuple russe et au génie de sa langue. Il y a du lyrisme dans l'ame de cette nation et dans son histoire, de l'enthousiasme et de la foi dans les belles pages de sa littérature comme dans les plus grandes phases de son existence nationale.

Les Russes ont la prétention d'agir spontanément dans les circonstances décisives, de se laisser entraîner par leur fidélité pour leurs maîtres ou par leur foi religieuse; ils ne veulent pas qu'on leur attribue dans la marche des évènements politiques une arrière-pensée ou une préméditation, et ils retracent en termes très poétiques ces habitudes de dévouement et de spontanéité: « La plupart de nos œuvres, me disait l'un d'eux, ne sont que des improvisations. Dieu parle en nous, et nous chantons et nous marchons au sacrifice ou à la victoire, sans calculer ce qui pourra en advenir. Frères cadets dans la famille européenne, nous n'avons point connu, comme nos aînés, les épreuves du moyen âge. Nous sommes nés à une époque où tout était organisé; force nous fut de prendre les choses telles qu'elles avaient été faites sans nous. C'est un mal sous le rapport de notre nationalité, qui a du né-

cessairement se façonner à l'imitation de l'étranger et se plier à des formes parfois contraires à notre élément; c'est un bien par la célérité de notre action. La vie est courte, et quand on n'a pas pu se lever aux rayons de l'aube pour préparer soi-même l'œuvre de la journée, il est bon en se levant à midi de trouver la besogne déjà très avancée.»

Les Russes ont des poèmes épiques, des comédies, des tragédies, mais ils n'ont, à vrai dire, ni drames, ni épopées. Leurs pièces de théâtre ne sont, de leur aveu même, que des œuvres factices embellies avec un certain art, des mosaïques, des marqueteries qui parfois ne manquent ni d'élégance, ni d'éclat, mais qui n'offrent rien de monumental. A voir ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, il semble qu'ils ne sont pas doués du génie inventif et de la faculté de création. Leurs romans sont, pour la plupart, faiblement tissus et peu dramatiques. Pouschkin est, de tous leurs écrivains, celui qui avait le plus de force de conception et le plus d'habileté à mettre en scène des personnages, à nouer des évènements. Il n'a produit aucun roman complet, mais quelques unes de ses nouvelles sont pleines d'intérêt et annoncent une rare connaissance du cœur hu-

main. C'est à lui aussi que les Russes doivent leur meilleur drame historique, le drame de *Boris Godounoff*, calqué pour la forme sur le théâtre de Shakspeare, mais empreint d'une vive couleur nationale. C'est de l'histoire mise en scène, et, comme l'époque qu'il dépeint, les personnages qu'il représente ont un caractère éminemment dramatique, le poète, pour donner cette qualité à son œuvre, n'a pas eu besoin d'amplifier l'histoire, il en a fait seulement ressortir quelques détails encore obscurs et l'a colorée avec art.

Les meilleures comédies russes qui aient paru jusqu'à présent ont une tendance satyrique et touchent à la politique. Von Wisin a fait, dans une de ses comédies, une vive critique de l'éducation, des préjugés et des abus de pouvoir des petits gentilshommes de province, de ces despotes de village qui croupissent dans l'ignorance et s'abandonnent sans réserve à leur caprice vulgaire ou à leur passion brutale. Kapinst, dans sa comédie intitulée *la Chicane*, a fait une énergique peinture des actes de vénalité, des exécutions arbitraires qui souvent se cachent, en Russie, sous le voile de la justice et que tout homme honnête doit flétrir de son mépris, et

tout écrivain courageux signaler à l'animadversion du public.

Récemment Gogol a exposé sur la scène les calculs scandaleux et les ridicules qui entachent encore la plupart des administrations de l'empire. Cette pièce acerbe, pleine de vérité et pétillante d'esprit, a obtenu un grand succès. Nous ferons observer en passant que ces procès publics intentés par des écrivains aux vices des fonctionnaires, que ces pièces, qui devaient nécessairement froisser beaucoup de vanités et soulever de nombreuses récriminations, ont été non seulement tolérées, mais encouragées et protégées par le gouvernement. Ainsi la Russie n'est pas entièrement privée d'une certaine publicité, et il est permis à ses écrivains de penser tout haut quand ils attaquent des abus administratifs et les signalent de bonne foi à la vindicte publique. Gribogiedoff, qui a été massacré par la populace de Tehéran, où il remplissait les fonctions de ministre plénipotentiaire russe, a écrit aussi une comédie satyrique un peu exagérée, mais vive et piquante, où il raille avec gaité les formes prétentieuses des salons de Moscou.

Parmi les poètes les plus distingués de cette époque, il faut citer en première ligne Jou-

kowsky, auquel la Russie doit une quantité d'excellentes imitations ou traductions des principaux poètes d'Allemagne et d'Angleterre. Personne ne manie mieux que lui la langue et les vers russes ; il a fait connaître à son pays, par une élégante et fidèle interprétation, Goethe, Schiller, Byron, Walter Scott, Thomas Moore. Tous ces poèmes, empruntés à un idiôme étranger, ont dans le travail intelligent de Joukowsky une saveur particulière et pour ainsi dire un parfum de poésie originale ; il a lui-même composé aussi plusieurs morceaux mélodieux et tendres, expression d'une ame pure et d'un noble caractère. Ses ballades ont une grande popularité, ses hymnes guerriers ont un accent élevé et solennel, son vers est sonore et harmonieux, son expression énergique et vraie. Ses descriptions champêtres prouvent qu'il a étudié la nature en peintre et l'a comprise en poète. Sa prose est après l'histoire de Karamsin, celle qui offre le plus de qualités classiques. Kryloff est le patriarche actuel de la littérature russe ; on vient de célébrer le cinquantième anniversaire de son existence littéraire. Ses fables lui ont acquis une grande célébrité. Finesse d'observation, malicieuse bonhomie, sentences proverbiales,

images simples et naturelles, voilà ce qu'on aime à rechercher, ce qu'on trouve à chaque page dans ses œuvres, ce qui le distingue entre tous les poètes modernes de la Russie. Plusieurs autres écrivains se sont du reste fait remarquer dans ce pays par le même genre de composition. Il y a dans l'esprit du peuple russe un penchant inné pour l'allégorie et la parabole. Un grand nombre de ses proverbes traditionnels pourraient servir de canevas aux fabulistes.

Baratinski a publié plusieurs nouvelles poétiques qui décèlent un esprit fin, délicat, et un grand talent d'analyse et d'observation. Il excelle à présenter une idée métaphysique et abstraite sous une forme élégante et poétique. Son talent n'est ni aussi varié, ni aussi souple et abondant que celui de Pouschkin, mais il a plus d'une fois exprimé dans ses odes, dans ses chansons et ses élégies, ces pensées de l'ame qui émeuvent et entraînent le lecteur.

Kamakoff est un poète dramatique et lyrique; c'est à Paris qu'il a écrit sa première tragédie, *Jermak, ou le Conquérant de la Sibérie*. Plus tard il a composé divers chants lyriques pleins de verve, d'originalité, et animés par un noble et grand sentiment de patriotisme. Son

patriotisme repose sur une croyance nationale, historique, religieuse, qui réunit les traditions du passé au devoir du présent et aux espérances de l'avenir. Il parle de son pays avec un pieux enthousiasme et sait rendre justice à la gloire et aux qualités des peuples étrangers. On m'a cité de lui deux pièces que je suis heureux de reproduire ; elles donneront une idée de tout ce qu'il y a d'élevé dans la nature de ce jeune poète.

LA RUSSIE.

« Sois fière, t'ont dit les flatteurs, terre au « front couronné, terre d'acier inflexible, toi « qui de ton glaive a conquis la moitié du monde. « Il n'est pas de borne à tes domaines, et le sort, « esclave de tes volontés, s'empresse d'obéir à « tes ordres suprêmes. Ils sont beaux, les orne- « ments de tes steppes ; la cime de tes monta- « gnes s'élève jusqu'au ciel, et tes lacs sont « comme des mers. N'y ajoute pas foi, ne les « écoute pas, ne sois pas fière. N'importe que « les eaux profondes de tes rivières soient sem- « blables aux eaux bleues de la mer, que les « flancs de tes montagnes soient pleins de pierres « précieuses, et que le sol de tes steppes soit

« fertile en moissons; n'importe que devant ton
« éclat souverain le peuple baisse les yeux avec
« crainte, et que ces mers de leur bruissement
« incessant te chantent un hymne glorieux; n'im-
« porte que tes foudres aient jeté de toutes parts
« un orage sanglant, ne sois pas fière de toute
« cette puissance, de toute cette gloire, de tout
« ce néant. Rome, la grande reine des sept col-
« lines, a été plus redoutable encore que toi;
« Rome, cette chimère réalisée des forces de fer
« et d'une volonté sauvage. Il était tout-puissant,
« le glaive qui étincelait entre les mains des Tar-
« tares, et la reine des mers occidentales était
« toute ensevelie dans des amas d'or; et aujour-
« d'hui où est donc Rome, où sont les Mongols?
« Et Albion tremblant sur l'abyme ouvert devant
« elle, forge des pièges impuissants, étouffant
« dans sa poitrine le cri avant-coureur de la
« mort. Tout esprit de présomption est infruc-
« tueux, l'or n'est pas sûr, l'acier est fragile, il
« n'y a de fort que le monde des idées saintes,
« il n'y a de puissant que la main qui prie, et ton
« héritage, à toi, ta mission, le lot qui t'a été
« décerné par la main de Dieu, c'est de conser-
« ver pour le monde la richesse des grands sa-
« crifices et des œuvres pures, de conserver la

« sainte fraternité des nations, le vase vivifiant
« de l'amour, les trésors d'une foi ardente, la
« vérité et une justice pure de sang. Tout ce qui
« sanctifie l'esprit est à toi, tout ce qui fait en-
« tendre au cœur la voix des cieux, et tout ce
« qui recèle en soi le germe de l'avenir. Oh!
« souviens-toi de ta haute mission, réveille le
« passé en ton cœur, et interroge en lui l'esprit
« de la vie qui y est mystérieusement caché.
« Prête l'oreille à cette voix, et embrassant tous
« les peuples de ton amour, dis-leur le mystère
« de la liberté et verse sur eux les rayons de la
« foi. C'est alors qu'enveloppé d'une gloire mer-
« veilleuse, tu t'élèveras au dessus de tous les
« fils de la terre, comme s'élève la voûte azurée
« du ciel, cette demeure transparente du Très-
« Haut.»

SUR LES SLAVES.

« Tu as posé bien haut ton nid, aigle des Sla-
« ves, du Nord tu as largement étendu tes ailes,
« tu t'es élancé bien haut dans les cieux? Plane,
« mais dans l'océan azuré de la lumière où ta
« poitrine puissante est réchauffée par le souffle
« de la liberté, n'oublie pas tes jeunes frères;

« porte tes regards sur les plaines du midi et sur
« l'occident lointain. Il y en a beaucoup (de tes
« frères) là où roule le Danube, là où les nues
« ont couronné les Alpes, dans les flancs des
« rochers, dans les sombres Carpathes, dans les
« déserts et les bois du Balkan, sous la domina-
« tion des Teutons et dans les chaînes des Tar-
« tares. Ils t'attendent, tes frères captifs ; quand
« pourront-ils entendre ton appel ? Quand vien-
« dra le jour où tu étendras tes ailes protectrices
« sur leurs têtes fatiguées ? Oh ! souviens-toi
« d'eux, aigle du Nord ; envoie-leur ton cri so-
« nore, et que dans la nuit de leur esclavage la
« brillante lumière de ta liberté et de ta félicité
« les console. Nourris-les de la nourriture de
« l'ame, de l'espoir de meilleurs jours, et ré-
« chauffe de ton amour ardent le cœur de tes
« frères. Ce jour viendra. Leurs ailes se relève-
« ront, leurs griffes pousseront ; ils jetteront un
« cri, et de leur bec de fer ils briseront les
« chaînes de la violence. »

Parmi les écrivains dont les œuvres ont dans les derniers temps occupé l'attention du public russe, nous devons nommer encore Jasikoff, remarquable par son style mâle et vigoureux ;

Benediktoff, dont on recherche les tendres et faciles inspirations; Wenevitinoff, doux et aimable jeune homme enlevé par une mort prématurée à ses fraîches et touchantes rêveries, à ses accords mélancoliques, à l'affection d'un frère qui le pleure sans cesse, le prince Wiasemsky, que nous avons déjà cité, homme du monde spirituel et attrayant, voyageur instruit, critique fin et habile, poète rêveur, sensible et insoucieux de ses succès.

Deux femmes se sont fait aussi un nom dans ces nouvelles pléiades poétiques. L'une est Mme Pawloff, de Moscou, qui écrit avec une incroyable facilité, et quelquefois avec une certaine élévation d'esprit, en russe, en français, en allemand; l'autre est la comtesse Rostopschin, jeune femme gracieuse, muse charmante.

La prose est encore peu cultivée en Russie. Un écrivain de Pétersbourg à qui j'en demandais la cause, me répondit :

« Les ouvrages en prose exigent du temps, de l'étude, de la persévérance, et parmi nous il y a peu d'hommes de lettres proprement dits; la plupart de ceux qui écrivent et publient des livres suivent en même temps la carrière des armes ou de l'administration. Pour eux le travail littéraire

n'est souvent qu'une distraction. Leur muse est une nymphe légère qu'ils vont consulter au crépuscule du soir après avoir satisfait aux devoirs de la journée. Notre littérature et notre société n'exercent pas l'une sur l'autre l'action que l'on remarque ailleurs. Nous avons peu d'artistes et beaucoup d'amateurs; il n'y a pas vingt-cinq ans que l'élément industriel de notre littérature était entièrement nul. On ne gagnerait rien ou presque rien à faire des livres; à présent on commence à reconnaître que ce travail peut devenir un assez bon métier. Si c'est là un progrès, bientôt nous serons en pleine voie de progrès. »

Après Karamsin et Joukowski, les premiers écrivains en prose de la Russie, il lui reste encore quelques hommes dignes à plusieurs égards d'être mentionnés : tel sont entre autres Mourawieff, Batuschkoff, Sagoskin, qui le premier a introduit dans les salons russes le roman composé d'après des traditions nationales, le prince Odojewsky, auteur de plusieurs nouvelles élégantes, poétiques, pleines d'intérêt; Pawloff qui, par l'éclat de son style, par ses images nuancées, a mérité d'être appelé le Balzac de la Russie; le comte Sollagouba, qui, tout jeune encore, s'annonce avec une verve originale, et

Bulgarin, dont on a traduit en français plusieurs romans de mœurs très curieux à lire.

En terminant cette rapide énumération d'écrivains, nous devons au gouvernement russe un éloge qu'on lui accorde rarement. On sait fort bien que ce gouvernement exerce une censure rigoureuse, inquisitoriale, sur les journaux et les livres qui sont publiés en Russie ou qui viennent des pays étrangers. Cependant on est injuste envers lui quand on l'accuse d'obscurantisme. Il veut mettre, il est vrai, des limites aux manifestations publiques de la pensée, il veut régenter la presse, la mutiler quand elle prend un essor trop hardi, la baillonner quand elle exprime une opinion qu'il réprouve, mais il encourage les travaux de la science et les œuvres sérieuses de la littérature. Il a fait faire à ses frais de grands et importants voyages de découvertes; il a su récompenser les expéditions scientifiques de Krusenstern, de Dawidoff et de Wrangel, ce courageux savant qui a pendant deux années exploré avec tant d'habileté et de résolution les parages les plus reculés de la Sibérie. Les écrivains russes nous ont mainte fois vanté la libéralité de ce gouvernement à leur égard, et nous ne craignons pas de rapporter ce que le

prince Wiasemsky nous en a dit. C'est un homme d'un esprit élevé, d'un cœur loyal et indépendant, qui, nous en sommes sûr, ne songeait pas à faire un acte de courtisanerie en nous exprimant son opinion à cet égard.

« Dans ce temps-ci, nous disait-il, on a le tort de vouloir tout juger sans appel, d'après des théories arrêtées, sans faire la part des circonstances, des positions et des différentes natures qui modifient la marche de l'esprit humain, des œuvres qui constatent ses progrès. Cette manière de procéder, quoique basée sur des principes libéraux, est souvent très étroite et très arbitraire dans son application. On oublie qu'il n'y a rien d'absolu et rien d'infaillible, et une fois que les faits contredisent les conditions d'après lesquelles ils auraient du se développer, on les nie ou on les rejette. C'est l'histoire du médecin qui, voyant un malade guérir à la suite d'une cure contraire à son système, dit : c'est égal, il devait mourir. Certainement tout ne se passe pas chez nous comme ailleurs, mais néanmoins bien des résultats satisfaisants ne manquent pas à l'appréciation de l'observateur impartial et consciencieux.

« Sans parler des universités, académies, éco-

les, établissements publics pour l'éducation de la jeunesse des deux sexes, sociétés savantes, littéraires et artistiques, expéditions scientifiques dans toutes les directions de notre vaste empire et dans les contrées les plus reculées du globe, sans parler de tous ces foyers et agents de lumière et de civilisation, on ne saurait disconvenir que nos grands talents littéraires n'aient été toujours distingués et protégés par nos souverains.

« Pierre Ier, ce grand réformateur et civilisateur de la Russie, n'a négligé aucun des moyens humainement disponibles pour arriver à son but. Il avait, entre autres, institué, pour ainsi dire, un bureau de traduction qui faisait comme partie intégrante de sa vaste administration. La presse périodique lui doit, chez nous, sa naissance. Théophane, un des meilleurs orateurs sacrés de notre église, était admis à son conseil et dans son intimité. Le prince Kantemir, imitateur d'Horace et de Boileau, et ami de Montesquieu, fut son ambassadeur à Paris et à Londres. L'impératrice Élisabeth, fille de Pierre le Grand, fondatrice de l'université de Moscou, protégea tout particulièrement Lomonosoff, le Malherbe de notre poésie, le premier de nos poètes, législateur de notre école poétique, grand physicien

(bien avant Franklin il avait *désarmé le ciel* et trouvé le paratonnerre), grand chimiste, historien artiste (c'est lui qui a fait les premiers tableaux en mosaïque en Russie), grammairien, rhéteur, il a ainsi embrassé de son vaste esprit tout le cercle des connaissances humaines. Pierre Ier de notre littérature, il a partout laissé de fortes traces de son amour ardent pour la science et de son activité laborieuse et infatigable.

Catherine la Grande non seulement recherchait les auteurs et les admettait dans sa société intime, mais elle-même, pour prêcher d'exemple et stimuler les essais littéraires, se délassait de ses conquêtes et de ses travaux législatifs en écrivant pour le théâtre et les journaux. Certainement ses productions littéraires n'ont point aujourd'hui de grande valeur sous le rapport de l'art, mais bien mieux : elles ont exercé dans leur temps une grande influence, et aujourd'hui encore la postérité reconnaissante les contemple avec attendrissement et admiration, comme elle contemple la chaloupe construite des mains de Pierre Ier, bien qu'elle aussi ne soit point appelée à figurer dans les cadres de nos forces navales.

« L'empereur Alexandre a beaucoup fait pour la civilisation du pays. C'est à sa protection, à ses encouragements, que nous devons l'*Histoire de Russie* de Karamsin, qu'il avait nommé historiographe de l'empire. Ses relations personnelles avec l'homme de lettres ont eu un caractère tout particulier. Il l'a honoré de son amitié, et le dévouement et la tendre affection que lui portait Karamsin se rattachaient autant au monarque qu'à l'homme. Pendant nombre d'années, ils se voyaient journellement dans la belle saison, et les ombrages des jardins de Tsarskoe-Selo ont recueilli plus d'une conversation qui, connues du monde, eussent révélé tout ce qu'il y avait de pur, de noble et d'humanitaire dans ces deux ames si bien faites pour s'entendre.

« L'empereur Nicolas acheva ce que son frère avait commencé. A son avènement au trône, il accorda à Karamsin une pension viagère de 50,000 roubles, reversibles après lui sur sa veuve et ses enfants. Cet acte de munificence vraiment impériale fut reçu par l'auteur sur son lit de mort, et adoucit ses derniers moments, car il put mourir en pensant qu'il laissait sa famille dans une noble aisance. Plusieurs de nos grands noms littéraires ont été appelés à de hau-

tes fonctions administratives. Les poètes Darjavin et Dmitrieff furent ministres de la justice. Le grand chancelier Romantzoff, chef du cabinet de la politique extérieure sous le règne d'Alexandre, bien qu'il n'ait point été homme de lettres actif, a rendu les plus grands services à la science et aux lettres en Russie. Ils sont suffisamment connus du monde civilisé. Bien des hommes d'état de nos jours ont dû leurs premiers titres, leur première célébrité, à des succès littéraires, comme Daschkoff, que la mort vient de ravir au pays au moment où de vastes travaux législatifs venaient de lui être confiés; Blowdoff, ci-devant ministre de l'intérieur, ministre de la justice, et aujourd'hui successeur de Daschkoff en qualité de président de la commission législative; Ouwaroff, ministre de l'instruction publique.

« Bientôt après l'hommage solennel rendu au talent et à l'homme de bien dans la personne de Karamsin, l'empereur Nicolas fit encore preuve d'une sympathie élevée et toute nationale. A son avènement au trône, il trouva Pouschkin exilé à la campagne pour quelques écrits, fruits d'une jeunesse ardente et de l'esprit du temps. De son propre mouvement, il le rendit à la liberté, l'ap-

pela à lui, s'engagea à être son unique censeur, et plus tard le chargea d'écrire l'histoire de Pierre le Grand, après lui avoir fait ouvrir toutes les archives de l'empire et assurer un traitement de 5,000 roubles. Quand la fatale catastrophe qui nous enleva Pouschkin eut lieu, ce fut au milieu de la nuit que l'empereur apprit ce qui venait d'arriver. Au même instant il lui envoya son médecin avec un billet écrit de sa propre main, au crayon, et conçu à peu près en ces termes : « Si nous ne devons plus nous revoir dans « cette vie, recevez mes adieux et mon conseil de « mourir en chrétien. Quant à votre femme et à « vos enfants, ne vous en inquiétez pas, je me « charge de leur avenir. » Le souverain tint fidèlement l'engagement pris par l'homme d'une manière si touchante et si humaine. Les fils de Pouschkin, encore en bas âge, furent nommés pages de la chambre (ce qui leur assure une éducation aux frais du gouvernement et plus tard une entrée avantageuse au service); les dettes de Pouschkin furent payées, sa veuve et tous ses enfants reçurent une pension viagère, une édition complète des œuvres du poète fut publiée au nombre de dix mille exemplaires pour être vendue au profit de la famille. La Rus-

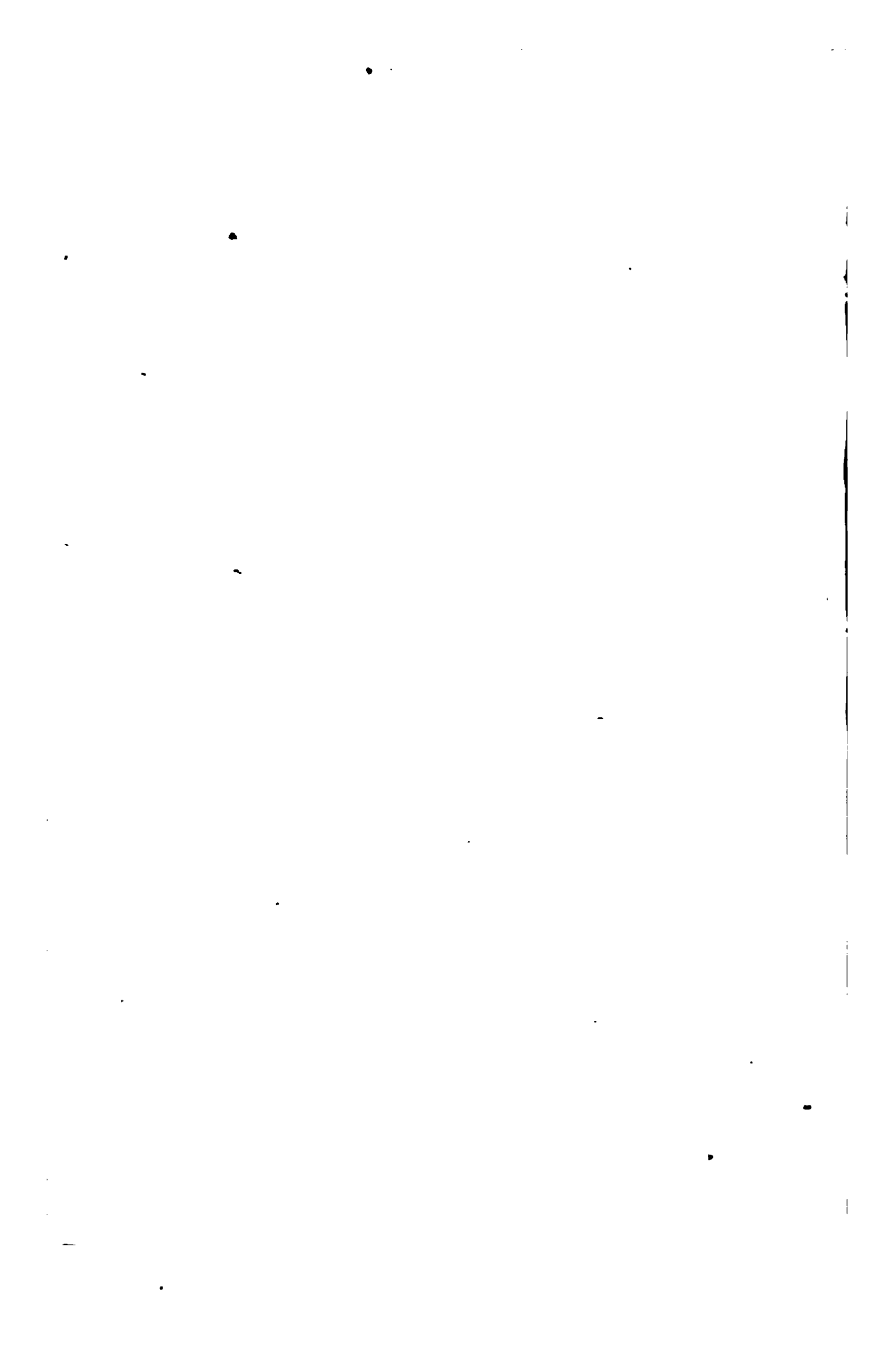
sie reconnaissante et la postérité n'oublieront pas le beau rôle joué par l'empereur Nicolas aux deux lits de mort de nos deux plus grands écrivains.

« Tous ces exemples et faits prouvent assez que la culture des lettres n'est point chez nous une vocation ingrate, et surtout un objet de défaveur aux yeux du pouvoir. »

Le temps est venu où la littérature russe doit prendre une nouvelle direction et s'élancer dans de nouveaux domaines. Après avoir passé par l'étude des modèles étrangers, par les œuvres de tradition et d'imitation, les écrivains russes doivent tendre désormais à doter leur patrie d'une poésie neuve et vraiment nationale. Pour inspirer leur génie, pour enrichir leur pensée, ils ont là toute une histoire imposante, variée, dramatique, des trésors de traditions populaires, des mœurs toutes nouvelles à observer, des contrées inconnues à décrire, les tableaux les plus étranges à retracer et les idées les plus larges à formuler. Déjà Karamsin, Pouschkin et d'autres écrivains modernes ont donné l'exemple de ces études nationales. Des savants explorent les anciennes chroniques russes avec un zèle ardent, et plusieurs recueils périodiques, entre autres le

Moscovite, signalent avec un louable empressement tous ces travaux, et encouragent sans cesse tous ceux qui s'y livrent. L'impulsion étant ainsi donnée, on doit espérer qu'elle sera suivie, et l'époque n'est peutêtre pas éloignée où la Russie, si longtemps disciple obscur des autres peuples, énumérera à son tour avec orgueil ses poètes, ses artistes, et étonnera ses premiers maîtres par l'éclat et l'originalité des ses productions.

VARSOVIE.



VARSOVIE.

A PAUL GAIMARD.

Le même directeur des postes qui a établi sur la route de Pétersbourg à Moscou un excellent service de voitures en a formé tout récemment un semblable sur celle de Varsovie. Une large et belle route réunit à présent la capitale de la Pologne à la capitale de l'empire russe. Grace à la célérité des postillons de ce pays, on irait facilement en trois jours d'une de ces villes à

l'autre; mais les visas de passeport, les haltes obligées aux forteresses et à la douane, allongent considérablement ce trajet. On ne le fait qu'en cinq jours et cinq nuits.

A peine a-t-on quitté Pétersbourg, qu'on se retrouve dans les mêmes plaines inanimées, dans les mêmes solitudes sombres et tristes que j'avais déjà observées sur les autres côtés de la grande cité impériale. Des champs de sable et des marécages, des forêts de sapins qui étendent leurs maigres rameaux sur un sol humide et fangeux, quelques rares villages mornes et sans vie, quelques bourgades qui portent le titre de villes, et où l'on ne voit pas une lanterne, pas une trace de pavé, pas une maison en pierre, rien enfin de ce qui annonce ailleurs l'entrée d'une ville, un horizon plat et monotone, voilé par des brouillards, et un silence de mort, voilà ce qui fatiguait nos regards, ce qui attristait notre pensée au début de notre voyage. Pour établir un service régulier sur ce chemin à demi désert, le gouvernement a fait construire, à des distances de six à sept lieues, des stations de poste. Quelquefois il a été forcé de se charger lui-même de ces constructions; quelquefois il a prêté de l'argent à des particuliers qui se sont

établis dans ces édifices isolés, et qui remboursent peu à peu les avances qu'ils ont reçues. Ces maisons, bâties en pierres ou en briques, sur un plan uniforme, forment, par l'élégance et la largeur de leur structure, un singulier contraste avec les champs arides où elles s'élèvent et les obscures cabanes qui les entourent.

Sur la route, on ne rencontre que de loin en loin un groupe d'ouvriers cheminant à pied, une charrette de paysan. Le seul mouvement qui apparaisse aux yeux du voyageur est celui du télégraphe. A chaque instant, on voit surgir sur la plaine déserte de hautes tours en bois, pareilles à celles qui, en Hollande, portent les ailes d'un moulin à vent. Sans cesse les longs bras du messager gouvernemental s'étendent, se replient, se croisent. La nuit même, ces entretiens hiéroglyphiques se continuent par des signaux de flamme qui tournent et scintillent comme ceux d'un phare. En une heure et demie de temps, l'empereur sait jour par jour tout ce qui se passe, tout ce qui se dit à Varsovie, et transmet l'arrêt de sa volonté à l'infortunée nation qu'il a vaincue. Dans les contrées soumises au régime absolu, les œuvres de l'art et de l'industrie ne servent que les intérêts du despo-

tisme. C'est la pensée du peuple qui les a créées, et c'est le maître qui les emploie pour le dompter et le châtier. Que parlons-nous encore de ces génies merveilleux, de ces génies ailés des anciens contes de l'Orient! Le télégraphe est un génie bien plus rapide et bien plus sûr que tous ceux qui ont jamais obéi à l'amour d'Obéron ou aux caprices de Fortunatus. Nul hippogriffe ne va si vite, nul muet du sérail n'est si discret. Le maître fait un signe, l'instrument se meut, et la pensée qui lui est confiée vole dans l'espace. Que de fois, en regardant les hautes tours des télégraphes de Pologne, ne me suis-je pas dit : Quels ordres ces instruments d'une volonté suprême doivent-ils transmettre si loin ? Portent-ils sur leurs ailes la paix ou la guerre, comme le sénateur romain dans les plis de son manteau? Vont-ils récompenser un acte d'obéissance ou punir une parole imprudente? Et tandis que je me laissais aller à mes vaines conjectures, l'ordre était déjà exécuté, l'orgueil rayonnait sur le front d'un fonctionnaire dévoué, ou le deuil entrait dans une famille.

A partir de la station de Catejnoe, le paysage est plus riant et plus varié. Des collines couvertes de sapins et de bouleaux traversent la

plaine; des champs ensemencés, des vallons fleuris, sillonnés par des ruisseaux limpides, se déroulent au loin de chaque côté de la route. Bientôt nous rentrons encore dans une enceinte de forêts imposantes et profondes, pleines d'ombre et de silence comme les forêts de la Suède; puis nous voilà de nouveau jetés sur un terrain sablonneux, mouvant, où nos chevaux traînent avec peine notre légère voiture. Au milieu de ces sables, parsemés de quelques bruyères, de quelques arbres rabougris, s'élèvent deux rangées de maisons en bois, de hangars, de magasins, que l'on prendrait pour des caravansérails bâtis dans le désert. C'est la ville d'Ostrow, pauvre ville nue et morne, établie dans ce district comme un réservoir pour recueillir les denrées de cette terre si peu féconde, les produits de l'industrie étrangère, et les répandre de côté et d'autre.

Nous arrivons dans les provinces qui ont appartenu jadis à la Pologne, et il semble qu'on entre tout à coup dans une autre zône. A la place des maigres bruyères, des plaines arides et fangeuses, voici un sol ferme et riche : des enclos remplis d'arbres fruitiers, des champs où le blé doré ondoye aux rayons du soleil. Ah !

l'avide Catherine n'a que trop bien connu, sans les avoir jamais visitées, le prix de ces provinces. Elle les a vues de loin, riantes et fécondes, auprès des stériles domaines où s'arrêtait son pouvoir héréditaire ; elle les a vues dans ses rêves de splendeur et ses désirs ambitieux, elle les a fatiguées et assujetties par la ruse et la violence, par les machinations de l'intrigue et de la galanterie. Dans le même boudoir où elle se retirait avec ses favoris, elle tissait le réseau d'astuces diplomatiques qui devait envelopper une contrée longtemps plus puissante que la sienne, et de la même main qui s'appuyait timidement sur le bras d'Orlof, elle signait l'arrêt de mort de tout un peuple. Trois fois elle a lacéré ce pays, et, chaque fois qu'elle en détachait une part, elle se relevait avec plus d'orgueil sur son trône de souveraine, et livrait comme un hochet à la fantaisie de ses amants les dépouilles d'une race illustre. Il me souvient d'un chant funèbre conservé dans les traditions de l'Islande, du chant de Regnar Lodbrok, enfermé, sur le sol anglais, dans une tour pleine de vipères. Comme le héros scandinave, la pauvre Pologne, a été trompée par son courage, enfermée dans un cercle inextricable, où elle ne trouvait plus

d'issue, épuisée par les vipères du mensonge et de la trahison, et livrée comme une proie sans force aux vautours qui la convoitaient. Son dernier cri était encore un cri de noble orgueil, et les soldats de Kosciusko ont chanté, les armes à la main, son chant funèbre. L'Angleterre égoïste ne s'est point émue de cette spoliation d'un royaume, de ce rapt d'une contrée, qui ne compromettaient ni les intérêts de sa navigation ni les misérables calculs de son agiotage politique. La France, livrée aux orages de sa première révolution, mise au ban des états absolutistes, et forcée de faire face à la coalition qui la menaçait de toutes parts, ne pouvait intervenir dans la cause d'un peuple honteusement opprimé. Et la Russie, qui avait été jadis maîtrisée jusque dans les remparts de Moscou par le glaive polonais, la Prusse, qui n'était encore, un siècle auparavant, qu'un fief de la Pologne, l'Autriche, qu'un héros de Pologne avait sauvée de l'invasion des Turcs, se sont paisiblement partagé les plus belles provinces de ce royaume, qu'un sentiment de justice, de loyauté ou de reconnaissance devait à jamais leur faire respecter.

Quelque temps avant de mourir, Catherine disait à un de ses confidents avec une merveil-

leuse satisfaction d'elle-même : « Je suis venue pauvre dans ce pays, mais je lui laisse deux trésors, la Crimée et la Pologne. » Parmi les taches qui souillent l'histoire moderne, il en est deux surtout qu'on s'indigne de voir : l'oppression de l'Irlande par l'Angleterre et le partage de la Pologne. L'homme ne peut que flétrir ces monstrueux abus de la force ; Dieu, il faut l'espérer, les vengera.

A mesure qu'on s'avance vers le centre de la Pologne, la route devient plus animée, le pays plus riche et plus peuplé. Bientôt les chênes majestueux succèdent aux bouleaux chétifs ; les épis d'orge et de blé, l'herbe des prairies, couvrent la surface du sol ; des collines ondulantes, des bois mélangés de diverses nuances de verdure, donnent à tout instant au paysage un caractère nouveau, un aspect pittoresque. Par malheur, en même temps que cette Pologne s'offrait à nous si féconde et si belle, il fallait en voir les plaies ; il fallait passer par ces malheureuses cabanes où les paysans gémissent dans la douleur héréditaire de l'indigence, et, ce qui est pis encore, il fallait traverser les villages de Juifs. J'avais déjà souvent entendu parler de l'aspect hideux de ces villages, mais l'idée que je

m'en faisais était encore loin de la réalité, et je ne sais à quoi les comparer pour en donner une juste idée. C'est plus misérable que les cabanes en lave des pêcheurs islandais, plus sale, en vérité, que les tentes des Lapons. Je vois encore ces frêles maisons en planches, éclairées par quelques vitres, partagées en soupentes, coupées par des cloisons où des familles entières s'entassent à l'étroit dans un air méphitique, ces ruisseaux fangeux où des enfants à moitié nus barbottent comme des animaux immondes, ces rues où l'on ne rencontre que des hommes et des femmes en haillons, regardant d'un air hébété le voyageur qui passe, ou se pressant à ses côtés pour exercer sur lui les ruses d'un mesquin trafic.

L'établissement des Juifs en Pologne remonte jusqu'au règne de Boleslas le Grand (792-1027). Leurs premiers privilèges leur furent accordés en 1096 par Wladimir Ier. Bientôt on les vit se répandre à la surface du pays, accroître d'année en année leur fortune et leurs relations, et, au quatorzième siècle, Casimir le Grand contribua puissamment à augmenter leur prospérité. Séduit comme Assuérus par les charmes d'une autre Esther, il accorda à cette race errante un

droit de protection qu'elle ne trouvait pas alors dans les autres contrées de l'Europe. Peut-être espérait-il aussi éveiller et propager par l'esprit mercantile des Juifs l'industrie dans son royaume; mais, « au lieu de la propager, dit M. de Salvandy, il la perdit sans retour. Les nobles eurent plus que jamais horreur et mépris pour les professions utiles. Ces professions suffirent pour ravir au rang sa vertu. La richesse, fruit du travail, déshérita les familles nobles elles-mêmes des prérogatives qu'elle aurait du conférer, et multiplia seule par des lois protectrices cette population étrangère au culte, aux institutions, aux destinées de la patrie, et restée jusqu'à nos jours attachée au sol des provinces polonaises comme une lèpre dévorante. »

Les Juifs forment plus d'un cinquième de la population de Pologne. Ils occupent à eux seuls des villes et des villages tout entiers. Isolés au milieu d'un peuple tout catholique, méprisés et honnis, ils n'en restent pas moins attachés à ce sol qui est devenu pour eux comme une autre patrie, à ces campagnes qu'ils pressurent par leurs ruses et leur instinct de lucre. Dans les villes, ils attendent le voyageur à la porte des hôtels, et le poursuivent de leurs offres de ser-

vice. Dans les villages, ils exercent divers métiers. Ailleurs ils afferment des cabarets, et malheur à la communauté où ils viennent s'établir avec le monopole d'un débit d'eau de vie! Ils démoralisent, ils ruinent les paysans en excitant leur penchant à l'ivrognerie, en leur donnant à crédit les boissons pernicieuses qu'ils se font ensuite chèrement payer. Quelques seigneurs indolents ont eu parfois la fatale pensée de leur abandonner, moyennant une redevance annuelle, la gérance de leurs terres, et ces terres ont été bientôt desséchées, appauvries, et ceux qui les cultivaient écrasés de dettes et ruinés. Il y a des villages où, par suite de ce trafic incessant, de ces crédits funestes, meubles et maisons, tout est engagé aux Juifs. Le commerce est leur œuvre de prédilection, leur élément, leur orgueil. C'est en se livrant au commerce qu'ils déploient toutes les ressources de leur esprit ingénieux et rusé et toute leur activité. Ceux qui ne sont pas assez riches pour tenter quelque spéculation importante se dévouent volontiers à un trafic de hasard plutôt que d'entreprendre une tâche régulière qui leur donnerait une existence assurée. Sur les frontières, ils font intrépidement la contrebande. Dans l'intérieur, ils vendent ou achètent

tout ce qui se présente, aujourd'hui des meubles, demain une pièce de bétail, un autre jour de vieux habits, n'importe, pourvu qu'ils troquent leur argent ou leurs denrées avec l'espoir de gagner seulement quelques kopecks, c'est leur destin, c'est leur vie. J'en ai rencontré plusieurs dans les rues de Varsovie qui rôdaient du matin au soir portant sous le bras une vieille paire de bottes ou une robe de chambre qu'ils offraient à tout venant. S'ils parvenaient à s'en défaire, on les voyait reparaître le lendemain avec une timbale en argent ou une méchante cassette en bois ciselée, et si un passant réclamait leur office, ils étaient prêts aussitôt à lui servir de commissionnaires et de valets de place.

Ces Juifs n'ont point pris, comme ceux de France et d'Allemagne, le costume de la population au milieu de laquelle ils vivent. Les hommes portent la longue barbe, le cafetan noir noué sur les flancs par une ceinture de la même couleur, des culottes et des bottes. Leur tête est rasée tout entière ; ils ne laissent croître que deux mèches de cheveux vers les tempes, qui leur retombent sur les joues et se rejoignent à leur barbe. Sur leur crâne nu, ils ont une calotte noire, et sur cette calotte un chapeau à larges

bords ou un bonnet en drap entouré d'un énorme bandeau de peau de loup ou de renard. Les femmes portent sur la tête un mouchoir plissé en forme de turban. Celles qui sont mariées cachent leurs cheveux sous leur coiffure, les autres les laissent pendre en longues tresses sur le dos. Tout ce costume pourrait être fort pittoresque, mais il ne se compose que de lambeaux d'étoffe éraillés, déchiquetés, souillés par une crasse dégoûtante. La beauté des femmes, la beauté héréditaire et ineffaçable du type oriental disparaît sous leur saleté et les insignes de leur misère. S'il y a parmi elles des Rachel et des Rébecca, le pieux Tobie et le galant Ivanhoe auraient de la peine à les reconnaître sous les haillons hideux qui les enveloppent. Les Juifs qui habitent dans les villes, et ceux surtout qui se dévouent au service des étrangers, sont seuls soigneux de leurs vêtements, et les jeunes marchandes juives de Varsovie ou de Cracovie affectent dans la coupe de leurs robes, dans les tresses ondulantes de leurs longs cheveux, une coquetterie digne d'une modiste de Paris.

Il y a pourtant parmi les Juifs des campagnes, si honteusement vêtus, des gens riches, des usuriers qui pourraient étaler de belles piles de du-

cats, des agioteurs qui perçoivent chaque année le produit le plus net de tout un village. Mais il semble que cette race si souvent persécutée, bannie, spoliée, conserve au dix-neuvième siècle le souvenir des rigueurs du moyen âge, et qu'un sentiment continu de défiance lui inculque des habitudes profondes d'avarice. Les moyens fallacieux par lesquels elle s'enrichit, ne l'encouragent pas non plus à faire parade du fruit de ses rapines, et elle cache sa fortune avec autant de soin que nos négociants en mettent ordinairement à montrer la leur.

Depuis la révolution de 1831, les Juifs sont devenus plus odieux que jamais à la population polonaise. Tandis que toute cette population se soulevait en masse pour recouvrer son indépendance, tandis que du palais des grands seigneurs jusque dans la chaumière du paysan un même cri retentissait dans tous les cœurs, et qu'un même rayon de liberté fascinait tous les regards, les Juifs restèrent à l'écart immobiles et impassibles au milieu de ce mouvement généreux qui entraînait une valeureuse nation à reconquérir sa place parmi les nations de l'Europe. Quelques uns d'entre eux, non contents de garder cette froide neutralité, entreprirent un métier infame. Un of-

ficier supérieur polonais en a fait pendre plusieurs qu'il soupçonnait de vendre les secrets de l'armée insurgée au quartier de Diebitsch ou de Paskewitch. C'est un Juif aussi qui révéla à l'autorité russe la retraite de Konarski, ce jeune et audacieux chef de la conspiration de Wilna. Pour prix de ses honteux renseignements, il a reçu une récompense d'argent, une médaille d'or, qu'il a la lâcheté de porter, et un titre de noblesse !

Ceux qui, dans le cours de la révolution polonaise, se sont montrés attachés à la cause de la Russie, n'ont pas été oubliés dans les rémunérations que les agents de l'empereur distribuaient à ses fidèles sujets. Quelques uns ont reçu de l'argent, d'autres ont été décorés de l'ordre de Saint-Stanislas. En vérité, on ne peut pousser plus loin le déluge des décorations qui inonde la Russie. La population juive, glorifiée ainsi dans quelques uns de ses membres, a obtenu en même temps d'autres privilèges. Il lui a été permis d'acheter des terres et de s'implanter dans certains districts qui, jusqu'alors, lui étaient interdits. Quelques bons services d'espionnage, quelques trahisons de plus, et elle pourra marcher de pair avec la population polonaise. En attendant, elle est encore ; malgré

ses nouveaux priviléges, soumise à d'austères règlements, et gênée dans les actes de sa vie journalière, par d'injurieuses restrictions. Dans les villes, les Juifs ne peuvent fréquenter ni les cafés, ni les promenades et jardins publics, et s'ils prennent place dans une diligence, il est permis à tout voyageur de les répudier et de les faire descendre de voiture. Pour restreindre leurs habitudes de contrebande, on les oblige à se fixer à six lieues au moins de la frontière. A Cracovie, ils sont relégués de l'autre côté de la Vistule, et les jours de fête ils ne peuvent ouvrir avant midi leurs magasins, ni quitter leur quartier sans une permission spéciale. Un dimanche matin, j'avais pris, pour me servir de guide dans cette ville, un Juif qui faisait dans mon hôtel le métier de valet de place. Au milieu de la rue, il fut arrêté par un soldat qui le somma d'exhiber sa permission. Le Juif avait négligé d'y faire apposer un nouveau visa, et je ne le revis que le lendemain. Ceux d'entre eux qui ont une profession d'artisan, ou qui possèdent quelque fortune, obtiendraient facilement l'autorisation de s'établir dans l'intérieur des villes, où ils ne peuvent entrer qu'à certains jours et à certaines heures; et ils échapperaient à la plu-

part des formalités rigoureuses auxquelles ils sont astreints, s'ils voulaient se raser la barbe, quitter leur cafetan, se dépouiller enfin, autant que possible, de leur apparence de Juifs ; mais il en est bien peu qui consentent à se transformer ainsi, et cette fidélité à leurs coutumes traditionnelles, ce respect pour les signes extérieurs de leur nationalité, l'état de contrainte et de suspicion dans lequel ils vivent, éveilleraient en leur faveur un vif sentiment d'intérêt et de compassion, si souvent ils n'étouffaient eux-mêmes ce sentiment par les lâches perfidies dont ils se sont rendus coupables en de graves circonstances, par leurs habitudes journalières de vol et de fourberie, par le contentement qu'ils éprouvent eux-mêmes dans leur humiliante situation, chaque fois qu'ils trouvent un moyen d'amasser quelques florins [1]. .

[1] Un écrivain polonais, après avoir lu cette lettre insérée il y a quelques mois dans la *Revue des Deux Mondes*, a exprimé en des termes dont je le remercie le regret de me voir faire une si sombre peinture des juifs de Pologne. A Dieu ne plaise que je prétende insulter à la misère de cette population déjà si honnie et si maltraitée. J'ai raconté simplement ce que j'avais vu dans le cours de mon voyage, ce que j'avais appris par le témoignage, non pas de quelques nobles polonais, mais de tous les Polonais, j'ose le dire, qui m'ont parlé de l'état des juifs de Pologne Cependant je ne puis que m'associer aux idées de commisération exprimées par M. Czynski, dans les *Archives israélites* (juin 1843), en fa-

Trois jours après notre départ de Pétersbourg, nous arrivions à Kowno. On y comptait autrefois plusieurs riches couvents ; maintenant ils sont en partie ruinés, en partie abandonnés. On sait que le clergé polonais prit une grande part à la révolution de 1831. L'humble pasteur du hameau et le prêtre de la cathédrale tendirent les mains au peuple enthousiaste qui s'armait au nom de la religion et de la liberté. L'émotion ardente qui agitait alors tous les esprits pénétra aussi dans l'enceinte des cloîtres. Les pauvres religieux, qui, dans le silence de leur retraite, avaient eu mainte fois l'occasion de méditer sur la grandeur passée et la décadence de la Pologne, tressaillirent à l'idée de voir leur chère patrie reprendre son rang dans le monde, et leur culte affranchi de la domination d'un culte schismatique. Ils secondèrent de leurs vœux, ils aidèrent de leur appui ceux qui leur promettaient cet affranchissement de la terre et de l'église, et la Russie leur a fait expier ces manifestations d'opinions, ces témoignages de sympathie. Quelques couvents ont été abolis, d'autres dépouillés de la plus grande partie de leurs biens.

veur de cette pauvre race d'exilés, et, comme lui, je voudrais de grand cœur la voir affranchie du joug qui pèse sur elle, émancipée et plus heureuse.

A Kowno, j'ai visité celui des Dominicains. Il renfermait autrefois une quarantaine de religieux; il n'en a plus que sept, qui vivent pauvrement et péniblement. L'un d'eux m'a montré sa modeste cellule. Hélas! quelle différence avec ces cabinets élégants, ces salons ornés de tableaux, revêtus de tapis, que les moines de Troïtza appellent aussi leurs cellules! Le culte catholique a été relégué dans une église délabrée, bâtie en 1440, par Witold, grand duc de Lithuanie, et le culte grec s'est emparé d'un élégant édifice construit par les jésuites. Les Russes ont été si pressés d'y poser leur iconostase, qu'ils n'ont pas même pris le temps d'enlever les statues des saints, les groupes d'anges des colonnes et des chapiteaux, selon les règlements du rite grec, qui ne tolère aucune sculpture dans ses temples.

Kowno est une position stratégique considérable. Le gouvernement russe l'a compris, et l'année dernière il a fait de cette ville le chef-lieu d'un gouvernement; son but est d'amoindrir par cette nouvelle institution l'importance de Kœnigsberg, de Memel, et de donner plus de moyens de développement au commerce de la Pologne avec Lipawa et Riga.

Le Niémen sépare ici l'empire de Russie des huit palatinats transformés, depuis 1837, en gouvernements, que l'on désigne encore, par une expression parfaitement illusoire, sous le titre de royaume de Pologne. C'est par là que, le 23 mai de l'année 1812, Napoléon s'avança sur le sol moscovite. A six heures du soir, trois ponts furent jetés sur le fleuve; à minuit, deux divisions du premier corps le traversèrent et rejoignirent les voltigeurs de la division Morand, que l'on avait fait passer sur des barques pour protéger l'établissement des ponts. Les troupes défilèrent pendant le reste de la nuit et la matinée du lendemain. On avait dressé les tentes impériales sur une des hauteurs qui dominent la route de Moscou, et Napoléon était là qui regardait se dérouler dans la plaine ses innombrables légions. L'enthousiasme était alors dans tous les cœurs, la joie brillait dans tous les regards; chaque régiment marchait fièrement sous les yeux de celui dont le nom seul annonçait la victoire, les drapeaux de vingt peuples réunis s'inclinaient devant l'aigle de France, et l'air retentissait au loin du bruit des tambours, du son des clairons, des cris de : *Vive l'Empereur!* répétés par cinq cent mille hommes. Six

mois après, dans cette même ville, au bord de ce même fleuve, on voyait revenir les débris de cette grande armée, si belle naguère, si pleine d'espoir et d'ardeur, hélas ! et en si peu de temps épuisée par tant d'épouvantables souffrances, paralysée par le froid et le besoin, harcelée sans cesse par un ennemi impitoyable, soutenue encore cependant par un invincible courage, et dans son deuil profond, dans son affreuse misère, plus admirable peutêtre à voir que jamais. Avec quelle émotion j'ai parcouru les deux rives de ce fleuve témoin d'une telle splendeur et d'une telle désolation! Non, jamais rien de pareil n'apparut dans le monde et jamais un Français ne passera par ces plaines du Niémen sans les contempler avec une amère douleur et un noble orgueil.

M. le duc de Fezenzac dont nous avons déjà cité l'intéressant journal, raconte ainsi le passage de notre malheureuse armée à Kowno.

« Les magasins qui avaient été respectés à Wilna, furent enfoncés à Kowno, et ce nouveau genre de désordre entraîna de nouveaux malheurs. Beaucoup d'hommes, ayant bu sans modération du rhum qu'ils trouvèrent dans les magasins, furent engourdis par le froid et mou-

rurent. Cette liqueur était pour eux d'autant plus dangereuse qu'ils en ignoraient les effets, et que, n'étant accoutumés qu'à la mauvaise eau de vie du pays, ils croyaient boire impunément du rhum en aussi grande quantité. Les tonneaux étaient brisés, le rhum coulait dans les magasins et presque au milieu des rues, d'autres soldats enlevaient les biscuits ou se partageaient les sacs de farines; les portes des magasins d'habillement étaient ouvertes, les habits jetés pêle-mêle, chaque soldat en passant prenait ceux qu'il trouvait sous la main et s'en revêtait au milieu de la rue; mais la plupart, traversant Kowno sans s'arrêter, ne songeaient qu'à fuir cet horrible séjour. Accoutumés à suivre machinalement ceux qui marchaient devant eux, ils se pressaient au risque de s'étouffer sur le pont, sans songer qu'ils pouvaient facilement passer le Niémen sur la glace.

« Le maréchal Ney cherchait encore à défendre Kowno pour donner à ces malheureux le temps d'échapper à la poursuite de l'ennemi, et pour protéger la retraite du roi de Naples, qui avait pris la veille la route de Kœnigsberg par Gumbinen. Un ouvrage en terre qu'on avait construit à la hâte en avant de la porte de Wilna lui parut une défense suffisante pour arrêter l'en-

nemi toute la journée. Dans la matinée, l'arrière-garde rentra dans la ville ; deux pièces de canon, soutenues par quelques pelotons d'infanterie bavaroise, furent placées sur le rempart, et ce petit nombre de troupes se disposait à soutenir l'attaque qui déjà se préparait. Le maréchal, ayant pris ces dispositions, avait été se reposer dans son logement ; à peine était-il parti que l'affaire s'engagea. Les premiers coups de canon des Russes démontèrent une de nos pièces ; l'infanterie prit la fuite, les canonniers allaient la suivre. Bientôt les cosaques pouvaient pénétrer sans obstacle dans la ville, quand le maréchal parut sur le rempart. Son absence avait failli nous perdre, sa présence suffit pour tout réparer ; il prit lui-même un fusil et fit feu sur l'ennemi. Les troupes revinrent à leur poste, le combat se rétablit et se soutint jusqu'à l'entrée de la nuit, qui commença la retraite. Ainsi ce dernier succès fut du à la bravoure personnelle du maréchal, qui défendit lui-même en soldat la position qu'il avait mis tant de peine à conserver.

« Vers le soir, l'ordre du départ arriva. Le troisième corps devait ouvrir la marche, suivi des Bavarois et des restes de la division Loison. Nous traversâmes Kowno au milieu des morts et

des mourants. On distinguait, à la lueur des feux des bivouacs encore allumés dans les rues quelques soldats qui nous regardaient passer avec indifférence, et quand on leur disait qu'ils allaient tomber au pouvoir de l'ennemi, qui nous suivait de près, ils baissaient la tête et se serraient auprès du feu sans répondre. Les habitants, rangés sur notre passage, nous regardaient d'un air insolent; l'un d'eux s'était armé d'un fusil; je le lui arrachai. D'autres soldats qui s'étaient traînés jusqu'au Niémen étaient tombés morts sur le pont, au moment où ils touchaient au terme de leur misère. Nous passâmes le pont à notre tour, et tournant nos regards vers l'affreux pays que nous quittions, nous nous félicitâmes du bonheur d'en être sortis, et surtout de l'honneur d'en être sortis les derniers.

« De l'autre côté du Niémen, la route de Gumbinen, que nous devions suivre, traverse une haute montagne. A peine étions-nous au pied de cette montagne, que les soldats isolés qui nous précédaient revinrent précipitamment sur leurs pas, et nous annoncèrent qu'ils avaient rencontré les cosaques. A l'instant même, un boulet de canon tomba dans nos rangs, et nous acquîmes la certitude que les cosaques, ayant passé le

Niémen sur la glace, s'étaient emparés du sommet de la hauteur avec leur artillerie, et nous fermaient le chemin. Cette dernière attaque, la plus imprévue de toutes, fut aussi celle qui frappa le plus vivement l'esprit du soldat. Pendant la retraite, l'opinion que les Russes ne passeraient point le Niémen s'était fortement établie dans l'armée. Tous de l'autre côté du pont se croyaient en parfaite sécurité, comme si le Niémen eût été pour eux ce fleuve des anciens qui séparait l'enfer de la terre. On peut juger de quelle terreur ils durent être saisis en se voyant poursuivis sur l'autre bord, et surtout en trouvant la route interceptée par l'artillerie ennemie. Les généraux Marchand et Ledru, qui nous conduisaient, parvinrent à former une espèce de bataillon en réunissant au troisième corps tous les isolés qui se trouvaient là. On voulut en vain essayer de forcer le passage; les fusils des soldats ne partaient pas, et eux-mêmes n'osaient avancer. Il fallut renoncer à toute tentative et rester sous le feu de l'artillerie sans oser faire un pas en arrière, car c'eût été nous exposer à une charge, et notre perte alors était certaine.

« Le maréchal Ney parut alors, et ne témoigna pas la moindre inquiétude d'une situation

si désespérée. Sa détermination prompte nous sauva encore et pour la dernière fois. Il se décida à descendre le Niémen et à prendre la route de Tilsitt, espérant regagner Kœnigsberg par des chemins de traverse. Il ne se dissimulait pas l'inconvénient de quitter la route de Gumbinen, et de laisser ainsi le reste de l'armée sans arrière-garde, inconvénient d'autant plus grave qu'il était impossible d'en prévenir le roi de Naples, mais il ne lui restait aucune autre ressource, et la nécessité en faisait un devoir. L'obscurité de la nuit favorisa ce mouvement. À deux lieues de Kowno, nous quittâmes les bords du Niémen pour prendre un chemin à gauche au travers du bois qui devait nous mener dans la direction de Kœnigsberg. Ce mouvement nous fit perdre beaucoup de soldats, qui, n'en étant pas prévenus et marchant isolément, suivirent le Niémen jusqu'à Tilsitt. Pendant la nuit et toute la journée suivante, nous ne prîmes que quelques instants de repos. Un cheval blanc que nous montions à poil l'un après l'autre nous fut d'un grand secours. Le 14 au soir, un assez bon village nous servit d'abri. Là je perdis deux de mes officiers. L'un mourut dans la chambre que j'occupais, l'autre disparut le lendemain.

Ce furent nos derniers malheurs, car, à dater de cette journée, notre situation changea de face. La rapidité de notre marche nous avait donné une grande avance sur les cosaques, qui, d'ailleurs, s'occupaient à poursuivre les autres corps sur la grande route. Depuis la montagne de Kowno, nous cessâmes de les rencontrer. Les pays que nous traversions n'avaient point été ravagés, et nous y trouvions des vivres, des traîneaux pour transporter nos malades. Le maréchal Ney se rendit alors directement à Kœnigsberg, où nous le rejoignîmes le 20, conduits par le général Marchand, après avoir logé successivement à Noustadt, Pillkahlen, Rohr, Salian et Trapian. »

Les rives du Niémen, théâtre de tant de scènes grandioses et terribles, sont à présent occupées par deux bureaux de douane établis tout exprès pour favoriser les intérêts industriels de la Russie et paralyser ceux de la pauvre nation conquise. Les denrées que la Pologne pourrait exporter sont arrêtées de l'autre côté du fleuve, si la Russie n'en a pas un besoin rigoureux. Les denrées russes, au contraire, doivent être débonnairement acceptées en Pologne. Il y a telle marchandise même prohibée dans ce pays sur

les frontières de l'Autriche et de la Prusse et qui n'est plus frappée que d'un droit léger lorsqu'elle arrive par la Russie, comme si, en passant par les domaines de l'empereur, elle se purifiait de son caractère de prohibition. Ce généreux tarif date de 1832, et il n'est pas difficile d'en apprécier les résultats. En 1832, la Pologne expédiait annuellement des draps pour une valeur de trente millions de florins. Dans l'espace de dix années, le chiffre de cette exportation est tombé à trois millions. Les autres branches de l'industrie sont à peu près au même point de décadence. Il faut que de toute façon, dans sa vie commerciale et sa vie intellectuelle, dans ses désirs d'études et ses spéculations matérielles, la Pologne se résigne à courber la tête sous l'autorité supérieure de la Russie, à subsister par son bon vouloir.

La douane polonaise de Kowno nous arrêta et me prit une boîte de cigares qu'un aimable compatriote m'avait donnée à mon départ de Pétersbourg. Pauvre douane! Je ne lui en garde pas rancune. Le tabac est, je crois, la seule denrée qu'il lui soit permis de saisir, la seule qui lui laisse quelque occasion de faire un acte d'autorité. Pour le reste, elle n'a qu'à écrire des acquits et percevoir de légers droits.

Nous continuâmes notre route à travers des plaines chargées de fruits et des villages misérables, à travers les champs d'Ostrolenka, inondés en 1831 du sang des Russes et des Polonais, et couverts à présent d'une riche moisson. La nature suit pas à pas les traces de l'homme, et répare d'une main bienfaisante les dégâts qu'il a commis dans sa haine et son orgueil. Elle met une couronne de verdure au front des monuments en ruine, elle répand une semence féconde sur les terres dévastées, elle fait d'une tombe un tertre de gazon, un champ de fleurs d'un champ de bataille. On cherche les sillons sanglants creusés par le canon, le sol où des armées entières ont été ensevelies, et l'on n'aperçoit plus que des gerbes de blé dorées par un beau soleil. L'orage de l'homme, l'orage d'un jour de colère, d'une heure de vengeance, a cessé, et la nature a repris son immortelle beauté. Ainsi l'œuvre de la destruction est l'élément d'une œuvre de vie. Nains superbes et impuissants, nous n'avons pas même la force d'anéantir ce qui fatigue notre envie, ce qui irrite nos caprices. Nous parlons aveuglément de notre haine et de nos ravages ; la nature, fille de Dieu, se rit de notre vaniteuse faiblesse et chante

son chant éternel d'amour et de résurrection.

Le lendemain, nous arrivions en face de Varsovie. Avec quelle émotion j'ai vu cette ville, illustrée par tant de grands noms, par tant de faits éclatants, si fière et si puissante autrefois, si dégradée à présent, cette ville où deux femmes de France ont porté la couronne, où Napoléon trouva dans sa gloire une ardente sympathie et dans ses revers une généreuse alliance, cette ville troublée par tant de tumultes, ensanglantée par tant de discordes et ennoblie par tant de graces charmantes et de vertus chevaleresques ! La première chose qu'on aperçoit, en approchant de la capitale de la Pologne, est la nouvelle citadelle construite à ses portes. Elle n'était pas encore achevée, lorque, en 1836, l'empereur Nicolas reçut une députation de Varsovie, et, sans lui permettre de proférer une parole, d'exprimer un vœu, lui dit avec un accent de colère : « Si vous vous obtinez à conserver vos rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante et de toutes ces chimères, vous ne ferez qu'attirer sur vous de grands malheurs. J'ai fait élever ici la citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes ce n'est pas moi qui la rebâtirai. »

Cette citadelle a vraiment un aspect effrayant. De loin, on la voit surgir au milieu de la plaine avec ses hautes murailles en briques, ses bastions, ses terrassements. Ses remparts s'étendent sur les deux rives de la Vistule. Ses canons tiennent sous leur gueule béante toute la ville; l'on assure qu'elle est assez vaste pour renfermer au besoin quarante mille hommes. Un ingénieur anglais qui l'a visitée m'a pourtant dit qu'elle avait été construite si précipitamment et sur un plan si défectueux, que ses murailles ne résisteraient pas à une attaque vigoureuse, et que ses batteries n'atteindraient jamais aucun but.

Non loin de là sont les débris de la forteresse élevée par les Polonais pendant leur dernière révolution. Vieillards, jeunes gens, enfants, tout le monde travailla avec ardeur à cette œuvre patriotique. Les femmes elles-mêmes charriaient le sable et transportaient les moellons. En quelques mois, elle fut finie et présentait un moyen de défense redoutable. Les Polonais, tout en déplorant les suites de leur malheureuse révolution, racontent pourtant leurs jours de lutte avec orgueil, et ils ont raison. Abandonnés à leurs propres forces, sans secours étranger, seuls en face d'un empire immense, entravés

dans leur résistance par l'Autriche et la Prusse, qui ont menti à leur promesse de neutralité, ils ont tenu en échec, pendant près d'une année, toutes les forces de la Russie, ils ont battu toute l'armée de Diebitsch, et arrêté pendant trois jours, aux portes de Varsovie, celle de Paskewitch, le vainqueur d'Erivan. Qu'il me soit permis de rappeler en peu de mots les principaux faits de cette dramatique histoire.

La Pologne commença sa révolution avec 35,000 hommes, et résista, dans les plaines de Grochow, à 180,000 Russes soutenus par 360 canons. L'ennemi lui abandonna le champ de bataille. Au mois de mars, l'armée polonaise se signala par de nouveaux exploits à Wawr, à Dembe, battit encore les légions de Diebitsch, et ne sut pas user de sa victoire. Deux mois après, les Polonais tinrent sous le feu de leurs armes la jeune et la vieille garde impériale, composées de 22,000 hommes. Un effort de plus, et ce redoutable corps était anéanti.

Au mois de juillet, l'armée russe, décimée par les combats, par le choléra, par les désertions, ne se composait plus que de 120,000 hommes, et celle des Polonais, qui de jour en jour grandissait et se fortifiait, en comptait 85,000. Paske-

witch avait rangé 80,000 soldats devant Varsovie. Les Polonais en avaient 40,000, c'est à dire deux fois plus qu'il n'en fallait pour défendre la ville. 23,000 Russes périrent dans ces derniers jours de combat. Enfin, dans l'espace d'une année, la Pologne, en commençant une guerre contre des forces cinq fois plus nombreuses que les siennes, remporta la victoire dans onze batailles rangées, soixante-huit combats, quarante-quatre engagements, et à la fin de la lutte son armée était presque aussi considérable que l'armée russe. Qu'a-t-il donc manqué à ce malheureux pays pour rompre les derniers liens de sa servitude, pour reprendre la place qu'il a jadis occupée parmi les autres nations de l'Europe ? Il lui a manqué l'union politique qui dirige les efforts d'un peuple et affermit ses succès, il lui a manqué un homme puissant et résolu, un homme hardi et éclairé, qui eût étouffé sous sa forte main tous les germes de discorde, les divisions de partis, qui eût pu poursuivre intrépidement au conseil et sur le champ de bataille l'œuvre commencée, ne pas s'arrêter à un demi-succès, ne pas perdre les fruits d'une victoire. Voilà ce que les Polonais

reconnaissent aujourd'hui, et voilà ce qu'ils ne sauraient trop déplorer.

Praga, qui était autrefois une ville considérable, n'est plus à présent qu'un assemblage de maisons irrégulières et de chétive apparence, habitées en grande partie par les Juifs. En face de ce faubourg, ravagé plusieurs fois par les Russes, est Varsovie, élevée sur une hauteur, étagée sur la rive gauche de la Vistule. Son aspect me rappelle celui de Bâle. C'est la même ligne d'édifices ondulant le long des eaux, le même mélange de maisons, d'arbres, de flèches de clochers. On arrive à la capitale de la Pologne par un pont en bois dont les poutres disjointes, les rondins mobiles, tremblent et gémissent sous le pied des chevaux comme des tuyaux d'orgue. La Vistule est large, mais souvent desséchée et coupée par de larges bancs de sable qui arrêtent toute navigation, et on ne la traverse pas sans faire d'abord une longue station à un bureau de police où trois Russes en uniforme, élevés à je ne sais quelle école, travaillent une heure à épeler et à inscrire le passeport du voyageur; un peu plus loin, on trouve encore un autre bureau, puis un troisième dans l'intérieur de la cité. De Stockholm jusqu'ici, en passant par huit

villes, mon passeport a été inscrit sur trente registres, revêtu de vingt-quatre signatures de chancellerie, de seize cachets rouges, et il m'en a coûté 160 francs pour obtenir cette sauvegarde de mon innocence; encore n'ai-je payé que la taxe légale. Plusieurs de mes compatriotes n'en ont pas été quittes à si bon marché. J'en ai rencontré un à Pétersbourg qui courait depuis deux jours à la recherche d'un commissaire de quartier, et qui, l'ayant enfin trouvé, ne parvint à obtenir son visa qu'en lui mettant un billet de vingt roubles dans la main.

Varsovie n'est pas une ville régulièrement belle. Ses rues ne sont point alignées comme celles de Berlin ou de Pétersbourg; ses places publiques ne présentent pas cette symétrie imposante dont s'enorgueillissent d'autres capitales. Ses magasins ne sont ni larges, ni splendides et ses maisons forment entre elles à chaque pas quelque nouveau contraste. Le palais du grand seigneur étale sa colonnade dorique, ses volutes et ses chapiteaux, à côté de l'étroite habitation d'un humble bourgeois; l'élégante boutique ornée des riantes fantaisies de nos modes et de notre industrie s'ouvre en face d'une méchante échoppe. L'hôtel d'Angleterre déroule à

ses convives une carte de restaurateur qui figurerait honorablement dans les salons de Véry, et à quelques pas de là l'habitant d'un cabaret souterrain distribue, sous sa voûte humide et enfumée, l'eau de vie de pommes de terre à un cercle de paysans.

Cet aspect de la ville représente l'état de la société polonaise : luxe des grands, pauvreté du peuple, beaucoup de palais et beaucoup d'habitations chétives, peu de situations intermédiaires. Mais ce mélange d'édifices somptueux et de boutiques, de grands hôtels et de tavernes, récrée le regard, intéresse la pensée. A chaque pas, c'est une nouvelle scène de mœurs à observer, une nouvelle image à peindre. Chaque palais a son illustration et ses souvenirs; les plus beaux noms de la Pologne, les plus belles pages de son histoire, y sont attachés. Celui-ci a été occupé par les rois de Saxe, cet autre par les comtes de Bruhl, dont le nom se retrouve encore sur la magnifique terrasse qui domine à Dresde le cours de l'Elbe. En voici un qui a appartenu à la famille de Sapieha, rival de Jean Sobieski; plus loin je trouve ceux des Radziwill, des Lubomirski, des Malachowski, des Czartoriski, hommes de guerre et d'état, amis des arts et des

lettres, puissants par leur fortune, célèbres par leur valeur dans les combats et leur parole dans le conseil, malheureux par leurs jalousies orageuses et leurs dissensions. A l'extrémité de la ville, il y en a un non moins illustre, non moins splendide que les autres, œuvre d'orgueil et de galanterie : Auguste II le fit construire pour satisfaire au caprice d'une de ses maîtresses. Des milliers d'ouvriers y travaillaient du matin au soir, des milliers d'ouvriers y revenaient la nuit poursuivre leur tâche aux flambeaux. Un jour, la belle comtesse Orzelska, en passant dans cette partie écartée et abandonnée de la ville, avait dit : « Voilà une riante situation. » Quinze jours après, elle y trouvait un parc, un jardin, un château ; le galant roi la conduisait dans des salons richement meublés, et lui disait : « Tout ceci est à vous. » Ce château appartient à présent à M. le comte Zamoyski, qui y a amassé une quantité d'objets d'art du moyen âge et une bibliothèque des plus précieuses. Au centre de la ville, au bord de la Vistule, est le château des rois, le Zamek, construit en partie par Sigismond III, agrandi par Auguste II, terminé par Stanislas Auguste Poniatowski. C'est un édifice d'un caractère sombre, imposant par son en-

ceinte et sa situation. Il m'a rappelé l'ancien château des grands ducs de Mecklembourg que j'avais vu quelques mois auparavant à Schwerin. C'était là que les nonces et le sénat s'assemblaient à l'ouverture des diètes. C'était là que les souverains de la Pologne recevaient les ambassadeurs des puissances étrangères dans une grande salle décorée de tableaux qui représentaient les principales époques de l'histoire polonaise. Le maréchal Paskewitch habite à présent ce palais des rois, et les appartements réservés jadis aux serviteurs de la couronne, aux officiers des gardes, sont occupés par les employés de ses bureaux.

Près de là est la cathédrale de Saint-Jean, monument gothique d'un goût exquis. La chaire surtout est un travail de sculpture d'une rare délicatesse. Douze statuettes charmantes, représentant les douze apôtres, ornent la balustrade. Douze dais légers s'élèvent sur leur tête. La rampe et le pavillon gothique qui la surmonte sont dessinés avec la légèreté d'une arabesque, ciselés comme un bijou, brodés comme une dentelle. Sur les murailles des nefs latérales, il y a une quantité d'inscriptions sépulcrales et plusieurs monuments funèbres, dernier témoignage

de l'orgueil aristocratique qui se venge par son faste des rigueurs de la mort. Le plus récent est celui du comte Malachowski. C'est une œuvre de Thorwaldsen, bien connue des artistes. Le plus touchant à voir est le tombeau de deux princes de Mazovie, l'un évêque, l'autre guerrier, couchés tous deux sur leur froid cercueil avec leur mitre et leur casque, leur chasuble et leur armure ; l'évêque embrasse son frère dans la mort comme il l'avait embrassé dans la vie. Tous deux semblent s'être endormis du dernier sommeil à la même heure, et s'en aller avec la même affection et le même espoir dans un autre monde. A côté d'eux sont gravés plusieurs passages de l'Ecriture sainte, expression de leur amour et de leur foi. Une douce pensée a présidé à l'érection de ce tombeau, et l'art du seizième siècle l'a orné de ses gracieuses ciselures, le marbre employé à sa structure lui donne un aspect étrange et des teintes variées qui produisent un effet charmant.

Dans une petite chapelle de l'église des Capucins, j'ai vu encore deux monuments mémorables : à gauche, un sarcophage en marbre noir surmonté d'un sceptre et d'une couronne, et revêtu de cette inscription : *Servandis præcor-*

diis invictissimi principis Johannis III, Poloniorum regis, ob fusas sæpiùs Turcorum copias et liberatam Viennam ab obsidione, totius Russiæ imperator, Nicolaus, rex Poloniæ, monumentum hoc fecit. Anno 1829[1]; à droite, une urne sépulchrale consacrée à la mémoire du roi Stanislas Auguste, avec cette poétique inscription : *Morte quis fortior? Gloria et Amor*[2]. Deux rois de Pologne, le valeureux Sobieski et le galant Stanislas Auguste, placés ainsi l'un en face de l'autre; deux phases d'une époque de gloire et d'indépendance, et le nom de l'empereur Nicolas au milieu! Est-ce le hasard qui fait de tels rapprochements?

Les autres églises de Varsovie n'offrent rien de très remarquable. Elles ont été ravagées plusieurs fois, reconstruites de différentes façons, et remplies d'œuvres de luxe plus que d'œuvres d'art. Une foule pieuse s'y presse chaque dimanche et chaque jour de fête. Le peuple de la ville et le peuple des campagnes, qui apporte chaque matin ses denrées sur la place où s'élève

[1] « Aux mânes de l'invincible prince Jean III, roi de Pologne, qui souvent mit en fuite les armées turques et délivra Vienne assiégée, Nicolas, empereur de toutes les Russies et roi de Pologne, a élevé ce monument. »

[2] Quoi de plus fort que la mort? L'amour et la gloire.

la colonne de Sigismond III, s'en va, dès que la cloche sonne, vers les temples qu'il vénère. Les hommes, portant encore leur besace sur l'épaule, s'agenouillent au bas de la nef; les femmes se frappent la poitrine et se prosternent la face contre terre. Presque tous baisent religieusement en arrivant les pieds, les mains du Christ ou des saints dont les statues en plâtre décorent l'entrée de l'église.

C'est dans l'ancienne partie de la ville que s'élèvent la plupart de ces églises et la plupart des couvents. Quoique cette moitié de Varsovie date de loin, on n'y trouve point ces formes d'architecture pittoresque, ces constructions artistiques du moyen âge qui font l'ornement des vieilles villes de France et d'Allemagne. Incendiée à diverses reprises, ravagée par les discordes civiles et les hordes étrangères, elle a perdu son caractère primitif, et on ne reconnaît guère son ancienneté qu'à ses rues tortueuses et obscures, aux fenêtres étroites, aux corridors sombres de ses maisons. Tout ce quartier est presque entièrement occupé par la classe bourgeoise et industrielle, les ouvriers et les petits marchands. Les riches familles de la noblesse, les fonctionnaires et le haut commerce sont ré-

pandus dans le faubourg de Cracovie, dans la rue Électorale et la rue du Miel, dans la grande et élégante rue qu'on appelle *le Nouveau-Monde*. Là est la place de l'hôtel-de-ville, occupé maintenant par une légion d'employés de police, le jardin de Saxe, auquel il ne manque que des bassins d'eau pour rivaliser avec les Tuileries, la place où l'on a érigé la statue de Kopernik, et une autre grande place carrée où s'élève le monument le plus lourd et le plus impopulaire qu'il soit possible d'imaginer. C'est une colonne carrée en bronze ou en tôle vernie, posée sur un piédestal à huit angles et entourée de huit animaux grotesques. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que ces animaux sont des lions, symbole de la force et du courage, et l'explication du symbole est sur une des faces de la colonne, où l'on voit écrits en lettres d'or les noms de huit Polonais massacrés par le peuple pendant les premiers jours de la révolution. L'un d'eux fut tué par hasard, un second par erreur, deux ou trois autres étaient d'infames gueux, mais n'importe, ils n'en doivent pas moins être tous honorés comme des victimes de leur loyal dévouement à la Russie ; les huit lions représentent leur héroïsme, et la hideuse colonne doit transmettre leurs noms à la

postérité. On ne pouvait rien imaginer de plus insultant pour Varsovie que cette glorification officielle de plusieurs noms odieux, et cette perpétuité monumentale d'un instant d'erreur ou de légitime vengeance. Aussi la colonne fut-elle pendant plusieurs mois couverte d'épigrammes acerbes et de placards injurieux. Les sentinelles avaient fort à faire d'empêcher les Polonais de venir là, dans l'obscurité de la nuit, afficher l'expression de leur ressentiment. Il a fallu un renfort de factionnaires pour mettre fin à ces manifestations d'opinion que des regards curieux lisaient chaque matin, que des mains indiscrètes colportaient ensuite par toute la ville. Les fonctionnaires russes ont senti eux-mêmes qu'ils avaient commis une faute en érigeant ce grossier trophée, et lorsque l'empereur Nicolas vint à Varsovie, il refusa de le voir; mais comme l'autorité absolue ne peut avouer qu'elle a eu tort, le monument est resté debout, à l'entrée du jardin de Saxe, avec ses flétrissures.

Occupée et pillée trois fois par les Russes, investie par Catherine d'un faux semblant de pouvoir, asservie complètement par Alexandre, sous la trompeuse sauvegarde d'une constitu-

tion, Varsovie a perdu à sa dernière révolution ce qui lui restait encore de son ancienne autorité. C'en est fait du mouvement que les voyageurs aimaient à remarquer autrefois dans cette ville. C'en est fait de ces souverains héroïques qui arrêtaient à la pointe de leurs lances le ravage des hordes tartares et sauvaient le christianisme sous les murs de Vienne, de ces diètes splendides et tumultueuses qui mettaient une couronne sur la tête d'un pauvre moine, de ces grands seigneurs qui traînaient à leur suite une armée de gentilshommes dont chacun pouvait devenir roi. C'en est fait de tout cet éclat et de toutes ces rumeurs d'une grande assemblée à laquelle les nations étrangères députaient des ambassadeurs, et que les souverains du nord et du sud essayaient de séduire par leurs promesses, ou d'effrayer par leurs menaces. Dans le cours des différentes révolutions qui ont agité, bouleversé le sol de la Pologne, la noblesse polonaise a seulement sauvé du naufrage de sa patrie l'illustration de son nom, que l'histoire consacre, que nul arrêt de despote ne peut lui ravir. Pas un de ces fiers gentilshommes n'exerce le pouvoir de ses ancêtres, et pas un d'eux, si l'on en excepte le riche comte Branicki, ne pos-

sède à présent une fortune intacte, une de ces fortunes colossales divisées autrefois comme des duchés entre les principales familles du pays. Les uns ont aliéné eux-mêmes leurs vastes domaines pour satisfaire à leur luxe effréné et à leurs habitudes fastueuses; les autres ont employé généreusement une partie de leurs biens à la défense de leur nationalité. La plupart ont été spoliés de leur héritage par les conquérants de la Pologne. La dernière révolution a surtout porté un coup terrible à cette noblesse, jadis si fière et si puissante, si coupable parfois dans ses folles dissensions, et si souvent admirable à voir dans les grandes crises de son pays. Les familles nobles sont aujourd'hui ruinées, accablées, et quelques unes divisées comme les rameaux d'un arbre coupé par la hache du bûcheron. Celles-ci vivent obscurément sur le sol où leurs aïeux déployaient une magnificence royale, celles-là pleurent dans l'exil l'oppression de leur patrie bien-aimée, et les charmes évanouis de leur douce Argos. Il y en a qui n'ont fait leur paix avec leur maître qu'en courbant docilement la tête devant lui et en renonçant à toute ambition. C'est une triste chose que de pénétrer dans l'intérieur de ces familles, de penser à ce qu'elles

ont été, et de voir ce qu'elles sont devenues. Quelquefois on n'y trouve plus qu'un seul enfant, dernier rejeton d'une race appauvrie et anéantie; quelquefois le père et la mère sont assis solitairement au foyer, où leurs regards se reposaient naguère avec tant de joie sur des têtes chéries. Un de leurs fils est réfugié en France, un autre en Autriche; un troisième, peutêtre, entraîné comme eux par son patriotisme dans le tumulte de la révolution, achète son pardon en servant comme simple soldat dans l'armée du Caucase. L'inquisition du pouvoir poursuit ces malheureuses familles jusque dans l'intérieur de leur habitation; un vil agent de police exerce un contrôle journalier sur ces maisons qui ont donné des généraux à l'armée de Pologne, des conseillers à ses diètes, des prélats à ses églises. Il n'est pas permis à la pauvre mère affligée de correspondre avec ses enfants, de leur envoyer une part du revenu dont elle jouit encore, d'adoucir par ses secours et ses consolations les rigueurs de leur exil. La poste ouvre toutes les lettres, et celles des réfugiés n'arrivent point à leur adresse. Il faut que les Polonais qui ont été compromis dans la dernière révolution, soit par eux-mêmes, soit par leurs parents ou alliés,

s'observent soigneusement dans leurs paroles, dans leurs démarches, et vivent de la vie la plus silencieuse ou la plus ouverte à tous les regards, pour ne pas éveiller les soupçons d'une police défiante, et attirer sur eux de nouvelles persécutions. Quel contraste entre la situation à laquelle ils étaient appelés par leur naissance et celle qui leur est imposée aujourd'hui! J'ai dîné une fois avec quatre gentilshommes dont les ancêtres gouvernaient la Pologne et la Lithuanie, et qui venaient modestement s'asseoir à une table de restaurateur. Il me semblait que je dînais, comme Candide, avec quatre rois détrônés. Pendant mon séjour à Varsovie, j'ai recueilli de source certaine de douloureux détails sur les rigueurs que fait subir le gouvernement russe à plusieurs nobles familles. La crainte d'aggraver leur situation par un récit indiscret m'empêche de rapporter ce qui m'a été dit avec confiance. Je n'ose citer aucun nom, et je m'en tiens aux généralités.

L'industrie et le commerce, qui n'ont jamais été très florissants en Pologne, n'ont certes rien gagné au changement de gouvernement. C'étaient les grands seigneurs qui, par leurs fêtes

éblouissantes, leur hospitalité libérale et leurs fantaisies de luxe, donnaient jadis l'essor au commerce de Varsovie; il y avait là une cour et des ministres, un cortège de hauts dignitaires et des ambassadeurs étrangers, des réunions régulières et extraordinaires de toute la grande et la petite noblesse. Quand les riches familles se retiraient l'été dans leurs terres, elles faisaient encore venir de Varsovie tout ce dont elles avaient besoin pour satisfaire à leurs habitudes opulentes et à leurs caprices. Je laisse à penser dans quelle décadence a dû tomber le commerce de cette ville lorsque les grandes fortunes qui l'alimentaient se sont écroulées dans l'orage des révolutions, lorsque cette affluence de riches propriétaires, de princes, de courtisans, a disparu de ses murs comme une source tarie, lorsqu'enfin elle a passé de son état de ville royale et souveraine à celui de chef-lieu d'un gouvernement russe. La Pologne n'a du reste ni élan industriel ni fabriques. Enclavée entre l'Allemagne et la Russie, elle devient de plus en plus tributaire de ces deux pays, et n'entreprend aucune grande spéculation; elle n'exporte que ses produits territoriaux, ses bois, ses grains, et perd une partie des bénéfices qu'elle

pourrait faire en vendant ces denrées à Dantzig, au lieu de les expédier directement aux pays étrangers qui en ont besoin.

La science et la littérature ont été bien plus encore que le commerce écrasées par la dernière révolution. Le gouvernement russe a supprimé l'université, l'école noble des *piaristes* [1], la société des amis des sciences. Tous les Polonais qui aspirent à obtenir un des grades universitaires, sans lesquels ils ne peuvent arriver à aucune fonction judiciaire ou administrative, doivent désormais étudier à Pétersbourg ou à Moscou. Les livres, les manuscrits de la société des amis des sciences ont été enlevés et transportés dans la capitale de l'empire russe, et un bureau de loterie occupe les salons où se réunissait cette assemblée illustrée pendant trente ans par d'importantes recherches sur l'histoire de Pologne et de précieuses dissertations. A la place de l'université et de l'école des piaristes entachées d'opinions révolutionnaires, s'élève le gymnase, auquel l'esprit éclairé de M. le général Okouneff, qui remplit à Varsovie les fonc-

[1] Les écoles des *piaristes* furent fondées par un ordre religieux sous le titre de *Schola pia*. De là le nom de piaristes donné à ceux qui les dirigeaient.

tions de ministre de l'instruction publique, a donné, il est vrai, toute l'extension possible. Il y a là un cabinet d'histoire naturelle, une collection de plâtres antiques, une bibliothèque de seize mille volumes, à laquelle le gouvernement envoie chaque année des livres russes. Mais quelle que soit l'étendue de cette institution, elle ne peut remplacer celles qui faisaient la joie et l'orgueil de la Pologne. L'enseignement y est d'ailleurs entravé par toutes les réserves d'une censure méticuleuse. La censure de Pétersbourg est un modèle d'indulgence, comparée à celle-ci; elle met son *veto* sur toute idée qui frise le libéralisme, elle mutile tous les livres et rature ou déchire tous les journaux. C'est une curieuse chose à voir ici qu'une collection de la *Revue des Deux-Mondes* biffée, couverte d'une épaisse couche d'encre, ou scindée à chaque page. J'ai eu la douleur de retrouver deux pauvres articles que je publiais l'année dernière dans cette *Revue*, et qui, après avoir passé par les ciseaux de la censure varsovienne, ressemblaient à deux malheureux enfants aveugles, estropiés, disloqués. La *Chronique de la quinzaine* est surtout l'objet d'un rigoureux examen et la victime d'une foule de cruautés. Mais com-

ment le prudent écrivain qui la rédige échapperait-il aux rigueurs du tribunal politique et littéraire de Varsovie, quand la *Staatszeitung* de Berlin, le journal le plus savamment officiel, le plus précautionneux qui existe, ne peut y échapper lui-même? J'ai vu presque chaque jour les timides récits de cette feuille coupés tout à coup au beau milieu d'une phrase par les ciseaux de la Parque inflexible qui mesure le cours de l'esprit et de la pensée, ou revêtus d'un impénétrable rideau noir. On dirait une nouvelle du télégraphe interrompue par le brouillard.

Tout ce qui se lie à une pensée d'indépendance, tout ce qui pourrait éveiller un souvenir de nationalité est sévèrement proscrit. J'ai en vain cherché dans les librairies de Varsovie quelques livres sur la Pologne : descriptions du pays, récits de voyage, livres d'histoire allemands, anglais, français, la police avait tout fait disparaître. Il m'a fallu un ordre d'un général pour me procurer un petit ouvrage imprimé en 1820 à Varsovie sous le titre de *Guide du Voyageur en Pologne*, et qui est bien le guide le plus pacifique, le plus innocent qu'il soit possible d'imaginer. Le professeur Bentkowski n'a pu réimprimer pour la troisième fois son *His-*

toire de la littérature polonaise avec les considérations générales qui y sont mêlées ; on en a fait à Wilna une sorte de catalogue bibliographique sec et aride, dépouillé de tous ses raisonnements. Un écrivain présente dernièrement à la censure un ouvrage où il était question dans les termes les moins suspects, de la *révolution* française de 1793. Ce mot de révolution effarouche le censeur, il le raie et le remplace par les termes de *changement politique*. Il n'est rien de si ingénieux qu'un censeur absolutiste. Grace à celui de Varsovie, voilà notre époque de terreur parfaitement humanisée ; ce que nous avions pris jusqu'à présent, dans notre candeur, pour un bouleversement général n'était qu'un changement politique. Un autre écrivain, M. Bandtkie-Stenzynski, qui avait consacré de longues années à l'étude des médailles de la Pologne, et qui en faisait une œuvre de dévouement plus qu'une œuvre de spéculation, publia un jour à ses frais le résultat de ses recherches sous le titre de *Numismatique de la Pologne*. Le censeur biffe ce nom et déclare que l'ouvrage ne paraîtra que sous le titre de *Numismatique du pays*. En vérité, si de tels faits ne m'avaient pas été racontés par les hommes les plus sé-

rieux et les plus loyaux, je les eusse repoussés comme des fables triviales; mais ils ne sont que trop vrais. La censure lit deux fois chaque brochure, chaque journal, chaque livre, en manuscrit et en épreuves. L'auteur ne peut tromper sa vigilance inquiète, et l'imprimeur est tenu, sous les peines les plus graves, de faire les corrections qu'elle indique. Quelquefois un écrivain opiniâtre, condamné en première instance, s'adresse à d'autres juges et obtient de la censure plus hardie de Pétersbourg l'*imprimatur* qui lui a été refusé par celle de Varsovie. Alors le livre paraît; mais les censeurs de Varsovie, défendant pied à pied leurs privilèges, ne permettent pas qu'il soit annoncé ni qu'on en rende compte. Il faut qu'il meure oublié et sorte peu à peu de la boutique du libraire, par la vertu de quelques sympathies silencieuses, sans éclat et sans bruit.

Les Polonais du duché de Posen n'ont point de telles rigueurs à subir. La mesure qui les régit est plus large et plus libérale; le gouvernement prussien, loin de chercher à effacer leur caractère de nationalité, favorise au contraire l'étude de leur langue et le développement de leur littérature. Il y a là un foyer d'écrivains

instruits, laborieux, qui recueillent d'une main pieuse les trésors de gloire de leur vieille patrie, ravivent ses traditions héroïques, et défendent sa cause avec énergie. On dit que cette liberté accordée aux Polonais du duché de Posen a souvent éveillé la susceptibilité de la chancellerie russe et donné lieu de part et d'autre à mainte correspondance plus ou moins acerbe.

La Prusse, en agissant ainsi, se conforme à ses principes habituels de politique, à ses instincts mesurés de libéralisme. Elle fait pour les provinces polonaises ce qu'elle a fait pour la Lusace, la Silésie et les provinces rhénanes, une propagande à sa façon, un habile mélange d'autorité et de tolérance. La Russie, en étendant son sceptre d'airain sur la Pologne, poursuit les conséquences rigoureuses de son système absolutiste. Elle ne tient point compte de ce que ce pays a été jadis, elle le regarde comme une partie intégrante de ses états et le traite comme une province révoltée. La faute en est aux puissances qui ont souffert tant de fois le partage de cette malheureuse contrée (1), et aux puissances

(1) Il y a eu, comme on sait, six partages successifs de la Pologne, le premier en 1772, les autres en 1793, 1795, 1807, 1809 et 1815.

qui n'ont point voulu, ou qui n'ont pu intervenir dans sa dernière révolution.

Toutes les mesures ont été prises pour prévenir une nouvelle révolte : une forteresse imposante à cinq lieues de Varsovie, une autre dans la ville même, les emplois occupés par des fonctionnaires russes, les casernes par des soldats russes, les soldats polonais envoyés au loin, dispersés dans les divers régiments de l'empire, un télégraphe sur la route de Pétersbourg, et une armée d'espions, d'agents de police répandus sur tous les points. La Pologne entière est enlacée dans un réseau inextricable. La lime la plus patiente s'userait sur ces mailles si fortement tissues, la main la plus forte ne les briserait pas. L'énergie contenue de tout un peuple, favorisée par des circonstances heureuses, peut seule, en un moment de transport et d'enthousiasme, s'affranchir de ce joug pesant.

Dans l'état de dégradation où la Pologne a été jetée, c'est encore un bonheur pour elle d'avoir des fonctionnaires tels que ceux qui la régissent aujourd'hui. Le maréchal Paskewitch, qui exerce dans le pays l'autorité de vice-roi, a, dit-on, le langage rude, mais le cœur loyal et compatis-

sant. Il sait ce que vaut la nation polonaise, car il l'a vue sur le champ de bataille, et s'il condamne la révolte comme représentant de l'empereur, il sait, comme soldat, rendre justice au courage. Les fonctionnaires placés près de lui s'efforcent, tout en exécutant leur mission, d'en adoucir autant qu'ils peuvent les rigueurs. J'en ai connu plusieurs qui m'ont intéressé par leur instruction et séduit par leur affabilité.

Malgré les arrêts de la censure et les inquisitions de la police, la littérature polonaise a pris dans les dernières années un nouvel essor. Ce qui était jadis pour cette pauvre contrée une étude heureuse et paisible est devenu un adoucissement à ses regrets, un remède à ses douleurs. La source sacrée de Castalie a souvent, pour ceux qui la lui demandent, la vertu du Léthé; elle donne l'oubli et le repos. De jeunes savants déroulent d'une main laborieuse les livres et les manuscrits que la Russie ne leur a pas encore enlevés, et se plongent dans la contemplation du passé pour ne plus songer au présent. Des poètes s'en vont sur les rives silencieuses de la Vistule murmurer à l'écart les strophes harmonieuses qu'une muse solitaire leur inspire. Un sentiment national agite leurs

cœurs ; un souvenir pénible attriste leurs pensées. Le deuil de leur patrie se reflète dans leurs vers, le nom de la malheureuse Pologne s'échappe souvent de leurs lèvres. La plupart de ces vers, écrits à la dérobée, ne peuvent être imprimés ; mais ils circulent de main en main, et partout éveillent une religieuse sympathie. Il y a maintenant en Pologne un cycle de chants cachés et mystérieux pour toutes les phases de la dernière révolution, des chants pour ceux qui sont morts et pour ceux qui vivent dans l'exil, des chants pour les jours de victoire et les jours de défaite, épopée de gloire et de malheur sur laquelle brille encore un rayon d'espoir. Le Polonais est condamné aux rudes travaux de la Sibérie, et ses frères lui adressent de loin une affectueuse consolation. Le Polonais est assis tristement au foyer désert de ses pères, et ceux qui mangent le pain amer de l'étranger échangent avec lui l'expression de leurs vœux. Les muses sont les messagères compatissantes de l'amour et de la douleur ; elles volent à travers l'espace, elles échappent avec leurs ailes légères aux ciseaux de la censure, cette harpie des temps modernes, à l'espionnage de la police, et répandent parmi ceux qui souffrent la parole qui

raffermit le cœur, le baume céleste qui adoucit ses blessures.

Voici deux pièces de vers que j'ai entendu réciter un jour dans une société fermée aux regards suspects, et qui révèlent cet esprit poétique de la Pologne. L'une a été composée par un homme qui a exercé d'honorables fonctions dans son pays; la seconde, par un jeune écrivain qui a servi comme simple soldat dans la dernière révolution.

A UNE FEMME POLONAISE.

« Ton ame céleste se reflète dans ton regard; dans ton regard mélancolique, les larmes que tu verses sur ta patrie brillent comme les diamants du trésor d'amour que tu renfermes dans ton sein.

« Bénie sois-tu parmi tes compagnes, car dans ton cœur le souvenir de ton pays est entouré de l'auréole de la foi; tu es un de nos anges gardiens.

« Ma bien-aimée, lorsque tu penseras aux destinées de la Pologne, arrose de tes pleurs la cendre de tes pères, et la foi te dévoilera les secrets de l'avenir, et tu recueilleras ta moisson dans le ciel.

« Car Dieu change en perles les larmes versées pour une cause si sainte ; il fait reverdir les rameaux de l'espérance, et t'en couronne le front. »

A UN FRANÇAIS.

« Toi qui, venu des bords riants de la Seine aux froides rives de la Vistule, songes parmi nous à ta belle patrie ; toi que les regards d'un père, d'une mère, d'une sœur, suivent sur une terre étrangère, ton ame n'est-elle pas restée tout entière aux lieux où la rappellent tant de doux souvenirs ?

« Ami, et moi aussi j'ai souvent soupiré en songeant de loin à ma patrie. Lorsque, banni des lieux où je suis né, j'errais dans un autre royaume, mes larmes étaient mon unique consolation.

« Bientôt tu reverras le toit paternel, la joie rentrera dans ton cœur, Mes larmes, à moi, dureront toujours ; elles dureront autant que le serment que j'ai proféré sur la tombe de ma mère.

« Te souviens-tu de cette nuit sombre où des voyageurs fatigués s'en allèrent frapper à ta porte ? Ils n'avaient ni pain, ni sel, ni lieu où re-

poser leur tête : c'étaient des Polonais. Ils sont restés dans l'exil ; j'en suis revenu. Ils regrettent leur patrie ; moi, je pleure sur ses ruines.

« Oh ! ne t'étonne pas si nous te serrons la main avec émotion ; tu as habité avec nos frères, avec ceux qui ne vivent plus que d'espérance. Ne t'étonne pas si on te parle en pleurant d'un frère, d'un amant, d'un fils, si un enfant te demande en bégayant des nouvelles de son frère.

« Ne t'étonne pas du froid qui te pénètre dans cette Pologne, dont une main funeste voile le doux soleil ; comment garderait-il sa chaleur, le cadavre dont on a arraché le cœur ? »

Je ne puis donner une idée plus juste de l'état actuel de la littérature polonaise qu'en citant une lettre qu'un écrivain très instruit a bien voulu m'adresser à ce sujet :

« Malgré la triste situation de notre pays, il y a maintenant parmi nous un mouvement littéraire très animé ; on dirait que les Polonais n'ont plus d'autre consolation dans le malheur que d'étudier les lettres, de se dévouer au développement de leur langue, bannie de plus en plus des écoles publiques, du service adminis-

tratif, et remplacée de tous côtés par la langue russe.

« Au dehors, ce mouvement se manifeste plutôt par des travaux historiques que par la poésie, car, avec son esprit national, patriotique, ému par tant d'évènements douloureux, la poésie ne fait qu'effrayer la censure, et ne peut produire au grand jour ses généreuses inspirations. Ceux qui s'y dévouent avec la pensée la plus noble et le talent le plus vrai sont forcés de dérober aux regards de l'inquisition qui les poursuit le secret de leurs rêves et l'harmonie de leurs vers. Il faut que les poètes apportent une grande réserve dans le choix de leurs sujets et une grande modération dans les idées qu'ils expriment pour qu'il leur soit permis de publier leurs productions. Parmi ceux dont on recherche les vers, nous citerons M. Paszkowski, qui a traduit le *Faust* de Goethe et fait imprimer un volume où l'on remarque plusieurs pièces pleines de sève et de vigueur ; Norwid, tout jeune encore, auteur d'un recueil de ballades populaires et de poésies fugitives, distingué par sa verve impétueuse et sa fraîche imagination ; il voyage maintenant en Allemagne et en Italie, et nous avons remarqué que ses voyages avaient déjà

donné un nouvel essor à son talent poétique. Czaikowski, occupé la plus grande partie du jour par ses fonctions administratives, consacre heureusement tous ses instants de loisir à des compositions pleines d'élan et de bon goût. Nous devons nommer encore les deux comtes Albert et Léon Potocki ; le premier, lieutenant-colonel au service de Russie, est doué d'une imagination brillante ; le second est tout à la fois spirituel et léger, mélancolique et grave.

« A la place de la société des amis des sciences, supprimée par le gouvernement russe, il s'est formé en 1841 une réunion d'écrivains qui publient, sous le titre de *Bibliothèque de Varsovie*, un recueil littéraire périodique, le premier recueil de cette nature qui ait obtenu dans notre pays un réel succès. Nous avons essayé de rallier à cette publication tous les jeunes talents de notre pays ; notre but est de rassembler dans un même cadre tout ce qui peut donner à la Pologne une juste idée du progrès des arts et des sciences dans les autres contrées de l'Europe, et tout ce qui pourrait en même temps faire connaître et apprécier la Pologne.

« M. Balinski, historien distingué, est à la tête de la rédaction de ce recueil, avec M. Sza-

branski, qui a dirigé pendant quelque temps le journal intitulé *Panorama de Varsovie*. Leurs principaux collaborateurs sont MM. Alexandre Kurtz et Sielenski : le premier a publié d'excellents articles sur l'économie industrielle ; le second, des articles de critique. M. Maiewski traite les questions de droit. M. Auguste Cieszkowzki, auteur de plusieurs ouvrages sérieux bien connus en Allemagne et en France, est un des rédacteurs les plus zélés et les plus importants de la *Bibliothèque de Varsovie* ; il lui a donné diverses dissertations sur la philosophie grecque, sur l'état financier de l'Angleterre, sur les salles d'asyle des campagnes. Non content de coopérer ainsi par ses travaux au succès de cette publication, il lui consacre une partie de sa fortune ; il a donné à la rédaction de la *Bibliothèque de Varsovie* les moyens d'adjoindre à ce recueil périodique une série de traductions en polonais des principaux ouvrages étrangers ; déjà nous avons imprimé dans cette nouvelle collection plusieurs œuvres de Schelling, l'*Histoire de la civilisation en Europe* de M. Guizot, traduite par M. le professeur Bentkowki, et le Cours d'économie industrielle de M. Blanqui.

Parmi les collaborateurs les plus utiles de

la *Bibliothèque*, nous devons citer encore M. Casimir Woycicki. Infatigable investigateur de l'antiquité polonaise, il a publié un grand nombre d'ouvrages qui tous ont pour but de faire connaître à ses compatriotes le caractère, les mœurs de leurs aïeux. Dans un de ces ouvrages, il retrace avec art le tableau de la vie domestique des anciens Polonais ; dans un autre, il remonte jusqu'à l'origine et aux premières compositions de notre théâtre national ; enfin, il a recueilli nos anciens proverbes, et nous a donné sous le titre de *Klechdes* un excellent recueil de nos contes populaires.

« Ce que nous avons de plus remarquable dans nos publications actuelles, ce sont nos travaux historiques. M. A. W. Macieiowski s'est acquis une juste réputation par son *Histoire de la législation des Slaves*. M. Balinski, écrivain habile, érudit, laborieux, à qui l'on devait déjà une très bonne histoire de Wilna, un grand nombre d'articles littéraires, scientifiques, insérés dans divers journaux, vient de publier, sous le titre de *Mémoires sur la reine Barbe Radziwill*, épouse du roi Sigismond-Auguste, un ouvrage d'un grand intérêt ; il a étudié son sujet avec un soin minutieux et retracé avec une ad-

mirable fidélité tout cet épisode dramatique du dernier des Jagellons. On attend de lui encore un ouvrage en quatre volumes, qui renferment, entre autres études historiques, des biographies d'André Wolan, champion ardent des calvinistes polonais au seizième siècle, et de Jean Potocki, célèbre par ses recherches érudites sur l'origine des Slaves. C'est M. Balinski qui a donné aussi une édition des œuvres des deux frères Sniadecki, l'un astronome, l'autre philosophe, et rédigé la biographie de ces deux illustres savants polonais. Ajoutons encore à cette nomenclature, que je n'ose accompagner de plus de détails, un travail remarquable de M. A. Tyszynski sur la législation slave.

« Plusieurs femmes se distinguent aussi à Varsovie par leur instruction, leur amour des lettres et leurs écrits. Mme Krakow publie chaque année un album littéraire et poétique, composé tout entier par des femmes; elle-même y a inséré des nouvelles spirituelles et gracieuses, que l'on recherche avec empressement. Mme Lewocka a écrit aussi quelques contes charmants, et un livre de lecture pour les gens du peuple. Au dessus de tous ces auteurs aimables, nous plaçons, avec un juste sentiment d'or-

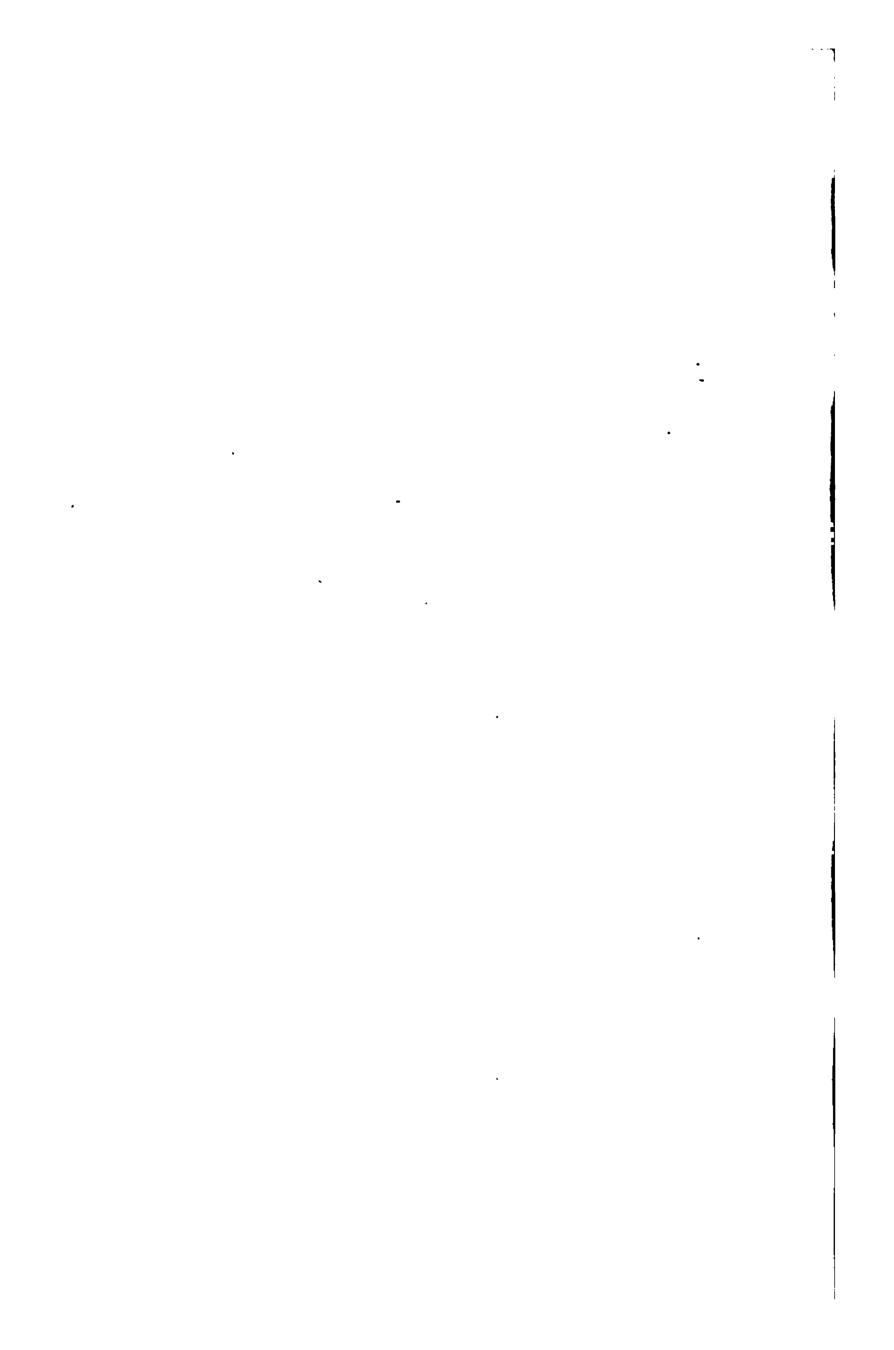
gueil national et de sympathie, le nom de Madame Ziemencka, jeune femme charmante, qui s'arrache aux succès qu'elle obtiendrait dans les salons, par sa beauté et son esprit, pour se livrer en silence à des études sérieuses; dévouée pendant très longtemps à la philosophie de Hegel, elle a renoncé enfin à ces dogmes trop froids et trop arides pour sa jeune et vive imagination, et s'est consacrée à l'étude d'une philosophie religieuse. Elle publie elle-même, chaque mois, un recueil intitulé *le Pélerin*, dans lequel elle développe avec un rare talent de logique et une profonde sensibilité les enseignements du christianisme.

« Nous ne terminerons pas cette courte notice sans rappeler qu'au fond du palatinat de Lublin vit encore le dernier barde polonais, d'une époque glorieuse qui n'est plus, le Nestor des poètes actuels, M. le castellan Kozmian, auteur d'une production très aimée dans notre pays, intitulée *les Géorgiques polonaises*. Il achève dans sa vieillesse et se prépare à publier un grand poème national auquel il a travaillé pendant de longues années, et qui doit avoir pour titre *Etienne Czarnicki*. »

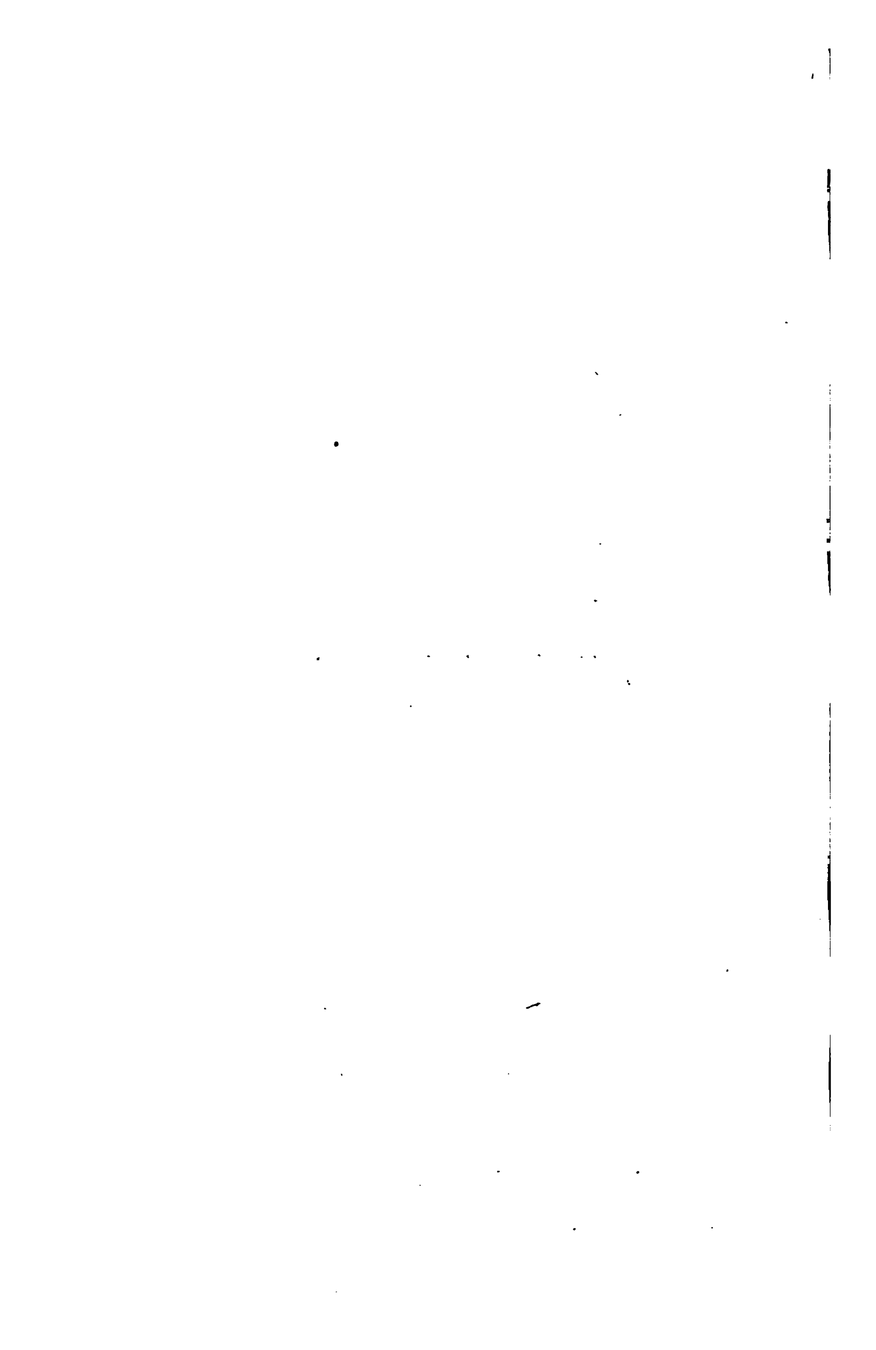
J'ai cité sans y ajouter une seule observation

critique les éloges que l'auteur de cette lettre accorde aux travaux de ses compatriotes. Peut-être quelques uns de ces éloges sont-ils exagérés; mais ils ont été dictés par un pieux sentiment de nationalité, et quel homme de cœur ne serait touché de voir ces nobles enfants de la Pologne chercher sous le joug qui les opprime, sous le regard inquiet et vigilant de la censure, l'œuvre sérieuse qui attire leur intelligence, la poésie qui les console? Varsovie a été dépouillée de tout ce qui faisait jadis sa joie et sa splendeur; ses dynasties de rois sont éteintes; ses familles de gentilshommes sont dispersées à la surface du globe; ses richesses parent d'autres villes. C'est une veuve sans défense, c'est une mère éplorée qui, dans le deuil de sa solitude, penche son front appesanti sur les chroniques du passé et se berce avec un chant plaintif. Le vrai mouvement de la Pologne est dans l'émigration polonaise. Celui-là nous le connaissons par les beaux vers de Mickiewiez, par d'importants travaux d'histoire et d'érudition, parmi lesquels nous aimons à signaler ceux de M. L. Chodzko.

—



LES CHATEAUX
DE VARSOVIE.



LES CHATEAUX

DE VARSOVIE.

A M. LE COMTE DE SALVANDY,

MONSIEUR,

Par un beau jour d'été, je m'en allais de Pétersbourg en Pologne, relisant le long de la route votre *Histoire de Jean Sobiesky*. Il y a un charme singulier que vous aurez peut-être éprouvé plus d'une fois vous-même, un charme

entraînant et triste, à dérouler les annales d'un grand peuple, à voir retracer la vie d'un héros sur les lieux mêmes où ce peuple a perdu sa grandeur, où ce héros est mort. Tandis qu'on jette autour de soi un regard inquiet et mélancolique sur des châteaux en ruine, sur des populations opprimées, sur la décadence et la misère du présent, les riantes et glorieuses époques évoquées par la parole de l'historien surgissent sous le voile du passé et brillent au milieu des ombres sinistres qui les entourent; des noms illustres éveillent l'enthousiasme de la pensée, des heures de victoire et de triomphe enchantent l'imagination. Tantôt on se sent saisi d'une douloureuse émotion en songeant à ce qui fut, à ce qui a cessé d'être, et tantôt, oubliant une fatale transformation, on se rejette gaîment en arrière à la suite d'une fée invisible qui de sa main magique reconstruit à chaque pas l'édifice des temps anciens. Les champs que l'on traverse ne sont plus soumis à la verge du despotisme; un peuple libre et fort les féconde par son travail, les défend par son courage; les châteaux élevés sur les collines ne sont plus déserts et silencieux; sur les remparts j'entends sonner le cor du gardien qui annonce l'arrivée d'une troupe d'hom-

mes d'armes; sur le pont-levis, les chevaliers passent fièrement avec leur armure de fer, leur casque empanaché et leur glaive étincelant. Dans les villes, les cloches résonnent, les églises sont parées comme pour un jour de fête, les fifres et les cymbales retentissent avec les chants nationaux. Une foule joyeuse, bruyante, exaltée, inonde les rues et les places et se précipite vers les portes couvertes de guirlandes de fleurs et les arcs de triomphe ornés de signes symboliques. Sur le chemin, on voit de loin flotter un nuage de poussière, et à travers ce nuage on distingue les *Hetmann* avecleurs chevaux fougueux et leurs larges cimeterres revêtus de pierres précieuses, les palatins avec leur ceinture d'or et leur aigrette de diamants, et des cohortes de grands seigneurs plus riches que des rois, et des légions de gentilshommes rapportant en triomphe les dépouilles de leurs ennemis, traînant captifs après eux ou les chefs des tribus tartares, ou les princes russes. Salut à vous, jours heureux de la Pologne, jours de magnificence et de batailles, de triomphe et de galanterie, où l'amour de la gloire palpitait dans tous les cœurs, où le sourire de la beauté se mêlait à toutes les victoires! Salut à vous, nobles enfants de cette con-

trée, Sobieski, Kosciusko, vous tous qui avez vaillamment combattu pour l'honneur de votre patrie, vous qui l'avez soutenue sur le penchant de sa ruine, et qui l'auriez sauvée si elle eût pu être sauvée !

Hélas ! un prestige trompeur m'emporte vers une époque qui n'est plus, et cette illusion d'un instant s'évanouit à l'aspect d'un Juif trafiquant de haillons, ou d'un agent de police russe qui m'observe d'un air soupçonneux. En vain le voyageur, épris des héroïques actions d'autrefois, s'écrie en traversant les plaines de la Pologne : Sobieski ! Sobieski ! L'écho solitaire des forêts répond seul à ce grand nom, et je ne serais pas étonné de voir venir le jour où de par le tsar tout puissant ce nom fût proscrit comme une parole dangereuse, comme un appel illégitime aux souvenirs de l'indépendance et de la nationalité polonaise. Mais la gloire véritable, la gloire qui jaillit du courage et du patriotisme, n'est pas un symbole d'honneur passager ; c'est une vertu surhumaine, une émanation d'en haut. Dieu lui-même lui donne un des rayons de sa splendeur et quelques siècles de son éternité, et quand toutes les chancelleries impériales réuniraient contre elle les proscriptions de leurs ukases, elle

ne parviendraient pas à l'anéantir. Si le peuple intimidé n'ose en parler hautement, il en garde la trace lumineuse au fond de son cœur, il l'évoque en secret dans l'enceinte de ses foyers. Semblable à cette étoile qui se lève dans les parages les plus froids, dans les nuits les plus sombres, la gloire nationale brille comme un phare éternel aux regards du peuple opprimé, et lui indique le but qu'il doit atteindre.

Dans le voyage que j'ai fait à travers la Pologne, j'ai retrouvé partout le souvenir voilé, mais profond, des traditions illustres de ce pays et de ses héros, le souvenir de ce grand roi dont vous avez raconté l'histoire en termes si poétiques, et lorsqu'en arrivant à Varsovie, j'ai témoigné le désir de voir sa demeure de Willanow, j'ai vu que ce désir éveillait en ma faveur une touchante sympathie.

Le château de Willanow est situé à trois quarts de lieue environ de la capitale de Pologne. On traverse la grande et belle rue appelée le Nouveau Monde, on passe devant la statue de Kopernic, devant le palais occupé, avant 1830, par l'académie des Belles Lettres, et transformé, par une amère ironie, depuis la dernière révolution, en un bureau de loterie. A l'extré-

mité de la ville, est le splendide édifice où le grand duc Constantin fit d'un sceptre royal une verge de fer, où cet homme, composé des éléments les plus étranges, faisait donner le knout au cheval qui bronchait sous lui, renversait à ses pieds le soldat qui n'obéissait pas assez promptement à ses ordres, et pleurait comme un enfant après ses accès de colère sauvage.

Au delà de cet édifice de sinistre mémoire, qui a vu ces fureurs brutales de cosaques, et qui a vu leur châtiment, nous voici en pleine campagne, au milieu des arbres verts, des sillons dorés, ces deux présents de Dieu, dont l'aspect seul retrempe l'esprit et lui rend l'essor comprimé par la méchanceté des hommes. A droite et à gauche, j'aperçois quelques riants pavillons, résidence d'été, œuvres de fantaisie des nobles familles jadis si riches et si puissantes, et devant moi une église gothique au milieu d'un cimetière où s'élèvent de toutes parts les monuments les plus bizarres. A côté de l'église on trouve une auberge fréquentée par les curieux qui viennent visiter ce lieu historique, et par le peuple de Varsovie qui, aux jours de fête ou le dimanche, aime à se réunir sous un groupe d'arbus-

tes autour de la cruche de bière ou du flacon d'eau de vie.

A la porte de l'auberge, deux ménestrels ambulants portant le chapeau à grands bords de leur province, la redingote en tartan brun, la culotte ornée de larges boutons de métal, les souliers ferrés, jouent de leur instrument. L'un d'eux promène son maigre archet sur un violon noirci par la fumée, usé par le temps; un autre fait résonner une cornemuse formée d'un énorme sac en peau auquel sont attachés trois tuyaux, le premier tombant au dessous du sac; le second, que l'on pose, comme un bâton de voyage, sur l'épaule; le troisième, percé de plusieurs trous comme une flûte, placé entre les lèvres du musicien qui le tient d'une main, et de l'autre presse à certains intervalles les flancs de son sac pour en faire sortir des sons plus ou moins vibrants. Les deux ménestrels jouent l'air national de la *Cracovienne*, et l'accompagnent en frappant du pied, en sautant en cadence. Quelques enfants assemblés autour d'eux écoutent d'une oreille attentive ce chant traditionnel. Notre arrivée au milieu des auditeurs redouble l'ardeur des musiciens. L'aubergiste, qui, debout sur sa porte, les regardait comme un homme habitué à

de pareils spectacles, s'émeut à notre approche, ôte son bonnet, fait quelques pas en avant, puis, jugeant sans doute à notre aspect que nous n'étions pas des pratiques pour lui, remet ses mains dans ses poches, et reprend sa froide impassibilité. Le concert continue, et les gestes saccadés, et les tournoiemens de ceux qui l'exécutent. Des fenêtres de son palais, Sobieski avait peut être contemplé maintes fois une scène pareille, car il y a longtemps que la musique et la danse cracovienne séduisent les oreilles et charment les regards du peuple polonais. Nous jetons quelques pièces de monnaie dans le chapeau des ménestrels, et les pauvres gens, abandonnant aussitôt leur violon et leur cornemuse, viennent, en se courbant jusqu'à terre comme des esclaves de l'Orient, nous embrasser les genoux.

De ces scènes populaires nous passons au château royal. Ce château est bâti au milieu d'une vaste plaine traversée par un des bras de la Vistule. De l'autre côté de la rivière on aperçoit les longues avenues d'un parc qui s'étend à plusieurs lieues de distance, et l'aspect mystérieux de ce parc, et cette rivière verdoyante et bleue, et cette solitude silencieuse, animée seulement par quelques fermes rustiques, tout contribue à don-

ner à l'ancienne résidence de Sobieski un caractère à la fois attrayant et sévère, gracieux et solennel. Un fossé de quelques pieds de largeur et une grille en fer entourent le château; on y entre par une porte majestueuse surmontée de deux statues en pierre, l'une qui représente un guerrier armé de toutes pièces, l'autre une femme portant à la main les palmes de la paix. Dans le préau s'élève un sépulcre gothique consacré à la mémoire du comte Stanislas Potocki et de sa femme, née Lubomirska, deux noms de Pologne assez nobles et assez illustres pour ne point paraître déplacés dans une telle enceinte. Que si pourtant l'on demandait comment il se fait que ces deux noms se trouvent là, en voici la raison. A la mort de Jean Sobieski, son fils Jacques vendit le domaine de Willanow à la comtesse Seniawska, qui en abandonna la jouissance au roi Stanislas Auguste II, puis le légua à la famille des Lubomirski, dont elle descendait. Le comte Potocki, en s'alliant à cette famille, hérita de ce royal domaine, et le sépulcre placé à l'entrée de la cour d'honneur atteste ce droit de succession. Combien de blasons nobiliaires et de titres de propriété inscrits autrefois sur de splendides

parchemins, et qui ne se trouvent plus à présent que sur la pierre des tombeaux!

Le palais est construit dans des proportions élégantes, comme une villa italienne ; il se compose d'une façade à terrasse plate ornée de statues en pierre, et de deux ailes parallèles surmontées de deux tourelles, de deux globes dorés, et revêtues sur toute leur longueur de bas-reliefs historiques. Une partie de cet édifice fut bâtie par les Turcs que Sobieski avait ramenés captifs à la suite d'une de ses victorieuses campagnes. Stanislas Auguste le fit achever sur le même modèle. Je ne veux point me laisser aller à la tentation de décrire dans tous ses détails l'aspect extérieur de cette habitation. Entrons. Les appartements de Sobieski ont été conservés avec un soin pieux tels qu'ils étaient de son temps. Ils ne sont ni très vastes ni très riches, mais décorés pourtant avec une certaine recherche, selon le goût du siècle de Louis XIV : tentures en soie, boiseries dorées, fauteuils en tapisserie, plafonds et stores chargés de guirlandes de fleurs et d'emblèmes mythologiques. Si, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, le paysage est le fond du tableau de la vie humaine, la demeure de l'individu est le cadre de son existence, des caprices

de son esprit, des mœurs de son temps. Chaque ornement dont il aimait à s'entourer peut devenir un nouveau sujet d'étude, chaque objet dont il s'est servi peut conduire l'observateur sur la voie d'une révélation biographique. Que si cette demeure a été occupée par un homme de génie, de quels sentiments de vénération ne se sent-on pas pénétré en la visitant ! Que de souvenirs et de pensées éveille dans l'ame l'aspect seul de la table où il s'est assis dans ses veilles glorieuses, des livres sur lesquels il a médité, du foyer auprès duquel il se reposait de ses travaux dans un cercle d'amis ! Et tout entier livré à ce sentiment de respect, à ces pensées errant à travers une époque lointaine, je promenais un regard avide sur ces voûtes, ces meubles et ces tentures, cherchant partout quelque trace d'un jour de triomphe, d'une heure de joie ou d'un instant de fantaisie. Je me disais : C'est ici qu'il aimait à rapporter les trophées de ses merveilleuses campagnes, c'est ici qu'il essayait d'oublier les rivalités fatales de ses grands seigneurs, les luttes orageuses des diètes. Il a passé par cette porte quand il revenait de sauver, sous les murs de Vienne, la chrétienté de l'invasion des Turcs ; quand un prédicateur, interprète d'une population enthou-

siaste, le saluait par ces paroles évangéliques : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes.* Ces parois ont été les témoins de ses projets audacieux, et ce lit a reçu son dernier soupir. Pauvre roi, combattu sans cesse dans son autorité de souverain par une aristocratie jalouse et inflexible! pauvre grand homme, qui envia plus d'une fois peut être la paisible indifférence de ses plus obscurs sujets! pauvre architecte d'une œuvre gigantesque qui devait s'écrouler après lui! héros couronné de lauriers, cœur généreux et tendre, blessé dans ses plus douces affections! Ah! quand on pénètre dans le secret de sa vie, et quand on songe à tout ce qu'il a souffert, comme citoyen dévoué à sa patrie, comme époux et comme père, voudrait-on gagner sa célébrité au prix de ses douleurs?

La première salle du palais est tapissée de portraits en pied représentant les principaux personnages de la noblesse du pays, les Sapieha, les Jablonowski, et quelques rois et reines de Pologne; c'est comme une introduction à l'histoire de Sobieski. Une autre salle est pleine de vases ciselés, d'armures, de trésors du moyen âge. C'est là que l'on conserve la magnifique armoire que le pape envoya au valeureux Jean

après la campagne de Vienne. Elle est du haut en bas sculptée avec une rare perfection, et revêtue d'incrustations, d'arabesques légères, d'images symboliques en écaille et en ivoire.

La reine, la belle Marie d'Arquien, se souciait peu, à ce qu'il m'a paru, de ces ciselures du moyen âge. On n'en trouve pas la moindre trace dans ses appartements. Tout son salon est simplement revêtu de tentures en soie lilas, parsemé de glaces et de guirlandes dorées. A côté de ce salon est un cabinet d'une nature bien moins sévère. Il est couvert de boiseries peintes, représentant les amours de Jupiter depuis Danaé jusqu'à Léda. Au plafond, Marie d'Arquien est représentée elle-même avec les attributs de la déesse du printemps, voltigeant entre des essaims de petits amours armés de carquois et répandant une moisson de fleurs sur son chemin. J'ai vu dans une salle voisine un autre portrait d'elle et son buste en marbre. C'était bien, comme vous l'avez dit, monsieur, « une beauté altière avec des grâces touchantes : » le nez grec, la bouche petite et fine, de grands yeux noirs à fleur de tête, des cheveux noirs partagés sur le front en bandeaux bouclés, les lignes les plus correctes, les contours les plus suaves. Mais

entre ces deux sourcils arqués je distingue un pli creusé par une pensée ambitieuse, et dans ces yeux noirs si doux une expression de langueur qui m'explique plus d'une phrase sagement contenue, plus d'une réticence discrète de l'historien de Sobieski.

Dans une autre salle du palais il y a une galerie de peinture qui renferme, entre autres productions de l'école du moyen âge et de l'école moderne, plusieurs tableaux intéressants de Lucas de Leyde, de Lucas de Cranach, et un tableau de Rubens représentant *la Mort de Sénèque*. Sénèque est debout tout nu dans son bain, la barbe longue et grise, les cheveux en désordre. La tête conserve encore un sentiment de vie, mais on voit que les membres privés de sang sont déjà saisis d'un frisson glacial; les genoux fléchissent, le corps s'affaisse; l'œil hagard et terne s'éteint; la mort s'empare de sa proie. C'est une étude médicale pareille à celle de *la Descente de Croix*, une étude affreuse qui fascine le regard par les émotions qu'elle produit, et l'épouvante par sa vérité. Je n'avais jamais vu ni copie, ni gravure de ce tableau, et je le placerais volontiers au nombre des chefs-d'œuvre de l'illustre artiste.

Le reste des appartements est occupé par la famille Potocki, et décoré avec un faste éblouissant. C'est le luxe aristocratique, coquet et brillant des temps modernes, à côté du luxe plus majestueux des siècles passés ; toutes les fantaisies de la mode, tous les légers chefs-d'œuvre de notre industrie, hélas! et toutes les douleurs d'une époque récente à côté des douleurs d'une époque plus grande et plus solennelle. Dans un salon décoré comme un des plus gracieux salons du faubourg Saint-Honoré, j'aperçois le portrait d'une jeune femme d'une beauté merveilleuse, d'une expression douce et triste comme celle d'une pauvre ame qui, au milieu des joies qui l'entourent, porte le pressentiment d'une fatale destinée. C'était la fille unique des maîtres de ce château, mariée toute jeune au prince Sangowski, et morte à vingt-quatre ans, morte en pleurant de quitter si vite le monde qui lui semblait si beau, et son époux chéri, et ses parents désolés. Deux ans après, elle eût peut être regretté de vivre ; deux ans après, son mari, compromis dans la révolution de 1830, était dépouillé de ses titres, envoyé en Sibérie, et de ses deux frères, héritiers légitimes d'une immense fortune et de ce noble nom de Potocki,

l'un partait pour l'exil, l'autre faisait sa paix avec le gouvernement russe en occupant une place d'employé subalterne dans une chancellerie de Pétersbourg. Qui aurait dit à Sobieski, quand les prisonniers turcs lui bâtirent ce château de Willanow comme un monument de ses victoires de soldat et de sa puissance royale, qu'un jour ce château serait envahi par la police russe, et dépeuplé par de misérables satellites ! A quelques pas de là, dans le parc, on voit encore la magnifique tente de Kara-Mustapha, que le sauveur de la chrétienté rapporta du siége de Vienne. Elle est là debout avec ses draperies de pourpre, ses arabesques orientales, ses rideaux de soie, ouverts de tout côté comme pour recevoir un visir de Mahomet ou un roi conquérant. La police russe n'est-elle pas effrayée de voir ce trophée d'une bataille immortelle, ou ne le laisse-t-elle là, exposé aux regards des passants, que pour insulter par un amer contraste aux beaux jours de la Pologne ?

Un jeune Polonais, qui avait la bonté de me servir de guide dans cette excursion, me conduit auprès de Varsovie dans un autre château historique. C'est l'un des plus riants édifices, l'une des plus charmantes habitations qu'il soit

possible de voir, un pavillon bâti dans les proportions les plus légères et les plus grácieuses : deux façades ornées de colonnes doriques, de chaque côté un bassin d'eau limpide où le château se reflète avec ses ciselures, ses corniches, ses statues, et tout autour des berceaux de feuillage, des massifs d'arbres qui semblent, comme les hêtres des bucoliques, inviter aux doux loisirs et à la poésie, et de larges avenues ombragées par les rameaux des peupliers de la Vistule :

> ..... Ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
> Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
> Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
> Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge.

Au milieu d'une de ces avenues s'élève un amphithéâtre arrondi comme les cirques antiques; une rivière en baigne les gradins, et de l'autre côté de la rivière est le théâtre entouré d'une colonnade grecque, et fermé par un réseau d'arbustes. C'est le théâtre d'été, le théâtre où l'on joue en plein air des tragédies antiques, des comédies champêtres, où le véritable azur du ciel, le lit de la rivière, les nacelles flottantes,

les rameaux balancés par le vent, remplacent nos décorations factices ; où la nature, dont les artistes essaient de reproduire ailleurs les effets pittoresques, apparaît dans toute sa vie et sa fraîcheur.

Quelle fée de Pologne a d'un coup de baguette élevé ces arcades, aplani ces terrasses, creusé ces bassins? A quel génie bienfaisant est consacré ce château d'Oberon, ce séjour ravissant digne d'être chanté par Arioste? Non, ce n'est pas l'œuvre d'une fée, ce n'est pas la demeure qui doit être glorifiée par les poètes. C'est le château de Lasienki. C'est là qu'a vécu cet homme efféminé, ce courtisan débile qui monta sur le trône des Jagellon par la grace de Catherine, et s'y maintint par un timide accord, jusqu'au jour où son impérieuse souveraine, de la même main qui avait signé son acte de royauté, signa son acte de déchéance et le flétrit comme un valet invalide d'un titre d'antichambre et d'une pension. C'est là qu'il s'oubliait dans de honteuses mollesses, ce Polonais indigne de porter le beau nom de Poniatowski, tandis qu'un agent russe gouvernait la contrée des Baratori, des Casimir, des Sobieski, tandis qu'à la face de l'Europe, l'antique terre des Sarmates était la-

cérée, partagée comme une proie inerte par ses voisins insatiables, que des soldats russes, assiégeant la salle des diètes, obtenaient par la puissance du glaive un simulacre de contrat, trois fois juré, trois fois trahi, et que le brave Kosciusko tombait sur le champ de bataille avec un cri de désespoir. Ah! je suis entré avec douleur dans ce château si paré et si riant, et je n'y ai vu que les traces d'une fade galanterie, des portraits de femmes, des tableaux représentant David dansant devant l'arche, et Salomon prosterné devant un cercle de jeunes filles, digne entourage d'un prince qui, pour justifier sa mollesse, invoquait une profanation. Il est des hommes que la Providence, dans ses impénétrables secrets, envoie aux nations sous une armure d'acier ou une couronne de roses, pour châtier leur orgueil ou précipiter leur ruine. Stanislas Auguste IV a été un de ces hommes, et l'accuser, c'est accuser peut être la loi suprême qui en fit un instrument de sa volonté; mais nous ne sommes pas assez sages pour remonter jusqu'aux sources des prévisions éternelles. Nous ne voyons pas l'arrêt de Dieu, nous ne voyons que la main qui l'exécute, et tant qu'il y aura une voix honnête en Pologne, elle

s'élèvera pour flétrir ce roi de parade qui ne régna sur son pays que pour le tromper par ses lâches complaisances et le perdre par sa faiblesse.

Allons plus loin, allons, il y a là bas sur le chemin qui mène en Lithuanie, au milieu d'une plaine féconde, une autre demeure à laquelle est attaché aussi le nom de Poniatowski; mais ici ce nom est entouré d'une auréole sans tache, et la douloureuse pensée qu'il rappelle à la mémoire ne lui donne qu'une plus grande consécration. C'est le château de Jablowna, la demeure favorite de ce soldat au cœur héroïque, de cet enfant de la Pologne que Napoléon créa maréchal de France dans les sillons sanglants de Leipzig. Je m'étais arrêté plus d'une fois avec émotion auprès du mausolée que des mains pieuses lui ont élevé sur les bords de l'Elster. Je suis entré avec respect dans l'enceinte austère et paisible où il aimait à venir chercher quelques heures de repos après ses jours de combats, à poursuivre les rêves de sa jeunesse aventureuse et les espérances de son ardent patriotisme. Tout dans cette retraite indique les habitudes d'un esprit cultivé et les prédilections d'une ame généreuse. Ici je trouve une bibliothèque

de livres sérieux, des cartes géographiques, des œuvres d'art choisies, là des esquisses embellies par une pensée d'affection, des portraits de famille ou des portraits d'amis. On a placé le portrait du héros au milieu de cette collection, et on y a fait inscrire les paroles qu'il prononça en s'élançant pour la dernière fois au milieu des légions ennemies: *Bog mi pòwierz il honor Polakow, Bogu go od dam* (Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je vais le rendre à Dieu). Dans une autre salle décorée avec amour par une digne nièce de Poniatowski, héritière de ce domaine, on voit le beau tableau représentant Napoléon au passage du Saint-Bernard. Blücher l'avait enlevé, et un fils de Blücher l'a vendu pour 3,000 francs. Il y a dans ce monde de singuliers exemples de justice morale et d'admirables expiations.

Au dehors des appartements, tout a le même aspect imposant et grave : vaste pelouse sillonnée par de larges allées, arbres séculaires, forêt profonde et silencieuse. Point de vains ornements qui insultent aux vraies beautés de la nature. C'est la retraite d'un homme trop occupé de grandes pensées pour se laisser aller à de frivoles fantaisies.

Ces trois châteaux que j'ai été voir avec des impressions si différentes sont comme les monuments des trois dernières époques de la Pologne: à Willanow, l'époque glorieuse; à Lasienki, l'époque d'affaissement; à Jablowna, les derniers efforts et la chute de ce malheureux pays. Entre ces châteaux s'élève à présent la forteresse de Varsovie, qui condamne tous les souvenirs et proscrit toutes les espérances. C'est sur la porte de ce boulevart du despotisme qu'il faudrait écrire une partie de la devise appliquée à l'histoire de Pologne: *Ferrea jura;* et au dessous ce mot lamentable: *Finis Poloniæ.*

—

CRACOVIE.



CRACOVIE.

—

A M. J. P. PATEL.

—

Vous avez lu le sonnet de Filicaja, épitaphe de l'antique Italie, vous avez lu les strophes de Byron sur l'asservissement de la Grèce, et votre ame s'est associée à la pensée des deux poètes, et vous avez compris le deuil des peuples dépouillés de leur royale couronne, paralysés dans leurs efforts, courbés comme des esclaves sous un joug étranger. Ah! il n'est pas de plus

grande douleur à contempler en ce monde que celle d'une nation qui a été forte et puissante et qui a vu sa force domptée, sa puissance anéantie, qui, dans le cours de plusieurs siècles consacrés par l'histoire, a brandi son glaive victorieux sur les champs de bataille, et qui tout à coup a senti entrer dans son cœur, avec un frisson mortel, le glaive d'un ennemi qu'elle avait mainte fois subjugué et vaincu. Que sont les élégies de nos heures de doute et l'aveu plaintif d'une de nos déceptions comparés aux cris lamentables d'un royaume qui s'affaisse, d'un peuple qui succombe, d'un pays tout entier qui, hier encore, jetait son épée de fer dans la balance, qu'une signature de diplomate raie aujourd'hui du rang des nations, et qui recueille ses derniers accents pour chanter son hymne funèbre, la tête penchée sur un tombeau ?

Cette douleur, je l'ai observée dans sa plus profonde expression : j'ai traversé la Pologne et je suis entré à Cracovie.

Cracovie est l'une des cités les plus majestueuses et les plus désolantes qui existent. C'est le berceau d'une monarchie et la tombe d'un peuple, la ville qui couronnait les rois et qui les a ensevelis, la capitale d'un vaste empire et l'im-

puissant chef-lieu d'un étroit district, la première page d'une héroïque époque, et la dernière ligne d'une désastreuse histoire, Vienne et Venise, Reims et Saint-Denis, tous les contrastes les plus frappants réunis dans la même enceinte : la splendeur et le néant, l'idéal le plus noble et la réalité la plus pesante. La nature même ajoute à l'effet de ces contrastes par sa fraîcheur et son éclat. En venant de Varsovie, on n'aperçoit qu'une large vallée verte et féconde comme notre Touraine, parsemée d'arbres fruitiers comme notre Normandie. La Vistule la sillonne, la Vistule serpente à travers les moissons dorées, s'éloigne, revient, se précipite par bonds impétueux, puis s'endort mollement sous un berceau de feuillages; fleuve incertain et capricieux, tantôt ardent et emporté comme l'eau du torrent, tantôt si faible qu'à peine l'entend-on murmurer; véritable image du peuple enthousiaste et mobile dont il baigne le sol. A l'horizon s'étendent les lignes azurées des grandes chaînes de montagnes qui se déroulent de la mer Noire aux bords du Danube, ces pics de granit qui jadis ont vu la Pologne triomphante, et qui semblent aujourd'hui la contempler avec douleur dans le silence de sa ruine.

Au milieu de cette vaste vallée, au bord de cette onde qui reflète dans son bassin l'éclat d'un ciel riant et pur, s'élèvent les flèches gothiques des églises de Cracovie, les murs noircis de ses remparts, les tours crevassées de son château, œuvres décrépites de l'homme auprès de l'éternelle jeunesse, de l'éternelle beauté des œuvres de la nature. Dans l'enceinte de cette ville, dans les campagnes qui l'environnent, il n'y a pas un monument qui ne soit illustré par quelque noble souvenir, pas un ruisseau, pas une colline qui ne rappelle une tradition historique ou une légende fabuleuse. Sur la cime escarpée du Wawel, Cracus, fondateur de la monarchie polonaise, construisit une forteresse et donna son nom à la ville qui s'étendait autour de lui. Près du village de Mogila repose la première reine de Pologne, la fille de Cracus, l'héroïque Wanda, belle comme les anges, disent les chroniques [1], courageuse et fière comme une valkyrie. Elle monta noblement sur le trône de son père et gouverna ses sujets avec une

[1] Le mot vient ou de *Wendes*, qui désigne une des peuplades du Nord, ou de *Wenda*, qui signifie une ligne avec un hameçon. On dit que Wanda était si belle, qu'elle prenait tous les cœurs comme on prend des poissons à la ligne.

mâle fermeté. Rithiger, prince des Allemands, séduit par tout ce qu'il entendait raconter des charmes de la jeune reine, et surtout par le désir de devenir maître de son royaume, lui envoya une députation pour la demander en mariage. Wanda repoussa dédaigneusement cette demande. « Jamais, s'écria-t-elle, je ne me marierai; j'ai hérité seule de l'empire de mon père, et je le conserverai seule; j'aime mieux être souveraine que la femme d'un souverain. » Rithiger irrité lui déclare la guerre. La jeune fille appelle ses soldats, et s'avance intrépidement sur le champ de bataille. Mais les troupes ennemies, séduites à sa vue, fascinées par son regard, vaincues par le prestige de son courage et de sa beauté, refusent de combattre et déposent les armes devant elle. Rithiger, après avoir en vain essayé de les rallier, se tue de désespoir, et l'armée polonaise rentre en triomphe dans les murs de Cracovie. Wanda fait préparer un grand holocauste pour remercier les dieux, et dans la crainte qu'un jour cette victoire mémorable ne soit entachée par quelque défaite ignominieuse, qu'elle-même ne succombe aux tentatives d'un autre prince plus puissant ou plus heureux, elle se dévoue, victime volon-

taire, au destin inflexible dont elle redoute l'inconstance. Le sacrifice fini, selon les rites anciens, elle distribue des présents à ses fidèles serviteurs, et se précipite dans les flots de la Vistule.

Près de la rivière du Prondnik est l'arène où Leszek II gagna par son habileté la couronne. La race de Cracus était éteinte. La Pologne, inquiète et agitée dès les premiers temps de son organisation comme elle l'a toujours été depuis, avait remplacé l'autorité monarchique par un gouvernement républicain. Elle s'était partagée en douze districts régis par douze chefs qui portaient le titre de voiévodes. La division ne tarda pas à éclater entre ces hommes investis du même pouvoir, jaloux l'un de l'autre, tourmentés du besoin de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. La guerre civile éclata dans les états confédérés; la guerre étrangère les menaçait. Un citoyen rusé, un simple forgeron nommé Pzzemyslaw, sauva son pays de l'invasion en présentant aux yeux des ennemis une quantité de mannequins couverts de casques et de cuirasses qu'ils prirent pour une armée vivante, pour une armée nombreuse dont ils eurent peur, et, pour récompense de son heureuse astuce, le

forgeron fut élu roi de Pologne. Il mourut sans héritier, et, afin d'échapper à l'ambition des riches, aux brigues des grands, le peuple résolut de donner la couronne à celui qui le premier arriverait au but dans une course solennelle. L'arène est tracée. Des juges choisis parmi les anciens du pays en fixent eux-mêmes les limites et déterminent les conditions de la lutte. Un Polonais, pour assurer son triomphe sur ses rivaux, s'en va le soir semer des pointes de fer sur toute l'étendue de terrain qui doit être parcourue, laissant seulement un étroit espace de côté pour y galoper le lendemain sans entraves. Il venait d'achever son œuvre, et s'en retournait chez lui fort content d'une telle invention, lorsque deux jeunes gens, en traversant l'arène, reconnurent ces perfides préparatifs, remplirent de pointes de fer le sentier que leur déloyal concurrent avait réservé pour lui, et se séparèrent en se jurant l'un à l'autre de garder le secret sur leur découverte. Le lendemain la foule accourt en tumulte autour de la lice. Les juges montent sur leur siège. Le trône royal s'élève avec ses tentures de pourpre près du but. La barrière s'ouvre au bruit des trompettes, des cymbales. Les concurrents se précipitent dans l'arène, et à

peine ont-ils fait quelques pas que les chevaux, blessés par les pointes de fer qui leur entrent dans le pied, se cabrent, s'emportent, reviennent en arrière, renversent leurs cavaliers. Au milieu de ce désordre, de cette confusion, des accents de colère de celui qui ne peut maîtriser son cheval, des cris de douleur de celui qui roule sur le sable, des cris de surprise de la foule, deux rivaux poursuivent intrépidement leur route; l'un emporté sur un coursier ardent, s'en va droit au but comme une flèche; l'autre court à pied, à droite, à gauche, pour éviter les pointes de fer et arrive auprès du trône longtemps après son rival. C'étaient les deux jeunes gens qui la veille avaient reconnu ensemble les piéges de l'arène. Les juges se réunissent autour du cavalier et remarquent que les jambes de son cheval sont revêtues d'une épaisse courroie. Le peuple croit que c'est lui qui a parsemé la lice de clous meurtriers, et le massacre dans sa fureur. Celui qui était arrivé le second au but, en courant prudemment à pied, est proclamé roi. Les chroniqueurs le citent comme l'un des monarques les plus nobles, les plus vertueux de la Pologne. Le hasard produit parfois de singuliers miracles. La postérité de

Leszek II régna glorieusement pendant plus de cent ans, et s'éteignit à la mort d'un prince dénaturé, indigne de porter le nom de ses généreux ancêtres.

Cracovie, fondée par Cracus à la fin du septième siècle, fut la résidence des rois jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle Sigismond III alla s'établir à Varsovie, et jusqu'en 1764 elle a conservé le privilége de couronner les souverains de Pologne.

Tout dans cette ville porte un caractère imposant d'ancienneté; tout rappelle un nom, une date, un fait mémorable. Un rempart entoure encore cette cité des princes comme au temps où elle était le bouclier de la Pologne. Les rues sont pour la plupart tortueuses et sombres comme celles des villes du moyen âge, les maisons portent des pignons festonnés comme celles d'Augsbourg ou de Nuremberg. Ici on aperçoit des portes ornées de colonnettes et couronnées d'un cep de vigne, comme dans les joyeuses bourgades des bords du Rhin, là des statues de saints, les mains jointes sous leur dais ciselé, comme celles qui décorent le portail de nos vieilles cathédrales; plus loin, voilà le palais de

l'évêché dont les rois briguaient jadis la faveur, et la maison de l'université, la plus ancienne université des contrées slaves après celle de Prague. De tous côtés, je vois aussi surgir des flèches aiguës, des croix dorées. Il n'y a pas moins de trente-huit églises à Cracovie, presque toutes remarquables, les unes par leur architecture, d'autres par leurs pieuses traditions. Celle de Notre-Dame date du commencement du treizième siècle; elle renferme trente autels de marbre et une quantité de tombeaux historiques; celle de Saint-Pierre et Saint-Paul a été reconstruite par Sigismond III sur le modèle de Saint-Pierre de Rome; celle des Dominicains, fondée en 1230, possède une double rangée de stalles en chêne sculptées avec un art admirable.

Les longues vicissitudes politiques qui ont désolé et accablé le peuple de Cracovie n'ont pas encore éteint en lui le sentiment religieux. Un dimanche, j'ai vu les artisans de la ville, les paysans de la campagne avec leurs larges redingotes bleues ornées de bordures rouges, les femmes avec des draps de toile blanche qu'elles jettent sur leurs épaules comme des écharpes, courir d'église en église, se prosterner dans le parvis et baiser le pavé de la nef. Un jour, je

traversais la place du marché au moment où un prêtre allait porter les derniers sacrements à un mourant; il était sous un dais porté par des marguilliers, quatre soldats l'escortaient le fusil au bras, un enfant de chœur marchait devant lui, agitant une clochette. Au son de cette clochette, tous les passants s'arrêtaient, se découvraient la tête, et la plupart se jetaient à genoux. Je suivis le pieux cortège jusqu'à la demeure vers laquelle il se dirigeait. Les quatre soldats se mirent en faction à la porte, et plus de cent personnes étaient là, les mains jointes sur la poitrine, les genoux en terre, priant à voix basse et attendant le retour du prêtre. Quand on se rappelle tout ce que ce pauvre peuple a souffert, il est doux de penser qu'au milieu de ses souffrances il a conservé la piété qui console le cœur, la foi qui le raffermit.

Au centre de la ville, sur un large roc qui domine au loin la plaine, s'élève l'ancien château des rois, rebâti par Casimir le grand, enrichi par ses successeurs, dévasté par les Autrichiens. Lelaboureur, qui accompagna Marie de Gonzague en Pologne, et qui nous a laissé une intéressante relation de son voyage, parle de cet édifice avec admiration : « Le château est, dit-il.

une pièce d'architecture aussi accomplie que l'on puisse voir, et très digne de la majesté d'un monarque puissant. Il a beaucoup de rapport au dessin du château Saint-Ange à Rome et me semble plus esgayé, mais il a moins d'étendue. C'est un grand corps de logis de pierre de taille, avec deux ailes autour d'une cour carrée, décorée de trois galeries où se dégagent tous les appartements. Ces galeries sont, comme les chambres, parquetées de carreaux de marbre blanc et noir en rapport; elles sont décorées de peintures et de bustes de Césars, et rien ne se peut égaler à la beauté des lambris des chambres du second étage, qui est le logement des rois et des reines. C'est véritablement la plus belle chose que j'aie vue pour la délicatesse de la sculpture et pour les ornements d'or moulés et de couleurs très fines. Dans la chambre principale sont les trophées du roi Sigismond, avec mille patergnes et mille enjolivements au ciseau qui sont admirables, d'où pendent en l'air plusieurs aigles d'argent qui sont les armes de la Pologne, que la moindre haleine de vent fait voltiger doucement, leur donnant une espèce de vie et de mouvement si naturel, que l'imagination en est aussitôt persuadée que les yeux. » . . . .

En gravissant les escaliers, en parcourant les galeries de ce château, on n'y retrouve plus aucun des ornements décrits par notre naïf compatriote; mais ses murailles épaisses, ses vieilles tours, lui donnent encore un aspect imposant, et les héroïques souvenirs qui peuplent son enceinte lui impriment un caractère auguste. Ce château a vu passer sous ses voûtes six dynasties puissantes. Il a vu un de nos princes s'asseoir sur le trône des Jagellons, et deux femmes de France, Marie de Gonzague et Marie d'Arquien, porter le sceptre et la couronne de Pologne. Les descendants du grand Gustave Wasa y ont reçu les insignes de la royauté, puis les descendants des électeurs de Saxe, puis le noble Stanislas Lesczynski, dont une de nos provinces bénit encore la mémoire, et enfin le léger amant de Catherine. Ce château a vu les princes et les ministres étrangers courber la tête sous ses lambris dorés, il a vu défiler dans sa grande cour les starostes et les palatins avec leurs vêtements étincelants de pierreries et leur cortège fastueux. Les nefs de son église sont été tapissées de fleurs, inondées de parfums; ses autels ont été décorés d'étendards victorieux, ses arceaux ont retenti des hymnes du sacre, des cris d'a-

mour et de dévouement d'un peuple enthousiaste. A présent, c'en est fait de ces jours de splendeur, de ces fêtes nationales qui attiraient les regards de l'Europe entière. Le château a été dépouillé de ses richesses, l'église des couronnes des rois, elle n'a gardé que leurs cercueils. Là reposent sous le doigt de la mort tous ces cœurs agités dont le trône excitait les battements impétueux; là se déroule sur la pierre sépulcrale toute une histoire de cinq siècles, souvent funeste et souvent sublime. Là sont les monuments de Boleslas, de Casimir-le-Grand, d'Etienne Batori, du valeureux Jean III, et la chapelle des Sigismond revêtue encore d'un dernier éclat par la piété de leurs successeurs et le ciseau d'un habile artiste. Dans les caveaux sont les restes des héros auxquels la Pologne a voué un éternel sentiment d'amour et de vénération. Conduit par un sacristain sous ces voûtes souterraines, à la lueur d'une lampe vacillante, je lis sur un sarcophage noir le nom de Sobieski, sur un autre celui de Kosciusko, sur un troisième celui de Poniatowski, glorieux assemblage de trois noms impérissables séparés par le temps, réunis par la tombe, derniers trésors d'un peuple auquel on a tout enlevé. Ah! que la Pologne les

garde avec un religieux respect, ces trésors de son honneur et de sa liberté, comme une ame surprise par le malheur garde dans ses jours d'angoisse la riante pensée qui anima sa jeunesse, le sentiment qui l'ennoblit, l'illusion qui lui donne encore une lueur d'espoir.

Dirai-je maintenant ce qu'est devenue cette ville enrichie jadis par tant de rois, illustrée par tant de pages historiques? En 1795, quand les trois puissances qui entourent la Pologne comme des oiseaux de proie lacérèrent pour la troisième fois cette contrée, victime d'un dernier élan de patriotisme, vaincue sur le champ de bataille où tomba Kosciusko, l'Autriche s'empara des palatinats de Cracovie, de Sandomir, de Lublin, et autres districts adjacents. En 1809, la vieille cité des souverains fut incorporée avec la Gallicie occidentale au duché de Varsovie. En 1815, elle fut, au congrès de Vienne, l'objet de plusieurs notes de chancellerie. L'Autriche la réclamait comme position stratégique, et la Russie, comprenant toute l'importance de cette situation, ne voulait pas l'abandonner. Le congrès de Vienne, qui, tout en dansant, comme l'a dit le prince de la Ligne, morcelait pourtant assez vivement les états condamnés par lui, traînait

cette affaire en longueur, quand tout à coup la nouvelle du débarquement de Napoléon, tombant comme un coup de foudre au milieu du conclave diplomatique, fit sentir aux puissances rivales le besoin de s'entendre et de se rapprocher. De part et d'autre, on se fit des concessions, et cet accord de deux empires despotiques enfanta, devinez quoi? une république. Cracovie fut déclarée chef-lieu d'un district renfermant environ cent trente mille habitants, et investie du titre de ville libre. En lui donnant ce nom, qui impliquait nécessairement un caractère d'indépendance, l'Autriche et la Russie ne crurent pas devoir cependant abandonner à ses propres forces et à sa sagesse l'état qu'elles venaient de procréer. Elles le traitèrent comme un enfant qu'on tient à la lisière, et réglèrent comme de graves précepteurs les conditions de son existence matérielle et politique. Le prince Adam Czartoricki rédigea lui-même dans le cabinet d'Alexandre la constitution de la république cracovienne, et cette constitution était, il faut le dire, très libérale. C'était le temps où les souverains, agités par les guerres orageuses de l'empire et tremblant encore sur leur trône, essayaient de regagner l'affection de leurs sujets,

qui seule pouvait les raffermir. Le congrès avait les mains pleines de projets généreux et de chartes superbes. A en croire ses missionnaires, le monde entier allait entrer dans une merveilleuse voie de quiétude et de prospérité. Les vieux abus, battus en brèche, allaient cesser, et le pauvre peuple, longtemps opprimé, devait jouir des plus douces prérogatives. L'empereur Alexandre se faisait remarquer parmi ces diseurs de belles paroles. Il briguait les honneurs de la popularité, et manifestait le désir de conquérir l'amour et la confiance de la nation polonaise; mais il n'était pas au fond plus sincère que les autres : il possédait seulement à un plus haut degré l'art de la dissimulation. Aujourd'hui on sait quels plans il avait conçus, et les Polonais ne les séparent pas de ceux de Catherine, de Paul et de Nicolas.

Ce fut donc lui qui fit rédiger, par un homme pour lequel il professait une estime particulière, la constitution de Cracovie, qui la fit accepter par le congrès de Vienne, et sanctionner par le traité additionnel du 3 mai 1815. Aux termes de cette constitution, la souveraineté de la nouvelle république était répartie entre trois pouvoirs : pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Le premier formé

par la chambre des représentants, avait dans ses attributions le contrôle de l'exécution des lois, l'examen des comptes de l'administration, la nomination des sénateurs et des magistrats, la faculté de les mettre en accusation et de les traduire à sa barre, et le droit exclusif de statuer sur le budget. Le sénat, ou pouvoir exécutif, dirigeait l'administration, la police, la force armée, et possédait seul l'initiative des projets de lois. Le pouvoir judiciaire était composé de magistrats inamovibles, jugeant les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, et ne pouvant être nommé que par la chambre des représentants et destitués par la diète. La liberté de la presse, la publicité des débats judiciaires et politiques, l'introduction du jury en matière criminelle, stipulée expressément dans la charte de Cracovie, complétaient le système de garanties accordées au peuple.

L'article VIII du traité additionnel de Vienne, en défendant à la ville de Cracovie d'établir sur son territoire aucun impôt de douane ou d'octroi, en faisait par là même un port franc, lequel port, dit M. Krolikowski, par son étendue de soixante-seize lieues carrées, par sa position géographique plus rapprochée du nord et de l'est de l'Europe

que les places de foires les plus renommées de l'Allemagne, par les privilèges de son organisation politique, aurait pu, un jour, rivaliser avec Leipzig et Francfort.» L'article X du même traité accordait aux habitants de Cracovie tous les avantages octroyés, sous le rapport du commerce, de la navigation, aux sujets de l'ancien duché de Varsovie, partagé entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Le commerce de transit devait jouir d'une pleine et entière liberté, et les habitants de Cracovie, ne pouvant établir aucune taxe sur les produits des puissances limitrophes importés sur son territoire, devaient, par une loi de réciprocité, conserver la même franchise pour leurs propres produits. L'article XV garantissait l'existence de l'université, le maintien de ses privilèges et de ses dotations, et la liberté aux étudiants des pays limitrophes dans cette université.

Toutes ces conditions fondamentales étant ainsi réglées, les cours d'Autriche, de Prusse et de Russie furent investies du titre de *hautes cours protectrices* de la nouvelle république, et formèrent une commission chargée d'organiser l'état politique de Cracovie et de mettre à exécution la charte qui lui était octroyée.

Ici commence entre le pays de Cracovie et les trois puissances, qui n'ont demandé que le droit de protéger ce petit état, une longue et douloureuse lutte. La jeune république essaie de conserver les libertés qui lui ont été données à la face de l'Europe, et la commission chargée de son organisation définitive les viole. Noble et généreuse résistance d'un côté, hypocrisie et mensonge de l'autre; là, le sentiment de la justice, du droit des gens, de l'honneur national, ici, la fourberie honteuse, l'envahissement progressif; puis l'oppression la plus rude, sous un masque scandaleux de l'égalité, voilà ce qui s'est passé sous les regards des nations signataires du congrès de Vienne, voilà ce que la France et l'Angleterre ont vu et n'ont pas empêché.

Essayons de raconter maintenant les faits. Dans une violation pareille des traités les plus solennels, les faits parlent plus haut que le raisonnement. Nous n'avons qu'à dire de la manière la plus calme ce qui s'est passé, et en appeler à la pensée de nos lecteurs. Leur droiture jugera.

La commission organisatrice passa trois années à remplir la tâche qui lui avait été confé-

réc, et, à la suite de ce long et habile labeur, la chambre des représentants se trouvait dépossédée du droit d'examiner la conduite du sénat sans l'assentiment du sénat lui-même, du droit de discuter le budget, et entravée dans le droit de mettre en accusation les fonctionnaires publics.

L'article relatif au commerce avait été en partie oublié, en partie faussé. Cracovie ne jouissait plus du droit de franchise accordé à ses produits indigènes, et un droit de sortie rigoureux était établi sur les denrées que cette ville tirait de l'Autriche.

L'université, dotée par la munificence des rois de Pologne d'un grand nombre de propriétés montant à une valeur de 5 millions de francs, était dépouillée de la plus grande partie de ses biens; le gouvernement russe et le gouvernement autrichien enlevaient à leurs sujets le droit d'étudier dans cette université.

Le premier pas une fois fait dans cette voie de perfidie, les trois cours décorées du nom de cours protectrices n'avaient qu'à marcher en avant; le traité du congrès de Vienne avait été dénaturé, tronqué, lacéré, le rempart de

l'inviolabilité ruiné en tout sens ; le peuple, qui d'abord l'avait regardé comme une barrière inattaquable, perdait confiance. La lice était ouverte à la cabale et à l'ambition.

En 1828, l'assemblée législative ayant repoussé pour la présidence du sénat le candidat adopté par les trois cours souveraines, leurs résidents cassent aussitôt l'élection, suspendent les délibérations de la diète, et déclarent qu'ils remettent tous les pouvoirs entre les mains du sénat jusqu'à ce qu'ils aient fait aux institutions publiques les changements dont l'expérience leur a démontré la nécessité. Deux années se passent dans cet état provisoire ; la révolution de Pologne éclate ; la vieille capitale du royaume ne pouvait rester indifférente à l'élan enthousiaste de ses frères, à leurs cris de liberté. Sans s'associer à leurs efforts, sans se mêler à leur lutte, elle laissa voir pourtant assez ouvertement de quel côté se tournaient ses sympathies pour donner aux trois puissances qui la gouvernent un prétexte de rigueurs et de récriminations. En 1833, sa constitution est de nouveau altérée, mutilée ; il n'en reste plus que le squelette. En 1836, les trois résidents déclarent que la ville est de-

venue le refuge d'une foule de démocrates affiliés à des sociétés secrètes dont il faut la purger, et la voilà tout à coup envahie par des troupes autrichiennes, qui entrent dans les maisons des bourgeois les plus inoffensifs comme en pays de conquête. Une milice permanente, composée d'Autrichiens, est organisée dans l'enceinte de Cracovie; un commissaire autrichien est nommé directeur de la police. Alors arrivent les mensonges des délateurs et les inquisitions des sbires. La ville entière est soumise à un système d'espionnage incessant, effréné. Chaque jour, on viole la demeure des citoyens, on les jette en prison, on les condamne à l'exil. Les juges des tribunaux ont été dépossédés de leurs siéges, remplacés par des juges plus complaisants, et la torture est déployée comme un moyen de persuasion dans l'interrogatoire.

A présent, ne cherchez plus les traces de cette constitution promulguée par trois souverains, sanctionnée par un congrès européen; elle est écrasée, ensevelie, et, s'il en reste encore quelques paragraphes, ce ne sont que de vaines formules dont les résidents de Russie, d'Autriche et de Prusse se servent comme d'un voile pour donner encore une apparence de légalité à leurs

actes arbitraires. La république de Cracovie est tout entière soumise au bon plaisir de ces trois ministres. Pouvoir législatif, pouvoir judiciaire, force armée, finances et police, tout est sous leur dépendance absolue, et malheur à l'honnête citoyen qui oserait élever la voix contre cette violation honteuse d'un pacte solennel ! Les inflexibles résidents ont mille moyens de le réduire au silence et de le faire repentir de sa témérité. S'il est fonctionnaire public, il sera immédiatement destitué ; s'il est négociant, il se trouvera tout à coup arrêté dans ses spéculations par mille entraves et mille formalités indispensables; s'il est propriétaire, on augmentera ses charges et on lui refusera un passeport pour aller visiter ses domaines à quelques lieues de la ville. N'a-t-on pas vu la demeure d'un honnête particulier, qui avait osé protester contre l'arrestation illégale d'un étudiant, envahie un beau matin par une compagnie de hussards, pillée, dévastée, et occupée militairement pendant près de quatre mois ? N'a-t-on pas vu un général autrichien faire enfoncer les portes de la prison, où la police venait de renfermer un homme coupable d'avoir insulté un factionnaire, s'emparer de ce malheureux et le punir lui-même ?

Le royal château des Piasts et des Jagellons n'est plus à présent qu'une caserne autrichienne. L'université, l'une des plus anciennes et naguère encore l'une des plus riches universités de l'Europe, compte à peine soixante-dix étudiants. La ville de Cracovie, dont la population s'élevait autrefois à cent mille ames, n'en renferme pas maintenant plus de trente mille. Cernée de tous côtés par les puissances qui devaient la protéger, paralysée dans son commerce et son industrie, trompée dans ses plus chères espérances, humiliée dans ses plus vénérables souvenirs, la pauvre république crut un jour entrevoir encore dans sa misère un moyen de salut. Elle adressa une supplique aux parlements de France et d'Angleterre. Elle exposait ses griefs avec un calme austère, et les justifiait par des pièces authentiques. A la suite de ce plaidoyer touchant, elle demandait que, si les deux puissances ne pouvaient la secourir plus efficacement, elles lui envoyassent du moins chacune un consul qui, par sa présence, contrebalancerait peut-être le pouvoir toujours croissant des résidents russe, autrichien et prussien. La France et l'Angleterre furent un instant émues de ces accents de douleur, de cet appel d'une cité opprimée. On en

parla dans nos deux chambres et dans celles de Londres. On alla même jusqu'à proposer divers moyens de résoudre cette malheureuse question, puis elle fut peu à peu négligée, oubliée, et Cracovie retomba plus péniblement que jamais sous le joug qui l'oppresse.

Du haut de la terrasse de Wawel, on aperçoit encore sur trois ponts différents de l'horizon trois tumulus gigantesques, trois tertres funèbres, pareils à ceux qui, près d'Upsal, portent le nom des trois dieux scandinaves. Le premier de ces tertres renferme, dit-on, sous ses couches de sable et son manteau de verdure les restes de Cracus, le fondateur de Cracovie; le second, ceux de Wanda, l'héroïque reine; le troisième, élevé pieusement par les mains de tout un peuple, est consacré à la mémoire de Kosciusko. Entre ces sépulcres du législateur, de la jeune femme et du guerrier, entre ces tombeaux séparés l'un de l'autre par un espace de onze siècles, s'élève la ville que par une amère ironie on appelle encore la ville libre de Cracovie, la ville qui est aujourd'hui le plus triste monument, le cercueil des rois, le tombeau de la Pologne.

En racontant la douloureuse impression que

m'a fait éprouver l'aspect des deux anciennes capitales de la Pologne, je ne me dissimule point les fautes que ce pays a commises, les divisions constantes qui l'ont affaibli, les luttes intestines qui l'ont livré sans défiance à la rapacité de ses ambitieux ennemis ; mais à présent, ses erreurs même, ses jours de désordre et d'anarchie, ne doivent inspirer qu'un sentiment de pitié, car il les a cruellement expiés. Il a été roi, et il est esclave ; il a dominé de vastes contrées, et de toutes ses conquêtes il ne lui reste plus un lambeau de terre. Il a été sous les murs de Vienne plus grand que l'Autriche, dans mainte bataille plus fort que la Russie, pendant des siècles entiers plus puissant que la Prusse, et il a été lacéré par la Prusse et l'Autriche, écrasé par la Russie !

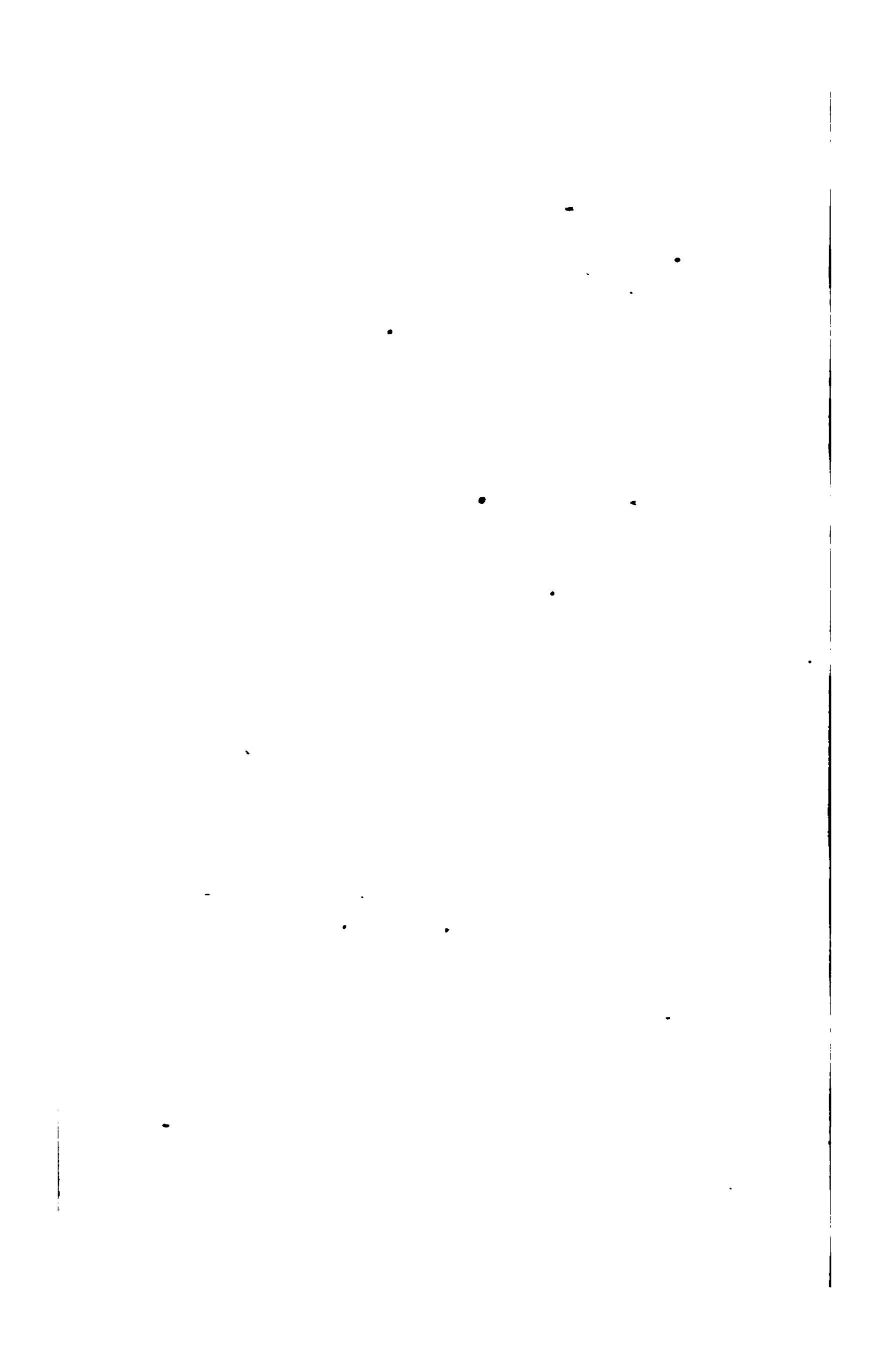
Au fond des souffrances humaines, le ciel, dans sa commisération, a laissé l'espérance. C'est là le dernier sentiment de consolation qui reste aux Polonais, à ceux qui gémissent sur les ruines de leur patrie, et à ceux qui la regrettent sur les rives étrangères.

Les Polonais se trouvent à présent dans une situation analogue à celle des Russes après l'en-

vahissement des Mongols. La même cause peut produire les mêmes effets. La domination des Mongols écrasa sous son joug toutes les rivalités seigneuriales qui divisaient l'empire russe et fit surgir à la place de tous ces princes jaloux et ennemis l'un de l'autre, une autorité souveraine, unique, qui, peu à peu, reconquit le pays et chassa les usurpateurs. Si la Pologne sait profiter de cet exemple; si, après s'être déchirée elle-même par ses funestes dissensions, elle peut se rallier en silence sous le pouvoir qui l'opprime; si enfin elle sait attendre le moment opportun de proclamer son cri de liberté, saisir une occasion favorable pour lever de nouveau l'étendard contre sa vieille ennemie, il y a encore pour ce malheureux pays des chances de salut. Il peut encore reprendre le rang qu'il a fatalement perdu, et si un jour la Russie perd cette conquête si longtemps combinée, si chèrement achetée, de ce jour sa position changera de face. Il faudra qu'elle renonce à son ambition de puissance occidentale, il faudra qu'elle se retourne vers l'orient. C'est là que nous voudrions la voir, et c'est là, c'est parmi des peuplades ignorantes et barbares, qu'elle aurait une grande et belle mission de civilisation à accomplir. Les

Russes qui ont le plus vif sentiment de patriotisme et d'orgueil national le disent hautement, et l'Europe entière devrait s'associer à leurs vœux.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.



TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages

FIN DE LA TABLE.